

Le voyage du Parnasse...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Limojon de Saint-Didier, Ignace François (1669-1739). Le voyage du Parnasse.... 1716.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LE
VOYAGE
DU
PARNASSE

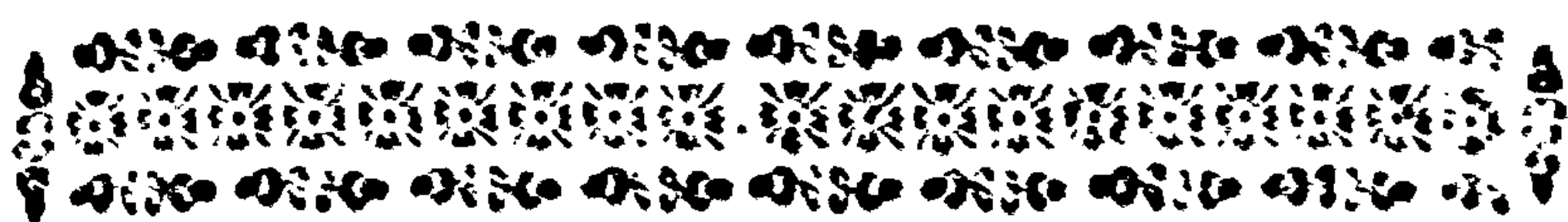
*Augmenté & corrigé en cette
nouvelle Edition.*

TOME SECOND.



A ROTTERDAM,
Chez FRISTCH & BOHIN,
Libraires.

M. DCC XVII.



LIVRE VII.

NOUS gagnâmes promptement la porte pour rire en liberté, & nous nous réjoûssions aux dépens de toute cette cohue, quand Crantor indigné de ce qui s'étoit passé, jura qu'on ne l'y rencontreroit plus, & ayant regret à la complaisance qui l'avoit porté à nous suivre dans ce réduit. Vous voyez, nous dit-il, si j'avois tort de vouloir vous empêcher d'aller perdre là votre tems : le Soleil étoit au milieu de la carrière. C'est l'heure, nous dit alors Cliton, d'aller dîner chez l'heureux Nasidiene, je ne sçaurois m'en dispenser aujourd'hui : Allons venez, un convive peut en inviter d'autres ; & Mecene, ajoûtait-il en riant, ne marchoit pas sans ses ombres : La Table d'un Partisan est bonne, & Nasidiene est assez de mes amis, pour recevoir avec plaisir les personnes que je mene chez lui ; mais vous n'êtes guere moins connu que moi dans cette Cour, dit-il à Crantor, & je l'ai oûi souvent parler de vous. Je ne l'importune cependant pas

A a

trop,

trop , répondit Crantor , & je ne crois pas l'avoir vû depuis un an. C'est un homme , qui parce qu'il est riche & qu'il peut contenter ses fantaisies , s'imagine de s'entendre à tout ; cependant il n'a pas le sens commun : Il reçoit chez lui sans discernement , tous ceux qui se donnent pour sçavans , sa table n'est jamais dépourvûë d'Alchimistes , d'Astrologues , de Musiciens , de Philosophes & de Poètes , qui y tiennent le haut bout : ce n'est pas là une trop bonne Ecole pour un nouveau venu. Vous sçavez , dit Cliton , à quel point les jeunes gens sont curieux. Je me persuade que vous n'aurez pas moins de plaisir que nous , si vous voulez nous suivre chez Nasidienne , on doit y faire la lecture du Poëme Epique , que les Journaux nous promettent depuis long-tems. Voila du fruit nouveau , dit Crantor ; & si j'étois assuré de sa bonté , je n'en serois pas moins friand que d'autres

tues

a Le Memoire de Trevoux du mois d'Avril 1714. a annoncé au Public de la part de M. de la Motte , un nouveau Poeme de Clovis , qui doit être bien different pour le goût & pour le stile de celui de S. Sorlin. L'Auteur de ce Voyage , bien qu'il donne en badinant cet Esai de Poeme de Clovis sous le nom du Poete Houdardus , supplie le Lecteur de croire qu'il a évité à son tour autant qu'il l'a pu , de donner dans le stile , dans le goût & dans la versification de M. de la Motte.

tres pourroient l'être des mets exquis qu'on sert sur la table de Nasidiene. Je ne refuse pas d'y aller dîner , quand ce ne seroit que pour contenter ma curiosité.

Je vous avoüe , qu'il ne me falloit pas un moindre motif pour me tenter ; car si mon humeur ne me porte point à courti-ser les Grands , elle repugne encore davantage à aller me monter chez ces Singes de la grandeur. On ne peut faire autrement que d'applaudir à leurs sentimens , & d'être esclave de leurs caprices : Quel chagrin pour un honnête homme , de subir l'examen d'un ignorant ! Si vous prenez le parti de vous taire , vous passez pour un sot ; si vous voulez montrer de l'esprit , vous vous attirez souvent l'envie du Maître , qui veut chez lui être le seul qui en ait. S'il vous prend en amitié , cela vous engage à avoir encore plus de complaisance pour lui : quoi qu'il vous demande , vous n'oseriez lui rien refuser. Le moyen ! Un homme qui vous comble de faveurs , il faut entrer dans toutes ses passions , il vous fait le confident de ses amours , il vous demande tantôt un Sonnet pour celle-ci , tantôt un Madrigal pour celle-là : Il fait beaucoup , s'il ne vous prie pas de porter vous-même les billets doux ; mais s'il se mêle de faire des Vers , c'est un nouveau supplice pour vous , il ne

manquera pas de vous lire ses Ouvrages à table , & il faut les admirer ne fussent-ils que des sottises. Il y en a qui veulent passer pour beaux , qu'il faut encenser tout le jour , & traiter de Cephales & d'Adonis. Mais lorsque leurs Femmes se piquent d'être sçavantes , & vous obligent d'assister à leurs toilettes pour les entretenir , tandis qu'en les coiffe , autant vaudroit-il être à la torture. Il faut étudier dans leurs yeux ce qui peut être de leur goût , & faire rouler la conversation sur des choses qui puissent flatter leur amour propre. Si alors les messa-ges galans arrivent , serviteur à la morale, toute la philosophie est en déroute , & voilà ce qui me donne tant de repugnance pour ces sortes de gens , qui n'ont que leurs richesses pour tout mérite.

Nous marchions cependant entre le Mont Helicon & le Marais dont j'ai promis la description. Il est fort vaste , les joncs & les roseaux qui y croissent de tous côtez , en font le principal ornement ; son eau dormante & bourbeuse est incessamment troublée par une infinité de grenouilles , de canards & d'oyes criardes qui y nagent & qui y barbotent ; les nasillemens aigus des unes & les croassemens des autres , forment un bruit à rendre sourd. Il y regnoit cependant alors un profond silence , l'ardeur du Midy sembloit

bloit leur avoir ôté la voix. On voyoit à tout moment des grenouilles sauter à nos approches, du milieu des joncs, & se plonger dans le fond du marais. Cliton me dit que ces Insectes étoient autant de mauvais Poëtes, qu'Apollon & les Muses avoient métamorphosés de la sorte.

Nous avions fait presque le tour de la Montagne, quand nous découvrîmes une Maison bâtie à la moderne, d'ordre Dorique, chargée d'une prodigieuse quantité d'ornemens : elle étoit couronnée d'un grand fronton, chaque croisée avoit son balcon de fer, le comble à la Mansarde, les fenêtres des galetas cintrées & ornées de corniches & de consoles de plomb doré : tout étoit enfin d'une magnificence extraordinaire.

Nasidiene un peu trop credule, pour ne pas dire fantasque & bizarre, avoit déjà fait abatre deux fois cette Maison, sur les idées ridicules de quelques-uns de ses amis, & particulièrement pour contenter le goût extravagant de sa femme, qui en avoit trouvé la porte & les fenêtres trop petites. On venoit de l'élever pour la troisième fois, avec un défaut tout opposé. La porte & les fenêtres étoient cette fois ci d'une grandeur tout-à-fait difforme.

On trouve d'abord à l'entrée de la Cour un grand fer à cheval dont les murs sont
de

de rustique avec des Spinx sur des pieds d'estaux. Il y a de chaque côté de la cour de petites hutes pour les Ouvriers qui y travaillent incessamment ; n'y ayant encore que les appartemens bas d'achevez.

Après avoir traversé la cour , nous montames les degrez d'un Perron , & nous entrames dans un grand vestibule qui communique de la Cour au jardin , & qui sert à distribuer les appartemens. Il est peint à fresque & orné de vingt colonnes de marbre de rance, d'ordre Corinthien. Il donne à droite un magnifique escalier , & à gauche une superbe galerie sur le jardin & de vastes appartemens du côté de la cour. Cliton ne voulut pas me permettre d'en voir alors davantage , & nous mena droit à la chambre de Nasidiene. Nous entrames dans un salon rempli de gens de livrée. A une des fenêtres étoit un Perroquet dans une cage dorée , qui nous donna le bon jour. Ce salon , ainsi que le reste de l'appartement , étoit orné de lambris magnifiques , qui regnoient du haut en bas , distribuez avec des glaces & des tableaux. Les cheminées étoient de marbre , revêtues de bronze doré. Nous passames dans l'Antichambre, & Cliton nous fit annoncer. Nous vîmes le court & ventru Nasidiene , en robe de Chambre sur les pieds de son lit , qui se faisoit brosser la tête
par

par un Valet de Chambre , que trois autres relaïoient de tems en tems. Nasidiene nous salua avec une petite inclination de tête , & nous dit en souriant , que nous étions les bien-venus : Sans doute , ajouta-t-il , en jetant d'abord les yeux sur moi , & adressant ensuite la parole à Cliton : Que Monsieur est un bel esprit ! Il suffit qu'il soit en votre compagnie , pour ne pas douter de son mérite. Je ne lui répondis que par une grande reverence. Cliton alloit le satisfaire sur mon sujet ; mais Nasidiene ne lui en donna pas le tems ; & se tournant du côté de Crantor. On vous voit bien rarement , lui dit-il :

■ Mais puisque vous voila , je me tiens trop content, Vous êtes un brave homme, entrez on vous attend.

Toute la Compagnie ne manqua pas de se récrier sur la gentillesse de l'aplication : En effet , nous dit-il , je me trouve aujourd'hui l'esprit plus ouvert qu'à l'ordinaire , & je me sens d'humeur à dire de jolies choses. Il se mit à faire la revûe de ses Tabatières , & les fit étaler sur la tablette de la cheminée. Ces breloques , dit-il , ne laissent pas quelquefois de vous amuser. Cette boîte d'or quarrée à tombeau , est toute des plus récentes , la ciselure en est merveilleuse , elle ne me coûte cependant que douze

cens livres. Celle ci est encore à tres-bon marché , je l'ai demandée à secret , pour y mettre certain Ouvrage que me fait Klinsthel ; l'écaille, comme vous voyez , est des plus blondes, & la piqueure d'or surprenante; Devers qui me l'a laissée pour deux mille francs , m'a juré qu'il me la donnoit & qu'il y avoit travaillé six mois de suite. Oh, pour cette autre d'écaille , incrustée d'or, la mode en a passé , elle ne laissa pas de me coûter cinq cens écus. En revanche , en voila une qui est tres-belle , c'est un caillou de couleur de Rose & blanc , de trois mille francs , qui est le dernier que George ait vendu. Il ouvrit cette tabatiere & presenta du tabac à la compagnie. Goûtez-en, nous dit il, il n'est pas mauvais : on ne sçauroit plus prendre de celui de la Havanne; celui-ci est de la Floride , & il a par excellence cette odeur de la pluie d'Eté , qui fait plaisir. On aimoit autrefois au tabac un certain goût de moysi , l'odeur du Marroquin , celle des vieux Livres. J'ai recherché comme les autres tous ces goûts-là ; mais je trouve quelque chose de plus raffiné dans la pluie d'Eté.

Il se tourna en même tems de notre côté. Vous êtes venus , poursuivit-il, fort à propos : le Poëte Houdardus doit me lire son nouveau Poëme ; vous aurez votre part du plaisir. L'Auteur devroit déjà être ici, je

ne crois pas qu'il tarde davantage. En attendant écoutez les paroles d'une Cantate que je dois faire repeter après diner. Monsieur, nous dit-il, en montrant un jeune homme qui étoit le plus près de son lit, a fait les paroles, & Monsieur qui est à son côté, très-habile Musicien de l'Opera, a fait la Musique. Il m'a assuré qu'elle étoit d'un goût tout particulier.

Si Lulli revenoit au monde, dit le Musicien, il seroit bien étonné de voir combien on a rencheri sur lui. Il étoit naturel, facile, agreable, entroit assez bien dans le sens des choses, possédoit le recitatif, & tout ce qui dépend de la melodie; mais pour l'harmonie, il ne seroit pas l'Écolier des Musiciens d'aujourd'hui. Est il rien de plus surprenant que ces accompagnemens recherchez, & tous ces nouveaux sons scavamment bisarres, qui nous font approcher des Italiens? C'est fort bien parler, dit Crantor, des sons scavamment bisarres, qui heurtant la quantité & la prononciation, semblent faire gloire de donner des entorses à la Langue. Je veux bien en excepter un ° qui plus sage & plus scavant que les autres, nous console en quelque sorte de la perte de Lulli.

Bb Nous

a Campes.

Nous n'estimons , dit le Musicien , que ceux qui savent s'écarter des anciennes routes , & trouver de nouveaux accords : il faut du neuf dans la Chromatique.

J'entens , dit Cliton ; Lulii est devenu l'Homere de la Musique. Allons , Monsieur , dit Nasidiene au Poëte , declamez - nous votre petite drolerie.

E U R O P E.

C A N T A T E.

E Urope avoit blessé le cœur de Jupiter :
Le Souverain des Dieux pour contenter sa flamme,
Roué ce dessein dans son ame.

Part , Mercure , dit-il ; fend le vague de l'air ,
Passe aux champs de Sidon , & pousse vers la Mer
Les troupeaux bondissans aux pieds de ces mon-
tagnes.

Son Fils vole , on les voit courir au bord des eaux.
La Fille d'Agenor & ses jeunes Compagnes
Y viennent chercher leurs troupeaux ;

Quittant sa gloire & son tonnerre ,
Jupiter descend sur la terre ;
Et par un prodige nouveau
L'Amour le transforme en Taureau ,

Il préfère à son rang suprême
L'état où l'ont réduit ses vœux.
Que ne fait on point quand on aime ,
Pour pouvoir devenir heureux ?

Déjà le Dieu bondit sur l'herbe :
La blancheur de son front superbe ,

La beauté de son corps & le feu de ses yeux
Attirent tous les soins des Nymphes de ces lieux,
A le parer de fleurs cette troupe s'empresse,
Et de ses belles mains Europe le caresse.
Le Taureau se jouant lui présente son dos;
Elle y monte, & l'Amant chargé de la Maîtresse;
Court, & s'elance dans les flots.

Tendres Amours, volez sur l'onde,
Fuyez, bruyans Tyrans des airs:
Sortez, Divinitez des Mers,
En l'honneur du Maître du monde
Faites retentir vos concerts.

Chantez, Tritons & Nereïdes,
Celebrez l'objet de ses feux:
Sur le dos des flots écumeux
A ces Amans servez de guides;
Folâtrez en foule autour d'eux.

Jupiter de la Crete aborde les rivages,
Il reprend ses augustes traits;
Il paroît tel qu'il est assis sur les nuages,
Pour vous, pour vos divins attraits,
Europe, j'ai quitté le séjour de ma gloire.
La Nymphé dans son cœur lui cedant la victoire,
Met fin à ses regrets, sèche les tristes pleurs.
L'Amour parle, & contraint le devoir de se taire;
Elle oublie à la fois ses Compagnes, son Pere,
Que sa perte accabloit de mortelles douleurs.

Demi-Dieux qui voulez plaire,
Depouillez votre grandeur:
La Nymphé la plus sévère
Adoucira sa rigueur.

L'Amour & la Majesté
Ne s'accordent point ensemble:
L'Amour veut qu'on lui ressemblé,
Qu'on ait la simplicité,

Cela

Cela me paroît assez gentil , dit Nafidiene ; j'acquiers tous les jours plus de goût pour ces sortes de choses. A propos , dit-il à Crantor , vous n'avez pas vû ma Bibliothèque , Monsieur votre Ami ne sera pas non plus fâché de la voir ; conduisez-les Cliton , qu'ils y aillent donner un coup d'œil ; vous la trouverez fort bien ornée , le dessein en est nouveau. Il n'y a pas un Livre qui ne soit relié en marroquin du Levant , doré sur tranche : je ne les ouvre jamais à la vérité ; mais je les fais épousseter une fois par jour. Dans l'envie que j'avois de la remplir , & comme on dit de joüir , car je suis Philosophe , j'ai fait marché avec un Libraire qui me la vendue à la toise. Hola , dit-il , qu'on appelle mon dernier Valet de Chambre , je l'ai fait mon Bibliotequaire : allez , Messieurs , il va vous l'ouvrir.

Nous traversâmes la galerie, je n'ai jamais rien vû de si somptueux, Elle a huit croisées avec de grands trumeaux de glace : vis-à-vis de ces trumeaux sont des tableaux de differens Peintres Modernes ; & vis-à-vis des croisées de grandes glaces , qui prennent ainsi que celles des trumeaux depuis le rais de chauffée jusques à la corniche , & qui repetent le jardin. Tout cela est renfermé dans un riche lambris presque suffoqué

suffoqué de sculpture dorée , & le plafond peint en grotesque sur un fonds blanc. On y voit de distance en distance des escabelons de marbre , avec des figures & des bustes de bronze dans le goût moderne. Je demandai à Crantor ce que representoient les tableaux , & de quelle main ils étoient. J'ajoutai que selon mon peu de connoissance ils ne me paroïssent pas si beaux que certains que j'avois vû du Poussin , de le Sueur , de le Brun & de Mignard.

Ah ! me dit-il , la peinture a bien déchû depuis ces grands hommes. Le desir insatiable d'amasser du bien , a pris la place de l'émulation : on ne travaille plus pour se rendre recommandable à la posterité : c'est pourtant là le seul motif qui doit exciter au travail. C'est lui qui porta le Poussin à renoncer au Brevet de premier Peintre de Louis XIII. L'amour de son Art & le soin de sa reputation le firent retourner à Rome , où jusqu'à la fin de ses jours se dévouant entièrement à sa profession , il ne peignit que pour la gloire. Le fameux Pujet le plus habile Sculpteur du siècle dernier , est mort avec peu de bien , ne vous étonnez pas si la peinture & tous les autres arts sont tombez , puisqu'on trouve un lingot d'or mille fois plus beau que les ouvrages de Raphaël & de Michel-Ange. Au-

Cc jourd'hui

jourd'hui au lieu d'avoir le courage d'imiter de si excellens modeles , on se contente de censurer tout ce qui n'est pas dans le goût nouveau. On ne sçait plus ce que c'est que correction , on ignore entierement le *Costume* ; on neglige la forme & le contour pour la couleur : & quelle couleur ? On ne peint plus , on ne fait plus que frotter & que glacer. La plûpart ne connoissent que le Spalt, la Laque & le Stil de grain dont ils noircissent leurs tableaux , & ils appellent cela le goût de couleur. Vous voïez , ajouta-t-il , que cette nouveauté de goût , la mode , pour mieux parler , n'empiete pas seulement sur la Poësie , sur l'Eloquence & sur la Musique , mais qu'elle étend sa tyrannie sur la Peinture , sur l'Architecture & sur la Sculpture. Rien ne découvre tant notre petitesse que cet assujetissement à la mode , & rien ne sert tant à nourrir cette paresse naturelle qui nous éloigne de l'étude , que cette présomption qui nous fait regarder avec mépris les chef-d'œuvres de nos maîtres. On voit des Poëtes , des Orateurs , des Musiciens , des Architectes , des Peintres & des Sculpteurs qui ont la vogue , est-ce une preuve de leur merite ? S'ils en ont un veritable , ils doivent toujours être à la mode. *Homere* , dit la Bruiere , *Virgile* , *Cicéron* , *Virgile* , *Glicon* , *Phidias* , *Apelles* , ont été à

la mode pendant plus de deux mille ans, ces grands hommes ont-ils degeneré de ce qu'ils furent autrefois? Est-ce leur merite qui est usé ou le goût qu'on avoit pour eux? Cependant un homme à la mode dure peu; celui d'aujourd'hui chasse hier son devancier, & verra demain naître son successeur. Et pour vous faire voir que les belles choses ne sont pas belles par la mode, écoutez ce beau mot de Pitagore qui dit, que la nature est toujours la même en toute chose, & que les mêmes nombres qui font que les voix differentes frappent agreablement nos oreilles dans un Concert, sont les mêmes qui font que les objets remplissent nos yeux ou plutôt notre ame d'un plaisir merveilleux. En effet je voudrois bien sçavoir si la violence de diverses passions, que la Poësie ou la Rhetorique font quelquefois naître dans notre ame, n'y est produite que par la mode? Si la vûë d'un beau tableau ou le mélange des accords de Musique, disposez sur la mesure de certaines proportions, ne nous donne point un plaisir qui soit naturel? Et si tout cela vient de la mode, pourquoi faudra-t-il donc pour plaire aujourd'hui en peinture, faire des tableaux où tout ne soit comme dans ceux-ci, que Papillotage, & dont les figures ressemblerent à autant de poupées? La plupart de nos Peintres affectent

étent de s'éloigner autant de la nature qu'ils se trouvent éloignez de l'antique.

Les Femmes se sont renduës les Arbitres des beaux Arts : elles dirigent les Ouvriers dans tous ces colifichets d'embellissemens, que la mode détruit de six mois en six mois. Voyez , je vous prie , toute cette Sculpture en filigramme , & en Mosaïque , la hauteur démesurée de ces portes & de ces fenêtres : Madame Nasidiene en a ordonné ainsi : On n'a qu'à les laisser faire , elles feront revenir une architecture , en quelque façon plus barbare que celle des Gois. Je connois des femmes , dit Cliton , d'un très-bon goût , & auxquelles je me ferois mieux qu'à tous ces demy-sçavans en architecture , qui condamnent tout ce que les autres font. Il y en a dont la folie est plaisante, ils se bâtissent vingt Maisons par jour. Ils en bâtissent à leurs parens, à leurs amis, à ceux qu'ils rencontrent, à ceux qu'ils visitent , à ceux qui les viennent voir. Ils ne parlent depuis le matin jusqu'au soir que Bâtimens , & débitent leurs idées comme des modèles. Je voudrois, disent-ils , avoir un emplacement de tant de toises , d'abord on entreroit par une cour. Je ferois regner une aîle de chaque côté. Ils prennent des morceaux de papier ou des cartes , ils les ajustent sur une table : ici , je ferois deux Pavillons ; là les cuisines , dans

cet

cet endroit les Remises , & vous promettent les heures entieres des Apartemens dans le Jardin.

J'interrompis alors Cliton , pour prier Crantor de me satisfaire , sur l'explication que je lui avois demandée des Tableaux de cette Galerie. Ils representent , me dit-il , l'Histoire de Nasidiene.

Dans ce premier , on a peint sa naissance. Le Peintre a tâché d'exprimer par toutes ces differentes figures , le bonheur de son horoscope. Vous voyez sur le devant du Tableau , la Déesse Lucine favorable aux accouchemens , qui avant que de remettre le petit Nasidiene au genie de la santé , & au tems sous la figure de Saturne , qui tendent les mains pour le recevoir , le presente à Jupiter, peint dans le Ciel sur des nuages entre Mercure & la Fortune. Ces trois Divinitez le regardent favorablement , aussi bien que le Soleil & Mars , qui sont representez un peu au dessous. Venus un peu plus bas sur son Char traîné par ses Colombes , tend une main à Mars , & commande de l'autre aux Amours , d'avoir soin du Berceau du nouveau né , qui est dans l'ombre sur le devant. Le Signe de la Vierge dans le Zodiaque , est tout-à fait dans la demy teinte , au plus haut du Ciel du Tableau. Tout cela en termes d'Astrologie, signifie

signifie que Nasidiene , selon le thème de sa naissance , avoit le signe de la Vierge pour ascendant , & Jupiter le general significateur des richesses , joint à Mercure & à la partie de fortune dans la Maison succedante , marque qu'il devoit amasser des biens immenses par son industrie , secondée par le bonheur. Le Soleil joint à Mars, un peu au dessous dans la même Maison , marque encore , qu'il aimeroit le faste , l'éclat & la magnificence ; & Mars & Venus dans la cinquième Maison , qu'il ne seroit pas ennemi des femmes , de la bonne chere , ni de tous les autres plaisirs.

Le second Tableau represente l'éducation de Nasidiene. On s'est bien gardé de le peindre sous les ornemens chamarez qu'il a long-tems portez. Il est ici dans la fleur de sa jeunesse , derriere un Bureau , une plume à la main , avec Mercure à ses côtez , qui lui presente un Livre ouvert des comptes faits , & lui montre avec son Caducée une abondance , qui laisse tomber de sa corne des pieces d'or & d'argent.

Dans le troisième , Nasidiene est debout , apuyé sur un Hercule , symbole du travail , & derriere un groupe de trois femmes abattues , la honte , l'envie & la pauvreté , dont Nasidiene étoit demeuré victorieux ; & dans la partie la plus élevée du Tableau ,
est

est la vigilance avec ses simboles qui sont des aîles, une horloge de table, un coq & un éperon.

Dans le quatrième, on a peint le Protecteur de Nasidiene, qui le soutenant sous le menton, lui aide à monter sur une rouë d'or, sous laquelle sont renversez ses concurrens. On voit en même tems ce dernier saisir l'Occasion par les cheveux, qui est représentée sous la figure d'une femme presque nuë, tenant une bourle à la main.

Dans le cinquième, Nasidiene est entre Ceres & l'abondance, qui lui offrent tous les vivres necessaires pour fournir une armée : Minerve lui montre un Camp représenté dans le lointain : Mercure en l'air lui parle à l'oreille, & semble lui conseiller de prendre ce parti. De petits enfans sur le devant, armez à moitié, grimpent sur des fourgons, & en enlèvent des jambons, du pain & des bouteilles : Ceux-ci mangent, ceux-là boivent dans leurs casques le vin que d'autres leur versent, & forment tous ensemble une espece de Bacchanale.

Le Peintre dans le sixième Tableau, a représenté Nasidiene sur le rivage de l'Océan, & Thetis entourée de Nereïdes & de Tritons, qui l'invitant à entreprendre le Commerce des Indes & de la Mer du Sud, lui étale ses trésors : Les Nereïdes s'empressent de

de lui offrir des coquilles remplies de perles , de diamans & de sable d'or : Quelques-unes lui montrent des morceaux de corail & d'ambre gris , & quelques autres des lingots d'or & d'argent : Les Tritons sonnent de leurs Conques marines , ou sautent en témoignage de joie. On voit nager un peu plus loin des Alcions , heureux augure de la Navigation que Thetis lui promet : D'un autre côté des Matelots au milieu d'une grande quantité de balots , se hâtent de charger des Vaisseaux prêts à mettre à la Voile ; & dans le lointain Neptune parle aux vents , & les met en fuite.

Nasidiene embrasse ensuite de plus grandes affaires. Il a l'oreille des Ministres , donne des avis , & acquérant tous les jours plus de richesses , il triomphe dans les plus difficiles entreprises. C'est ce que le Peintre a exprimé dans le septième tableau , en faisant entrer son Heros dans la Capitale sur un char conduit par Minerve , traîné par les Harpies , & entouré des six plus riches Provinces du Roïaume , qu'il a pour ainsi dire conquises. Il tient un caducée à la main , & Plutus repand aux pieds de son favori ses trefors immenses.

Le huitième tableau est le Jugement de Paris auquel on a donné les traits & la taille de Nasidiene , qui offre la pomme d'or à
Venus

Venus. De petits Amours fouillant dans la pannetiere du nouveau Paris , en enlèvent des pieces d'or dont ils remplissent leur carquois : quelques-uns vont les verser sur une tour d'airain qui est dans l'éloignement , tandis que d'autres en font part aux jeux & aux plaisirs , à la tête desquels sont Momus , Comus & Bacchus avec les attributs qui leur conviennent , & derriere eux on voit dans l'ombre les trois Parques qui filent de l'or.

Nous entrâmes dans la Bibliotheque : c'est un salon dont la decoration répond à la magnificence de la galerie. Dans le plafond on voit un Apollon en l'air au milieu des Muses , auxquelles il semble dicter ses Loix. Nous trouvâmes les Livres ainsi que Nasidiene nous avoit dit , reliez en Maroquin du Levant , dorez sur tranche ; c'étoit une vraie Bibliotheque à la toise , qu'on avoit farcie de tous les plus mauvais Livres qu'on avoit pû trouver. Je laisse à penser si les Ouvrages de *la Serre* & ceux de *Nervese* y étoient oubliez , non plus que tous ces fatras de Romans , celui de *Pandarnassus* , ceux de *Merlin l'Enchanteur* , de *Morgant* , de *Melusine* , d'*Olivier de Castille* , celui de *Philippe de Madian* , autrement le *Chevalier de l'Eprevier blanc* , le *Sanct des Pelerins de la vie humaine* , *Paris & la belle Vierge* ; le *Martire amoureux* , les *Visions d'Oger le Danois*

no's , les Amours de Melliflore. On les avoit crû si dignes d'y tenir un rang honorable, qu'on voïoit les mêmes Volumes dans cinq ou six raïons differens. On trouvoit là tous les Mercurès Galans : on y trouvoit l'Explication des songes , le Palais des curieux , le mariage de Procès & de la Femme , la Penitence d'amour , la Requête des maris ombrageux , courbatus , bouquineux , farouches , trop tristes , pensifs & deſolés ; le Razoïr des Razes , l'Enopogoneritrée , ou loüange des Barbes rouges , le College de Sapience fondé en l'Univerſité de Vertu , les allumettes du feu divin , les grands & merveilleux faits de Nemo , les Odes penitentes du moins que rien. Elles reſſembloient , dit Cliton , à celles que l'on fait aujourd'hui. Je continuai de lire. Traité du deſordonné appetit des richesses montaines. Que ce Livre , dis je , eſt bien placé ici ! Cliton ſe prit à rire , & m'en montra de plus nouveaux , comme , le Dialogue entre M. du Petit & M. au Grand , intitulé , le Chemin des gens d'eſprit , l'art de ne ſe point ennuyer , les viſions de M. Oiffle , les tours de Maître Gonin , les mille & un quart d'heure , les Contes Tartares , la Voiture embourbée , la Muſique du Diable , & mille autres , dont j'ai oublié les noms. On n'avoit ſçu ce que c'étoit d'observer l'ordre des matieres. Naſdiene avoit fait placer les Livres ſuivant leur grandeur & leur petiteſſe : les Theo-

logiens

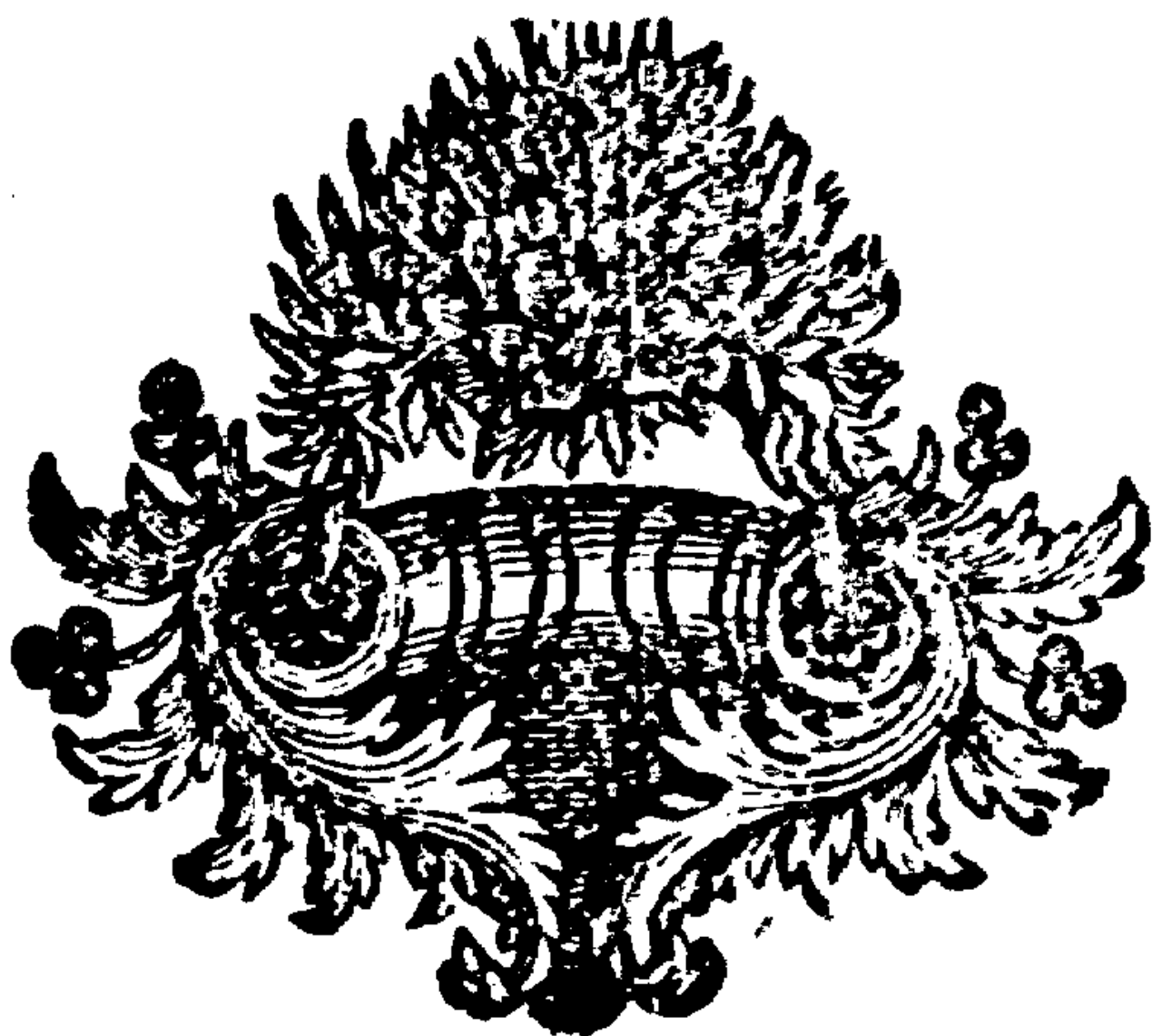
logiens y étoient rangez pêle mêle avec les Astrologues, les Mathematiciens, les Chimistes avec les Historiens, les Jurisconsultes avec les Medecins. J'allai déterrer les Oeuvres de Moliere parmi des in douze de Medecine, & Despreaux entre Perrault & Pradon. On y voïoit *le Clovis, le Poëme de la Magdelaine, le Saint Louis, la Pucelle, le S. Paulin, le Moyse sauvé, l'Alaric, & la nouvelle Iliade*, occuper le raïon le plus apparent. Je voulus y chercher les Oeuvres d'Homere, de Virgile, de Ciceron, de Demosthenes, de Tite-Live & autres bons Livres de l'Antiquité; ce fut inutilement : je ne pus découvrir que l'Homere de la Valtrie & le Virgile de Perrin.

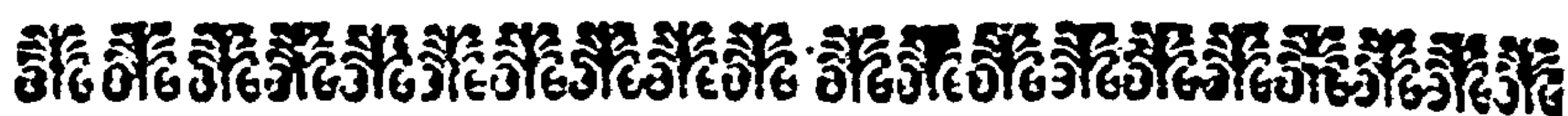
Le Bibliothequaire ne manqua pas de nous montrer deux Livres qu'on avoit dedié à son Maître; l'un sur *le Mouvement perpetuel*, & l'autre sur *le flux & reflux de la Mer*, matieres fort convenables au Mecene que ces Auteurs avoient choisi: ils avoient distilé dans leurs Epîtres Dedicatoires tout le galimatias des loüanges les plus impertinentes, que Nasidiene avoit eu la bonté de bien payer. Il ne se sentoît pas de joye de s'y voir en parallele avec Cresus pour les richesses, avec Lucullus pour la magnificence, & avec Scipion pour la moderation. On lui faisoit comme à Hercule domter les monstres

stres qu'il avoit trouvé sur le chemin de sa fortune ; & après lui avoir donné la force des lions , & la prudence des serpens , on lui souhaitoit la longue vie des cerfs & des corbeaux.

Outrez de toutes ces sottises , nous passames dans le cabinet. C'est une piece ovale revêtuë du haut jusques en bas de morceaux de lacq de la Chine d'une grandeur & d'une beauté surprenante. Ce cabinet est rempli de mille colifichets & de mille fa-daises qu'on traite de raretez exquisës. On y a rassemblé la plûpart des insectes les plus communes , on y voit toute sorte de papillons , de cerfs-volans & de hannetons. On y trouve des coquillages de toute espece ; les moules les plus simples y tiennent fort bien leur coin. On y voit une petite raye enflée , dont on a accommodé les nageoires en ailles , & à laquelle on a attaché des pieds de coq , qu'on honore du nom de Basilic. Une espece de harang soré qu'on traite de Remora , des plumes de Paon , des fleches de Sauvages : des Raquettes avec lesquelles les Iroquois marchent sur la neige. Un os de la jambe d'un Elephant qu'on veut faire passer pour l'os de la cuisse d'un Geant. Des urnes , des lampes sepulchrales de terre cuite & des lacrimatoires. Tout cela mêlé avec les plus belles porcelaines du

du Japon. Plus , un Medaillier rempli de Medailles d'or & d'argent ; celles de bronze paroissant trop communes aux yeux de Nasidiene. J'étois las de regarder toutes ces babioles , quand on vint nous avertir de l'arrivée du Poëte Houdardus , nous regagnâmes en diligence la Chambre de Nasidiene , que nous trouvâmes encore dans la même posture sur les pieds de son lit.





LIVRE VIII.

ON se tût , & chacun prêta une audience favorable , quand le Poëte Epique parla ainsi. Je n'ai rien trouvé de plus grand ni qui nous interesse davantage , que le fondement de la Monarchie & l'établissement en même tems de la Religion. Mes idées s'étant trouvées conformes avec celles de l'Ecrivain , qui dans le nouveau plan de son Histoire de France , prouve par de bonnes raisons que Clovis a été le premier qui s'est établi dans les Gaules ; charmé , dis-je , de m'être rencontré avec cet illustre Historien , j'ai choisi Clovis pour mon Heros ; & j'ai pris pour le Point principal de ma Morale , que le Ciel voulant que nos Rois devinssent les plus fermes soutiens de la Religion , avoit inspiré à Clovis la conquête des Gaules , & l'avoit protégé dans l'exécution de ce grand dessein. Je sçai que ce sujet a été déjà traité , & que son Auteur ne s'y est pas acquis une grande reputation : mais outre que j'expose Clovis dans un autre point de vûë , j'ai manié la matiere tout autrement.

Vous

Vous verrez un nouveau Systême, dont j'espère que vous ne serez pas mal satisfaits. Car pour jeter du merveilleux dans mon Ouvrage par le ministère des Divinités, & pour adoucir à l'imagination du Lecteur l'idée des diables qui font partie des machines que j'emploie, & desquels je n'ai pû en suivant le Tasse, me dispenser de me servir; je leur donne les noms des faux Dieux, qui selon Porphyre, le grand ennemi du Christianisme, n'étoient en effet que des esprits trompeurs & malfaisans, qui par un orgueil insensé vouloient passer pour des Dieux & se faire adorer des hommes: il falloit les apaiser, de peur qu'ils ne nuisissent: les uns plus gais & plus enjoués, se laissoient gagner par des spectacles & par des jeux: & l'humeur plus sombre des autres vouloit l'odeur de la graille, & se repaissoit de sacrifices sanglans. Mais je m'aperçois que cet Avant-propos est un peu trop long: je vais commencer, je vous prie d'avoir quelque indulgence pour un Ouvrage si difficile, à qui je n'ai pas encore donné toute sa perfection.



LA CLOVEIDE, POÈME ÉPIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante les combats & ce jeune Vainqueur,
Qui dans ses longs travaux guidé par son grand
cœur,

Remplit des Peuples Francs l'esperance hautaine,
Et fixa leur demeure aux rives de la Seine.

C'est de lui qu'est issu le beau sang de nos Rois,
De lui viennent nos lys, notre nom & nos loix.

En vain pour s'opposer à son ardent courage,
Le Romain combat, l'Enfer émeut sa rage:
Bravant les noirs efforts de l'Enfer en courroux;
Mon Heros au Romain porta les derniers coups.

Toi dont le front est ceint d'une immortelle gloire,
Qui des Heros Chrétiens consacres la memoire;
Mule, raconte moi tous les exploits guerriers
Qui lui firent cueillir des moissons de lauriers.
Redis-moi quel motif dans sa haute entreprise
Contre le Romain même interessa l'Eglise:
Comment dans les combats il en fut secondé,
Et comment notre Empire autrefois fut fondé.

La mere des Césars, la Maîtresse du monde,
Rome qui languissoit dans une nuit profonde,
Sur son indigne culte ouvrit enfin les yeux;
Et de ses propres mains renversant ses faux Dieux;
Du Fils de l'Eternel à son Pere semblable
Arbora sur ses murs l'étendart adorable.

Déjà

Déjà de toutes parts les fideles mortels
Accouroient à grands flots encenser ses autels :
Et l'Eglise déjà cette Epouse sacrée
Sur son Siege affermi s'y voyoit reverée,
C'est-là quelle choisit son éternel séjour ,
C'est-là qu'elle établit & son culte & sa cour :
Qu'elle anima les cœurs de sa flamme immortelle,
Et qu'elle répandit une clarté nouvelle.
Ses yeux qui d'un regard mesurent l'Univers ,
Et qui sur nos besoins nuit & jour sont ouverts ,
S'arrêtant tout à coup sur les superbes rives
Qui resserrent du Rhin les ondes fugitives ,
Des indomptables Francs rangez aux champs de
Mars

Elle vit dans les airs flotter les étendarts ;
Et leur Roi hautement jurer à ses Idoles :
Oùi , si mon bras vainqueur assujettit les Gaules ,
Vous y triompherez de tous les autres Dieux
Vous que des feux de Troye ont sauvé mes ayeux ;
De cet aveugle zele indignée & jalouse ,
Quoi , dit en soupirant cette divine Epouse ,
L'Enfer le noir Enfer contre moi conjuré
Par ce jeune Guerrier sera donc adoré ?
Non , non , bientôt la Loi que le Ciel a dictée ;
De ce Heros soumis se verra respectée.
Elle dit , & soudain le Volume éternel
S'ouvre & fait éclater ce decret solennel.

Un jour un peuple altier sorti de Franconie ,
Traversant à grands pas la basse Germanie ,
Soumettra sous son joug les Gaulois belliqueux ,
Et mêlera son nom & son sang avec eux.
Clovis sera leur Roi ; sous les eaux du Baptême
Ce Prince courbera son brillant Diadème ,
Etendra votre Empire aussi loin que le sien ,
Et sera de vos droits le plus ferme soutien.
Pour cautionner sa foi , pour prix de sa tendresse ,
Ce Roi sur tous vos Fils aura le droit d'aînesse ,

Ce

Ce titre honorera ses pieux descendans :

Ainsi l'avoit gravé le doigt vainqueur des tems :

L'Eglise à cet Arrêt dont l'espoir l'encourage,
D'une riante joye éclaireit son visage,

Et roulant dans son sein ce vaste événement,

Elle veut du succès hâter l'heureux moment.

Le dessein étoit grand : en vain depuis dix lustres

Les Francs l'avoient tenté sous quatre Chefs illustres ;

Tant les hauts fondemens de l'Empire François
Ont coûté de travaux aux premiers de nos Rois :

L'Eglise prend soudain la forme de la gloire,
Et d'un casque doré couvrant son front d'ivoire,

Fait partir ses coursiers, & les rênes en main,

Du geste & de la voix leur montre le chemin.

Ils vont, & bondissant sur le dos des nuages,

De la mer d'Eururie ils suivent les rivages ;

Aux yeux de leur maîtresse offrant de tous côtez

De ses heureux sujets les superbes Citez.

Ils fondent tout à coup sur les Alpes cheuës :

Ces monts toujours couverts d'orages & de nuës,

De loin semblent porter le lourd fardeau des Cieux ;

La neige est par monceaux sur leur dos spacieux :

De leurs flancs entr'ouverts mille sources jaillissent,

Qui courant se chercher à chaque pas grossissent ;

A travers les rochers torrens impetueux,

Et dans les champs voisins fleuves majestueux.

Les coursiers s'élançant du haut de ces montagnes,

Font sous leur char léger fuir les vastes campagnes :

Pleins d'une noble fougue ils franchissent d'un saut

Les rebelles Etats du cruel Gondebaud. *

Ils découvrent du Rhin les ondes orgueilleuses,

Déjà touchent des Francs les tentes belliqueuses.

L'Eglise vers la terre alors prenant son cours,

Vint au jeune Clovis adresser ce discours.

Intrepide Heros, dont le cœur magnanime

* *Roi Arrien des Bourguignons.*

Brûle pour mes attraits d'une ardeur légitime,
 J'aime à te voir former des desseins généreux,
 Poursui, l'événement n'en peut être qu'heureux;
 Cette haute vertu qui passe tes années,
 Te doit faire espérer de grandes destinées.
 Le Ciel jette sur toi des regards gracieux;
 Tu feras ce qu'en vain ont tenté tes ayeux.
 Je vois déjà l'éclat de ta grandeur prochaine:
 Là tu domptes le Rhin, là tu soumets la Seine:
 Ici le fier Romain est des Gaules chassé:
 Ici Gibulde meurt sous tes coups terrassé:
 L'Himen unit ton sort au sort d'une Princesse:
 Pour toi son zèle ardent nuit & jour s'intéresse,
 Par le secours du Ciel ton cœur alors changé,
 De l'idolâtre erreur se verra dégagé.
 Que de faits éclatans! que d'augustes mystères!
 Ton bras pieux détruit les faux Dieux de tes Peres,
 Car ce n'est que par-là que tu dois mériter
 Le Trône où ma faveur te va faire monter.
 Oûi, ce n'est qu'à ce prix qu'on te vend la victoire,
 Ainsi le Ciel l'ordonne, ainsi le veut la gloire;
 Abandonne tes Dieux & soumis à ma loi,
 Si tu veux triompher n'écoute plus que moi.
 Elle dit, & le feu que sa bouche respire,
 Porte au sein de Clovis l'ardeur qu'elle désire:
 Elle part, le char vole, & plus prompt que l'éclair,
 En sillons éclatans fend le vague de l'air:
 Elle est déjà dans Rome; où pleines d'un saint zèle,
 Les vertus à l'envi courent au-devant d'elle.
 On voit la Foi porter le Livre de ses Loix;
 L'Espérance ses clefs, la Charité sa croix.
 L'Eglise oste le casque & l'armure dorée:
 Dont pour plaire à Clovis elle s'étoit parée,
 Et louant les vertus de leurs empressemens,
 Prend de leurs chastes mains les divins ornemens,
 Met sa riche tiare, & tenant son calice:
 Allons mes sœurs, dit-elle, offrir un sacrifice,

Et que tous mes enfans apprennent en ce jour
Jusqu'où peut me porter l'excès de mon amour;

Cependant ébloui de la vive lumière

Dont la celeste Epouse a marqué la carrière,
Clovis sent naître en lui d'inconnus mouvemens;
Et ne peut démêler les secrets sentimens.

Sous des termes obscurs quand la gloire m'appelle;
Mon cœur, dit-il, éprouve une force nouvelle;

Et pour le haut projet que je viens de former,
Rien de si grand encor n'avoit sçu m'animer;

Ainsi plein de l'espoir d'une prompte conquête,
Vers le Rhin avec joye à marcher il s'apreste.

Un jeune arbre planté sur la rive des eaux,

Dont les tièdes zephirs caressent les rameaux,

Prévient par les pieux la plus flatteuse attente;

Tel Clovis anime d'une ardeur agillante,

Ayant à peine atteint quatre lustres entiers,

Fait brüler des fruits meurs dans ses projets altiers;

Dans le feu de ses yeux éclate son courage:

Un air majestueux anoblit son village;

Sa mâle contenance & sa taille & sa voix,

Tout semble être garant de ses fameux exploits;

On voit au gré des vents jusques à sa ceinture

En longues boucles d'or flotter sa chevelure.

Dès que le peuple Franc suivant l'antique loi;

L'eut sur un bouclier reconnu pour son Roi,

Ses regards des Gaulois menacerent la terre,

Il brûla d'y porter son nom avec la guerre,

Et flatté de l'espoir d'en chasser le Romain,

Il assemble ses Chefs & se met en chemin.

Tel un lion s'attache à de rousles mamelles

Et court sur les troupeaux porter ses dents nouvel-
les,

Pour la troisième fois d'un voile tenebreux

La nuit couvroit des Francs les pavillons nombreux;

Et déjà palissante à la fin de la courbe

Elle avoit vû tourner le char glacé de l'Ourse.

Le camp enlevé sous d'humides pavots
Goustoit un doux sommeil dans le sein du repos :
Les vents dans les Forêts suspendoient leur mur-
mure,

Un silence profond regnoit dans la nature.

Clovis seul ne dort point : son projet glorieux
Dans l'ombre de la nuit se présente à ses yeux ,
De l'ardeur des combats sa grande ame animée ,
Le rappelle sans cesse aux soins de son armée ;
Et s'attachant du lit qui le livre au sommeil ,
Il prévient tous les jours la clarté du Soleil :
Déjà hors de sa tente avec son cher Aurele ,
Il semble impatient hâter l'Aube nouvelle :
Ils suivent à pas lents un verdoyant sentier ,
Aux yeux d'Aurele alors se montrant tout entier ,
Il dispose en son sein la hautaine espérance
Dont les Destins amis ont flatté sa vaillance ;
Et les nouveaux desseins & les prochains combats ,
Enfin tous les travaux où s'apprête son bras.

Les Gaules sont à nous : par les vastes Ardenes
Je dérobe ma marche aux Cohortes Romaines ;
Je tombe sur Soissons, je bats Syagrius ;
Les Romains accablez , les Gaulois sont vaincus ;
Et jusques aux deux Mers tout ce vaste héritage
Deviendra pour toujours le prix de mon courage.

L'Aurore ouvrant au jour les portes d'Orient ,
Montroit sur l'horizon son visage riant ,
Et du sommeil oisieux dissipant les doux charmes ,
Rappelloit les Soldats au dur métier des armes.
Les Francs pour décamper sous un augure heureux
Dès que le jour naissant venoit briser sur eux ,
Aux pieds du Dieu cruel qui préside à la guerre
Du sang d'un fier taureau faisoient fumer la terre.
Tout pour le Sacrifice est déjà préparé :
Clidas est à l'Autel de Prestres entouré :
On n'attend que Clovis : il vient , le buscher fume :
La victime en morceaux sur l'Autel se consume.

Les accens belliqueux de clairons éclatans
 Se meslent fierement aux cris des assistans,
 Clovis d'un œil absent voit bruler la victime,
 Et l'aspect de ses Dieux n'a plus rien qui l'anime :
 D'un changement si prompt interdit & confus,
 Il se cherche en lui-même & ne se trouve plus.

Le Demon des combats dont le souffle effroyable
 Porte dans tous les rangs la mort inévitable,
 Qui de ses bras de fer toujours ensanglantez,
 Détruit les camps entiers, renverse les Citez :
 Et dans son noir courroux plus puissant que la foudre,

Met des peuples fameux les empires en poudre.
 Craint sous le nom de Mars, ce Demon tous les jours
 Voyoit les Francs altiers implorer son secours :
 Vain, avide & jaloux des honneurs de son culte,
 Ce pere de l'horreur, du meurtre & du tumulte,
 Promenoit sur le camp ses regards curieux,
 Quand le trouble du Roi soudain frapa ses yeux,
 Il demeura surpris, & frissonnant de crainte,
 Des soupçons inquiets il sent la vive atteinte,
 Il connoissoit l'Eglise & son pouvoir vainqueur.
 Ah ! Prince ses attraits auront seduit ton cœur :
 Men doutons plus, c'est elle ; au milieu d'une nuë
 Sur un char lumineux mes yeux l'ont reconnuë.
 Il dit, & furieux se plongeant dans l'Enfer,
 Il alla par ses cris alarmer Lucifer.

Inflexible Tyran de ces Royaumes sombres,
 Qui sous un joug de feu tiens esclaves les ombres,
 Qui d'un mot ébranlant ces antres tenebreux,
 Peux en faire sortir mille monstres affreux,
 La guerre, la fureur, la discorde, la rage . . .
 Souffriras-tu toujours que l'Eglise t'outrage ?
 Détruis ton pouvoir, renverse nos autels ?
 Quoi, ne serons-nous plus adorez des mortels ?
 Empruntant de la gloire & la forme & les armes,
 L'Eglise au Prince Franc a fait goûter les charmes.

DU PARNASSE.

Ce Roi qui jufqu'ici fi zélé pour fes Dieux,
Juroit de les porter triomphans en tous lieux,
L'ingrat de nos autels aujourd'hui fe détache:
S'il nous naît un appui, l'Eglife nous l'attache,
Là fa tremblante voix fe glace de douleur.

Lucifer au récit d'un fi cruel malheur,
Fremit, & d'une voix telle que le tonnerre,
Affemble autour de lui les faux Dieux de la terre;
Ces efprits orgueilleux qui fous des noms divers,
Ont joué fi long-tems le credule Univers:
Depuis cinq cens moissons malgré leur arrogance,
Voyoient de jour en jour s'affoiblir leur puiffance,
Ils accourent en foule & marchant à grand bruit,
Ils redoublent l'horreur de l'éternelle nuit,
Tels des hiboux fortant de leurs retraites fombres,
Troublent par de longs cris le fîlence des ombres,
Et tels au point du jour d'indociles taureaux
De meuglemens confus font gemit les hameaux.
Ces Dieux quoique déchûs de leur gloire première,
Forment en ce lieu fombre une afsemblée altière.
Sous les faux attributs de leur divinité,
On leur voit confèrver leur première fierté.
Le Demon qui de fang aime à rougir la terre,
Couvert d'un triple acier eft le Dieu de la guerre;
De Venus la luxure a l'habit & le nom;
Et l'efprit de fûperbe eft la fiere Junon.
Le Dieu ceint de lauriers dont les folles Prêtrefles
Abufoient les humains par de faufles promeffes,
L'orgueilleux Apollon ne voit qu'avec dépit
Ses Oracles cefsez, fon trepied interdit.
Le nuifible Genie à l'humeur taciturne,
Une faux à la main représente Saturne.
Ces vains noms que ces Dieux fe plaiſent à porter,
Au fort de leurs malheurs fervent à les flatter.

Sur un trône de fer leur Monarque implacable
S'élève fierement fur la Cour redoutable,
L'horrible majesté de fon front tenebreux

Rend

Rend son cœur plus superbe & son air plus affreux ;
 Branlant son sceptre noir d'une main menaçante,
 Et de l'autre enfonçant sa couronne pesante :
 Compagnons , leur dit-il , notre Empire est détruit ;
 L'Eglise . . . Tout à coup le désordre & le bruit
 Se heurtant rudement ensemble se confondent :
 Par des rugilemens les Demons y repondent,
 Et dans l'affreux séjour du trouble & de l'horreur
 On voit croître à ce nom la haine & la fureur.
 Le Prince de la nuit d'un œil fier & sévère
 Des Demons irrités suspendit la colère :
 On vit & l'Acheron & le Styx s'arrêter :
 Tout l'Enfer attentif se tut pour l'écouter.
 Quand du haut de son trône , & d'une voix ton-

nante ,

Qui du Tartare ému redoubla l'épouvante ,
 Et tomba l'air épais de l'aveugle cahos ,
 Il sonnagea son cœur par ces superbes mots.

Adorez autrefois sur la terre & sur l'onde ,
 Nous jouissions en paix de l'Empire du monde :
 Dans nos Temples l'encens nuit & jour s'exhaloit ,
 Et le sang le plus pur à nos pieds ruisseloit.
 Cet heureux tems n'est plus : le Ciel d'un coup fa-

nesté . . .

Épargnez-moi l'horreur de rappeler le reste.
 Depuis ce jour fatal où l'on nous mit aux fers,
 Que de sanglans affronts n'avons-nous pas soufferts ?
 Rome qui sous nos loix conquît toute la terre ,
 Rome fut la première à nous livrer la guerre ,
 Et malgré les Tyrans par la rage enflammés ,
 Dont la fureur vengeoit nos autels insultés ,
 Elle reçut l'Eglise , & pour comble d'outrages ,
 Cette fière ennemie y brisa nos images :
 Par ses coups mon Empire en tous lieux désolé ,
 Du Tibre jusqu'au Rhin se trouve reculé.
 Je croyois qu'à l'abry de sa haine implacable ,
 Les Francs me prêteroiént leur secours redoutable.

Mais

Mais en vain sur leur foi je fondois mon espoir,
 Clovis qui pouvoit seul relever mon pouvoir,
 Aux rayons que l'Eglise à ses yeux a fait luire,
 Clovis nous abandonne & se laisse conduire :
 Qui l'eût dit ? Nos autels ne sont plus encensés,
 Bientôt si nous tardons ils seront renversés,
 L'Eglise en lui souffrant le mépris des Idoles,
 Lui promet pour loyer la conquête des Gaules :
 Qu'il portera le coup à l'Empire Romain,
 Et que tout fléchira sous sa vaillante main.
 Ah perissons plutôt ! Mais dans ce coup funeste
 Qu'un noble désespoir entraîne tout le reste.
 Des tourbillons de feu lui sortent par les yeux,
 Tels qu'on en voit jeter à l'Etna furieux ;
 Et sa bouche à travers le venin & l'écume,
 Pousse un nuage épais de souffre & de bitume.
 Ces faux Dieux de fureur se sentent enflamer :
 Saturne ne pouvant ses transports reprimer,
 Se leve au milieu d'eux, & leur tient ce langage :
 Ecoutez les desseins que m'inspire la rage.
 Clovis a dans son camp deux Princes genereux,
 Qui tous deux pour sa sœur brûlent des mêmes feux,
 Mais à Lantide envain Calarie cherche à plaire,
 Cette jeune Beauté n'aime que Rennachaire.
 Que Calarie l'apprenne avant la fin du jour,
 Et qu'en ja'oux transports se change son amour.
 Vien hideuse Aleçon, mere de l'épouvante,
 Irrite tes serpens, saisis ta torche ardente :
 Vien, que ton souffle affreux qui nourrit les débats,
 Entre ces deux rivaux suscite des combats ;
 Faisons que leur fureur à se nuire animée,
 Pour dissiper les Francs divise leur armée :
 Paraissez, il est tems, implacables Demons,
 De soutenir vos droits & l'honneur de vos noms.
 Prevenez de Clovis les desseins temeraires,
 Qu'il connoisse les Dieux qu'ont adoré ses Peres.
 S'il est toujours plus ferme au milieu des hazards,

Amolissez son cœur par de tendres regards,
Des Ris & des Amours empruntant tous les charmes,
De ses guerrières mains faites tomber les armes,
Oùez tout ; & qu'importe en ce pressant malheur
De faire triompher la ruse ou la valeur.

Il faut que l'un de vous d'une course légère
Aille du vieux Basin rallumer la colere :
Du rapt de son Epouse impardonnable affront,
Il conserve en son ame un souvenir profond,
Comme un autre Paris d'une main criminelle,
Childeric lui ravit son Epouse infidelle.

Il n'a pu s'en venger , & toujours son dépit ,
Entretient en secret la douleur qui l'aigrit.
Mais le tems est venu de venger son offense :
L'orgueilleux Dispargum * demeure sans défense,
Qu'il aille l'attaquer ; que sa juste fureur
Porte dans ses ramparts le trouble & la terreur :
Que des feux destructeurs il devienne la proie ,
Ainsi jadis les Grecs se vengerent de Troye.

Vers le Rhin Clovis marche à pas audacieux ,
Mais quoy, souffrirez-vous qu'il le passe à vos yeux ?
Dmons qui m'écoutez , esprits fiers & terribles ,
A vos propres malheurs ferez vous insensibles :
Qu'est devenu ce cœur autrefois si jaloux ,
Dont l'orgueil méprisa le celeste courroux ?
L'Olimpe je l'avoue , eut sur nous la victoire ,
Mais notre haut dessein en balançait la gloire.
Insultez aujourd'hui par de foibles mortels ,
Nous verrions menacer nos chancelans autels ,
Et nous pourrions encor différer la vengeance ?
Sortons , allons punir la main qui nous offense ,
A l'autre bord du Rhin en courant nous placer ,
Submergeons dans ses flots qui l'osera passer.
Que l'eau , la terre & l'air prennent notre querelle ,
Nous y pouvons armer une troupe rebelle ,
En balançant douteuse entre nous & les Cieux ,

* Le Fort principal des Francs.

N'osa

N'osa se déclarer pour les victorieux ;
Confondus avec nous ces Demons trebucherent ,
Des froids élémens les vainqueurs les chasserent.
Ils sont les Dieux des champs , des bois & des ruis-
seaux ,

Ils gardent les trésors & les sources des eaux :
Ils sont les Dieux des vents, les Esprits des tempêtes,
Qui toujours dans leurs mains ont des vengeances
prêtes ;

Qui mutinent les flots de leur souffle bruiant ,
Qui roulent dans les airs le tonnerre effrayant ,
A s'unir avec nous pour venger notre outrage .
L'honneur de leurs autels , leur gloire les engage .
Quand même ils n'oseroient nous prêter leur se-
cours

L'Enfer n'attendit pas la fin de ce discours ,
Des cachots ténébreux les voûtes s'entrouvèrent :
Pêle mêle à la fois les Demons en sortirent.
Tel d'un ardent fourneau le serpente irrité
Ecarte avec fureur les flancs qui l'ont porté ;
Tout se brise , & dans l'air se faisant une voye ,
L'effroyable débris tombe , éclate , foudroie .
Les Demons vers le Ciel s'élançant des Enfers ,
Enlèvent avec eux les rochers dans les Airs .
L'éclat plus furieux que cent coups de tonnerre ,
Fait retentir l'Olimpe & fait trembler la terre :
Clovis en est surpris , & voit avec horreur
Des feux de toutes parts promener leur fureur ;
Et sous des tourbillons de cendre & de fumée
Le Soleil dérober sa lumière à l'armée .

Houdardus recita ce premier Chant avec
une volubilité étonnante , & se jeta sans
prendre haleine du même ton dans le se-
cond.

CHANT



CHANT SECOND.

LE Soleil se hâtoit sur son char lumineux
 Dans le sein de Thetis d'aller plonger les feux,
 De l'Olimpe, déjà les heures vigilantes
 S'apprétoient à fermer les barrières brillantes :
 Tout respiroit un air plus frais & plus serein,
 Lorsque Clovis parut sur les rives du Rhin.
 Les nuages fondus, les néges des montagnes
 Formant de longs torrens au milieu des campagnes,
 Et prêtant aux faux Dieux leur funeste secours,
 Des flots du Rhin superbe avoient grossi le cours.
 Sur les bords il s'élève une Ville guerrière
 Qui bridoit sous Neron la Germanie entière ;
 Mais qui long-tems en proie à des assauts divers,
 Des Destins inconstans éprouvoit les revers :
 Son nom est * Agripine, & cette antique Ville
 Voit au-delà du Fleuve une plaine fertile,
 Champ vaste, dont souvent les pillons inhumains
 S'étoient repus du sang des Francs & des Romains.
 Les troupes de Clovis en ordre s'y camperent :
 Sur le bord opposé les faux Dieux se placerent.

Saturne cependant vole, Allecton le suit :
 Ils s'avancent tous deux semblables à la nuit :
 Soudain le Dieu s'arrête, & du haut d'un nuage
 Il observe les Francs rangez sur le rivage :
 Il voit leur jeune Chef sur un noble coursier,
 Qui visitant les rangs parcourt le camp entier,
 Il admire l'amas de leurs superbes tentes,
 Leurs redoutables chars armez de faux tranchantes,
 Dans les prez d'alentour leurs chevaux bondissans,
 Ou pressés de la soif vers le Rhin hanissans :
 Leurs armes sur leurs dos à demi détachées,

* Cologne.

Et près d'eux fierement leurs franchisques * couchées.

Saturne fremissant de honte & de courroux,
 Nous aurions donc armé ces peuples contre nous ?
 Dit-il, & toi Clovis, quelle est ton espérance ?
 Crois-tu te dérober à ma juste vengeance ?
 Mais c'est trop m'arrêter, allons lui faire voir
 Jusqu'où va ma colère & quel est mon pouvoir.
 Il se tut, & ses traits furent ceux de Brillelle,
 Du bouillant Calatic l'ami tendre & fidele,
 Il prend & sa démarche & le son de sa voix,
 Et s'arme au lieu de faux d'un arc & d'un carquois,
 La difforme Aleeton se couvre d'un nuage,
 Ils vont; chez Calatic tout s'ouvre à leur passage.

Dans le pompeux réduit d'un pavillon doré
 De mille soins jaloux ce Prince est dévoré.
 Saturne s'en approche & d'un ton lamentable :
 Prince votre malheur n'est que trop véritable,
 Dit-il, on vous trahit, & Rennachaire heureux,
 Voit Lanthilde sensible à l'ardeur de ses feux :
 Leurs cœurs depuis long-tems soupirent l'un pour
 l'autre,

Quand vos soins amoureux firent l'offre du vôtre.
 J'ai tout sçu, Clovis même approuvant leurs desirs,
 Doit après les combats couronner leurs soupirs.
 Je vous parle peut-être avec trop de franchise,
 Mais la tendre amitié veut-elle qu'on déguise ?
 Moi ? je pourrois vous voir le jouet d'un Rival ?
 Et je ne romprois pas un silence fatal ?
 Non, non, loin d'étouffer le feu qui vous anime,
 Vous arrêtant le bras, je croirois faire un crime ;
 Attaquez Rennachaire & par d'illustres coups,
 Montrez qui doit céder de ce Prince ou de vous.
 A ces mots Aleeton branle sa torche ardente,
 Du bitume infernal une goutte brillante
 Tombe sur Calatic, lui penetre le sein,

* *Especce de hache que portoient les Freres.*

Et porte dans son cœur un poison assassin.
 Il sent un feu subtil courir de veine en veine ;
 Tout son corps est trempé d'une sueur soudaine,
 Ses humides cheveux se dressent sur son front,
 Son œil devient farouche & son poul s'interrompt,
 Tout-à-coup il fremit : il s'agite, il s'écrie.
 Tel qu'un lion blessé dans la noire furie
 Fait retentir les bois de ses rugissemens,
 Tel ce Prince irrité se plaint de ses tourmens.

Aleçon s'applaudit de sa cruelle rage,
 Et ne respirant plus qu'horreur & que carnage,
 Sort & d'un vol affreux va planer sur les Francs,
 Comme un aigle affamé sur des troupeaux errans.
 Quelques Cattes alors avec quelques Bructeres
 Battoient d'un bois voisin les routes étrangères :
 Ce monstre avoit souvent entre ces nations
 Allumé des combats & des dissensions :
 Il s'anime, il s'irrite & sa fureur extrême
 Lui dicte sur le champ ce cruel stratagème.

Dans le centre du bois est un antre fangeux,
 Qui retire en son sein un sanglier affreux.
 L'animal de retour dans ce sauvage azile,
 Des chasseurs obstinez bravoit l'art inutile :
 Du Catte & du Bructere en vain l'activité
 Troubloit l'ombre & la paix du bois peu fréquenté,
 Diane à leurs desirs paroïssoit inflexible :
 Quand au bleuâtre éclat de sa torche terrible,
 Dans l'antre où l'animal vient de se retrancher,
 La fille de l'Enfer alla l'effaroucher.
 Les regards effrayans de l'horrible Eumenide
 L'épouvantent, il suit où la frayeur le guide :
 A travers les buissons précipitant ses pas,
 Il court en murmurant au-devant du trépas.
 A l'aspect imprévu d'une si belle proie,
 Les chasseurs ranimez poussent un cri de joye,
 Le sanglier en vain voudroit fuir le danger ;
 Il se voit poursuivi d'un pied prompt & léger :

On l'atteint , & les traits poussez par des mains
seures ,

Sur son dos herissé font de larges blessures.
Tout le bois retentit de ses cris menaçans :
Si defence en meurtrit les arbres innocens :
L'ouït les sentiers d'une trace sanglante ,
Enfin les yeux éteints & la gueule écumante ,
Il tombe aux pieds poudreux du Chasseur haletant
Et redoutable encor meurt en se debatant.

Alecton aussi-tôt les ailes étendues ,
Sur les Cattes hautains fondant du haut des nuës :
D'un feu seditieux irrite leurs esprits ,
On les voit repoussant les Bructeres surpris ,
Se jeter sur la proie ; & leur humeur altiere
Vouloit avec hauteur la ravir toute entiere :
Alors des cris confus poussez de tous côtez ,
Animent la fureur des esprits revoltez.
Tels des loups carnaciers que la faim éguillone ,
Poussant des hurlemens dont la forêt s'étonne ,
Sur un cerf expirant s'acharnent furieux ,
Et se montrant les dents se menacent des yeux.
Camire qui craignoit que cette âpre querelle
N'eût pour les deux partis une suite cruelle ,
Vouloit les ramener , & d'un ton fier & doux ;
Quel droit amis , dit-il , avez-vous plus que nous ?
Vous ne l'ignorez pas , nos fleches meurtrieres
Volant sur l'animal l'ont percé les premieres :
Mais soit que sous nos coups le monstre ait suc-
combé ,

Ou que sous vos efforts il soit enfin tombé ;
Ecoutez la raison , souffrez qu'on le partage ,
Et songez . . . vous sçavez quel est notre courage.
Il se tut , & la hache alloit d'un coup égal
Fendre le dos hideux du sauvage animal ,
Quand Phranmond de stature & de mine terrible ,
Renverse le Bructere ; à l'outrage sensible
Camire se releve , & la hache à la main ,

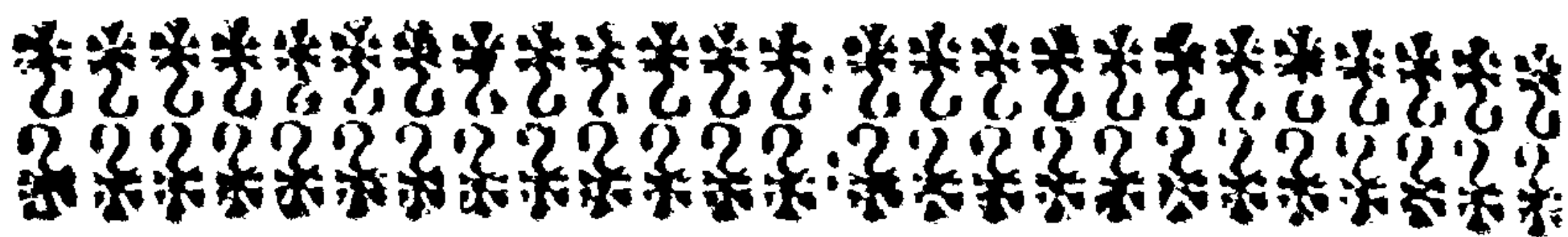
S'élance à corps perdu sur le Cate inhumain :
 Phranmond pare le coup, & son bras sanguinaire
 D'une soudaine mort punit le teméraire :
 Insolens, leur dit-il, redoutez mon courroux,
 Ou venez éprouver combien pesent mes coups.
 Alecton attendant le moment favorable
 De donner du combat le signal redoutable,
 Fit bruit dans un cor son infernale voix,
 On vit l'air se troubler, on vit trembler le bois,
 Et le bruit se roulant sur la rive voisine,
 Rejaillit dans les murs de la triste Agripine,
 Il reveilla le Mein, le Necre l'entendit.
 Et jusqu'à Dispargum* son horreur s'étendit.
 Au son du cor fatal la troupe maltraitée
 De l'ardeur du combat se sentit agitée ;
 Alors les deux partis se choquent rudement,
 Et leurs dards courroucez raisonnent hautement,
 Déjà plus d'un blessé sent des douleurs ameres.
 L'impetueux Phranmond donne sur les Bructeres :
 Tel que du noir sommet d'un rocher sourcilleux
 Roule à longs flots d'écume un torrent orgueilleux,
 Ou tel qu'un roc miné par l'injure de l'âge,
 Detaché tout à coup dans le fort de l'orage,
 Tombe & son propre poids servant à l'emporter,
 Farte, brise, abat ce qui l'ose arrêter
 Tout petit sous les coups de sa main foudroyante :
 Le carnage l'anime, & sa fureur s'augmente :
 Le désordre & la mort marchent à ses côtez :
 Les champs aux environs fument ensanglantez :
 Les fuyarts échapez à la hache homicide,
 Comme au devant du loup fuit un troupeau timide,
 Se jettent dans le camp suivis de la terreur,
 Et du cruel massacre ils y portent l'horreur.
 Phranmond plein du succès de ce combat injuste,
 Du pesant sanglier charge son dos robuste,
 Et parmi les mutins marchant d'un pas altier,

* *Le Fort des Franes.*

Le barbare en triomphe arrive à son quartier.
Cependant au récit de l'horrible insolence,
Les Bructeres émus respirent la vengeance,
Et le feu dans les yeux, le dépit sur le front,
Ils vont à Rennachaire apprendre leur affront.

Le Maître d'Hôtel interrompant fort à propos notre Poëte mugissant, vint nous dire qu'on avoit servi : nous nous levames aussitôt, & nous laissames-là l'Auteur avec son Poëme : je ne scai ce qu'il devint ; mais ce fut un homme que nous ne vîmes plus. Sans doute que choqué de la manière brusque avec laquelle nous l'avions quitté, il aima mieux ne pas dîner que de manger avec des gens qui faisoient si peu de cas de ses ouvrages.





LIVRE IX.

NOUS suivions en silence Nasidiene, & nous attendions pour parler du Poëme qu'on venoit d'entendre, qu'il en dît le premier son sentiment, lorsque le Poëte de la Cantate ne pouvant plus se contenir, parla en ces termes. Nos Journaux auroient pu se passer de nous promettre ce Poëme : c'est un mélange monstrueux du Tasse & de Virgile, & ces Diabes qu'on y masque en Divinites, ne laissent pas malgré leurs beaux noms de revolter notre imagination, & de presenter les idées affreuses qu'on s'en est fait de tout tems. Je veux bien, ajoûta-t-il, faire grace à cette fiction en faveur de sa nouveauté ; mais on avoit déjà fait le Clovis. J'aurois souhaité dans le dessein de fonder notre Monarchie qu'on fût remonté un peu plus haut. Oüi, dit Nasidiene, il falloit pour rendre cela plus considerable, choisir quelque grand Heros, comme Scipion, Cesar ou Alexandre.

Cependant nous arrivâmes à la Sale à manger, où je vis une belle pendule, un beau

beau barometre d'Angleterre & un magnifique buffet de marbre avec ses lavoirs à côté qui jettoient de l'eau, revêtus de masques & d'ornemens de bronze doré.

Nous primes nos places autour d'une table de douze couverts : Nasidiene en occupa la plus honorable ; à tous Seigneurs tous honneurs. Il repréentoit assez bien dans sa courte grosseur la Déesse Manduce. On laissa une place vuide auprès de lui pour sa femme ; Madame , dit-il , viendra quand il lui plaira , peut-être ne viendra-t-elle point du tout ; elle a ses vapeurs auxquelles elle est aussi sujette que Femme de condition de ma connoissance. Il s'arma en même tems d'une longue cullier à potage , & la plongeant dans deux grands pots à oïls , il nous servit de deux soupes différentes. Voici comme étoit composé le premier service.

Le milieu de la table étoit occupé par un surtout d'argent de dix mille écus , dont la façon avoit coûté dix mille francs. Cet ouvrage étoit de Launay. Nasidiene avoit voulu qu'on y représentât les quatre élemens. C'étoit un octogone long , supporté par huit griffons qui signifioient tout ensemble l'air & la terre. Les huit angles présentoient huit consoles , chacune chargée d'un Triton qui signifiant l'eau , portoit sur sa tête une grande coquille à mettre tout ce qu'on vouloit.

Le feu étoit représenté par une espee de Mont Etna placé au milieu de la machine, sur lequel s'élevoit un Pluton tenant entre ses bras Proserpine : un petit Amour assis au bout du char paroissoit pousser dans l'ouverture du Volcan les chevaux à toute bride. Les sucriers & les poivrières étoient sur le surtout à leurs places accoûumées. J'y cherchai les salieres, & je demandai à Cliton surquoi on servoit le sel : Sur des assiettes, dit-il, en m'en montrant quatre pleines de sel en autant d'endroits differens de la table. Notre homme, m'ajouta-t-il tout bas, ne craint pas seulement les salieres renversées, c'est la moindre de ses superstitions : il craint la vûë d'un mort, celle de certaines personnes pour lesquelles il a quelque aversion, les hurlemens d'un chien : de même qu'il s'imagine d'être heureux quand il rencontre le matin de ses amis, qu'il fait quelque songe agreable, ou qu'il écrase une araignée.

Les deux pots à oils dont je viens de parler, suportez chacun par quatre aigles formant un gril, paroissoient tels que deux hautes tours, & flancoient le surtout. Nafidiene ne manqua pas de nous avertir que dans l'un étoit un oil à l'Espagnole d'une poule de Caux & de douze rameraux garnis de filets de perdrix, de bœuf de cimier
avec

avec un coulis & toute sorte d'herbages & de racines. Et dans l'autre, une soupe de santé de deux jarrets de veau à l'épigramme, garnis de cailles sortant leurs têtes autour du por ; & s'adressant aux Poëtes de la compagnie, il leur dit, en voulant faire le plaisant, que c'étoit à eux à décider du goût de cette soupe. Quatre hors d'œuvres accompagnoient les pots à oïls, de boudins blancs, de pieds de veau à l'Angloise, de petits pâtés à l'Espagnole, & de fricande aux farcis.

Nous donnâmes d'abord mille loüanges au Seigneur qui nous regaloit si bien. Nasidiene témoigna nous en sçavoir gré, & ordonna pendant que nous mangerions la soupe, qu'on nous regalât d'un petit air : Faites venir, dit-il, le Provençal : c'est un Valet que je ne garde uniquement que pour me joïer d'un instrument de son País. Nous vîmes entrer une espee de Coureur, un long tambour pendu au bras gauche : il tenoit de cette main une flute à trois trous dont il jouoit au même tems qu'il frappoit sur le tambour avec une baguette qu'il avoit dans la main droite. Après nous avoir étourdis quelques momens, Nasidiene nous fit grace, & lui commanda d'aller au plutôt chez une Dame de qualité, à laquelle il avoit promis cette agreable symphonie.

On apporta le second service, & on releva les deux pots à oils par deux grands plats faits à pans, ainsi que tout le reste de la Vaisſelle. Sur l'un on avoit servi une piece de bœuf tremblant, garnie de pains à la crème, farcis de blanc de chapons avec des mouſſerons dedans : Et sur l'autre, une piece de bœuf à l'écarlate, garnie de petits innocens dans des œufs, merveilleusement bien contrefaits avec de la pâte. Ces deux pieces étoient piquées d'hatelettes.

Quatre entrées ſuivoient : on avoit mis une timbale de beccaffines au coulis de chapon, de notre côté ; & de l'autre, deux ſabots de poulardes ; plus bas étoient placez des filets de lièvres au coulis de tortuës ; à l'autre bout de la table, on avoit servi une douzaine de toutterelles au coulis de perdrix.

Les Valets donnerent des aſſietes, & Naſdiene nous adreſſant à tous la parole : demandez, mes chers amis, nous dit-il, les vins que vous ſouhaiterez, j'en ai de toute ſorte : je ſerois pourtant d'avis de les boire par ordre, & de commencer par le vin de Bourgogne : mes Fermiers m'en apporterent dernièrement d'aſſi bons, ſi je ne me trompe, que ceux de Mulceau, de Nuis, de Beaune & de Pomar. Et j'en ai reçu aujourd'hui de Champagne de trois endroits différens,

ferens ; qui valent bien le Sillery , l'Aï & le Dauvilé : & tout cela de mon cru ; car, Dieu merci , je n'achete pas la moitié de tous ces vins que vous voyez : tels qu'ils sont , ils croissent dans les Terres que j'ai en Bourgogne & en Champagne , & que cependant je ne connois pas encore ; mais on dit qu'elles sont situées dans les meilleurs quartiers des bons vins. Il n'y a guere de Province où je n'aye plus de bien qu'aucun Gentilhomme du País : j'ai plus de vingt Fiefs tous à Haute-Justice , sans compter mes Arriere-fiefs , quatre Baronies , trois Comtez & deux Marquisats.

Il nous servoit en raisonnant ainsi , de tout ce qu'il avoit devant lui ; & je pris garde qu'il le faisoit volontiers , élevant tant qu'il pouvoit son petit doigt , pour montrer un brillant de couleur de rose que Simonet lui avoit vendu vingt-cinq mille écus. Goûtez-nous , disoit-il , de cette piece de beuf à l'eau-de-vie , ce n'est pas un morceau à dédaigner ; je veux vous donner au premier jour un repas tout au sec de muscat. Il se lassa pourtant de cet exercice , & demanda à son tour de tout ce qui étoit de notre côté.

Chacun se servoit de ce qu'il croyoit le plus à son goût ; & Nasidiene jettant les yeux sur moi , je vous conseillerois , me dit-il , d'avaler un de ces œufs que vous avez
devant

devant vous , si je ne craignois que les petits ne fussent déjà formez. J'en callai un, & je crus en effet d'y voir le poulet dedans; mais ayant achevé de le rompre , j'y trouvais un innocent fort gras & tres-bien assaisonné.

J'étois au bout de la table entre Cliton & un Alchimiste ; à l'autre bout étoient le Musicien de l'Opera , un Commis de Nasidiene & un Philosophe , grand mangeur de son métier , & qui excelloit sur tout à engloutir en trois ou quatre bouchées une tourte entiere. Le Maître du logis étoit au milieu de la table , le couvert de sa femme à droite , & l'Agioteur Trotinet son grand ami à sa gauche : Crantor, s'il m'en souvient, étoit vis-à-vis entre un Astrologue & un Joueur de viole.

Nasidiene demanda du vin & but à la santé de la compagnie. Je pris un verre dans l'intention de lui faire raison ; mais Cliton me tirant par la manche , m'avertit que le maître qui tranchoit du grand Seigneur, ne le trouveroit pas bon : aussi tôt je condamnai ma remerité , de crainte qu'on ne s'imaginât que je ne m'étois jamais trouvé à la table des Grands.

On vint dire alors à Nasidiene , qu'un Valet sans livrée demandoit à lui parler : Qu'on le fasse entrer, dit-il d'un ton de petit

tit Maître, c'est le Grison d'une femme de qualité, qui nous accorde l'honneur de ses bonnes graces. Ce Valet lui remit une Lettre : Nasidiene après l'avoir lûe, tira sa bourse & lui donna quatre loüis pour boire. Il lui parla ensuite long-tems à l'oreille d'un air riant. Chacun cependant se mit à s'entretenir tout bas avec son voisin. Je ne me souviens pas, dis-je à Cliton, d'avoir jamais fait si bonne chere. Quel nouveau luxe, & que ces gens-ci sont heureux ! Si cette table n'étoit pas servie aussi proprement & aussi delicatement qu'elle l'est ; je croirois à la magnificence, & sur tout au genie & aux discours du Maître, d'être au repas que Petrone fait donner à Trimalcion. La gourmandise est ingenieuse, me dit Cliton ; & en fait de bonne chere, elle tient souvent lieu d'esprit à cet heureux du siecle. Mais pourquoi, continuai-je, avez vous fait avant que de vous mettre à table tant de civilitez au Commis de Nasidiene : Que voulez-vous, me répondit Cliton, ces gens là peuvent vous être utiles ; il faudroit bien se donner de garde de leur témoigner le moindre mépris. Celui ci possède déjà deux cens bons mille écus : il est pourtant venu de rien. Cet homme sans doute ; lui dis je, par le secours de la baguette ou du chapeau de Fortunatus, a découvert quelque tresor. Bon, re

partit Cliton, il ne faut qu'une bonne affaire pour gagner deux ou trois cents mille francs tout d'un coup. Je suis ravi de son bonheur, lui dis-je, & je souhaite qu'il dure. Connoissez-vous aussi le sieur Trotinet : Vrayement, dit Cliton, il ne faudroit pas qu'il fût l'intime de Nasidiene, ç'a été un des plus gros dos de Paris, il s'est vû plus de douze millions qu'il avoit gagnez dans cinq ou six ans en agiotant : on ne parloit que de sa magnificence. Il vient de faire banqueroute & se trouve endetté pardessus la tête : J'en suis fâché, c'est un bon homme, mais ses Allociez sont des coquins qui l'ont volé. Quelle profession honorable croyez-vous qu'il exerçoit auparavant ? Le voila, il étoit gripe-sols ; & dès qu'il fut en fortune, il fit aussi bonne chere & fut aussi splendide que Nasidiene. Il avoit enlevé le Cuisinier d'un riche Prelat : on servoit devant lui tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus cher : Pâtisiers, Rotisseurs, Confituriers, Marchands de vin, tout étoit employé pour la bouche de Monsieur. La Comedie ne dura pas long-tems, un bon matin il disparut comme ces ombres de l'Opera : mais de peur que ses Creanciers n'allassent le soupçonner de mauvaise foi, il leur fit proposer de leur payer le quart dans six ans.

Nasidiene congedia le Grison, & la conversa.

versation devint generale , à la vûë du troisième service dont nous admirâmes l'ordonnance & la propreté. On plaça d'un côté un Marcellin que Nasidiene nous dit avoir été pris dans les Terres : il étoit entouré de Cailletaux : de l'autre côté on mit une longe de Veau de riviere , entourée de poulets de grain. A un des milieux de la table deux Dindons entourez de douze Perdreaux : & à l'autre , deux Faïsans , entourez de Beccassines , avec quatre Salades , une d'anchois , une d'olives , la troisième d'herbes fines , & la quatrième de laitues , qui par malheur n'arriva pas jusqu'à nous ; car le Valet qui la portoit dans une belle jatte de la vieille porcelaine verte du Japon , fit un faux pas , & se laissant tomber à nos pieds la mit en pieces. Nasidiene se contenta de lui dire : tu es bien mal-adroit , quatre ans de tes gages ne suffiroient pas pour payer cette porcelaine ; toute ma peine est d'en trouver une semblable pour assortir celles qui me restent ; car j'avois choisi chez Dautel tout ce qu'il y avoit de plus beau. Il reprit son air riant & nous invita à boire. Je mis sur mon assiete un perdreau d'un blond & d'un fumet admirable.. Le vin inspirant de la joye, la conversation s'anima. Là dessus Nasidiene nous apostropha de la sorte : Qu'en pensez-vous ? N'ai-je pas raison d'être satisfait de

ce petit repas ? Je dînai l'autre jour chez un Seigneur de mes amis qui ne me donna que trois services : je trouvai cela fort bourgeois : trois services ! Fy, j'aurois honte de voir un ordinaire si mince. Je n'épargne rien pour avoir de bons Officiers, & je suis d'un goût fort délicat : je vois bien que vous ne connoissèz pas tous mes talens, il faut vous montrer l'amour que nous avons pour les sciences. Dieu fasse paix à mon bienfaiteur, sa mémoire me sera toujours en veneration, il étoit né sans doute comme moi sous les signes benefiques de Jupiter, de Venus & de Mercure qu'il avoit dans la seconde Maison du thème de sa naissance & Saturne à son ascendant. Voyez-vous, il y a sept Planettes, autrement sept Etoiles fixes qui ont chacune deux Maisons, Mars, le Soleil, la Lune & les autres. . . . Monsieur, ajouta-t-il en nous montrant l'Astrologue, m'a appris tout cela. Nous loüâmes le sçavoir du Disciple qui avoit rencheri sur celui du Maître : ce qui l'obligea à poursuivre de la sorte.

Il y a la premiere Maison qu'on nomme ascendant ; la seconde Maison, autrement Maison succedante, & les Maisons cadantes : Quand les Planettes sont logées dans ces dernieres, ou qu'il s'y trouve tant soit peu de la queue du Dragon, tout est perdu :
c'est

c'est le diable que cette queue, elle renverse les fortunes les mieux établies. Je la soupçonne conjointe avec Mercure dans votre seconde maison, dit-il à son ami Trotinet, pour avoir demandé du tems à vos créanciers lorsqu'ils s'y attendoient le moins. Car afin que vous le sçachiez, tout le bien & le mal qui nous arrive, est écrit dans le Ciel. Est-il un plus beau talent que de pouvoir lire le sort d'un homme sur un morceau de papier par le moyen de certains angles qui y forment une espee de marelle. Je ne déchifre déjà pas mal ce grimoire, & quand quelqu'un de vous le souhaitera, il n'aura qu'à me donner l'heure & le moment qu'il est venu au monde.

Nous le merciâmes, mais le Musicien à qui on venoit de verser à boire, lui dit, Je prendrai la liberté de vous donner le moment de ma naissance, pour sçavoir si j'aurai la goutte, comme on me l'a souvent prédit. Le vin de Champagne interrompit l'Alchimiste, n'en est pas un trop bon préservatif : vous ne le haïssez pas à ce que je vois, & du train que vous y allez, je vous assure moi sans être Astrologue, que vous trouverez bientôt au fonds de quelque bouteille la prédiction que vous craignez. Comment s'empêcher de boire, reprit le Musicien, le métier le porte : il en

en arrivera ce qui pourra, qui m'osteroit le vin, m'osteroit la vie : celui-ci est excellent, & je ne sçaurois m'imaginer, ajouta-t-il en regardant amoureusement son verre, qu'une liqueur si amie de l'homme, puisse lui faire mal, & pour nous montrer qu'il croyoit ce qu'il disoit, il sabla la razade qu'il tenoit à la main.

C'est encore une belle science, reprit Nasidiene, que la Chiromancie ! Je veux apprendre à connoître toutes ces lignes, dit-il, en regardant dans sa main, afin de pouvoir donner la bonne aventure à mes amis. Moi qui vous parle, je l'ai souvent éprouvé, on m'a prédit vingt choses qui me sont arrivées. Une autre de mes envies seroit de fourrer le nez dans la cabale ; on m'en a parlé si avantageusement, & on conte tant de merveilles de ces Cubes *, de ces Sylvains & de ces Sarabandes, je ne me souviens pas bien de tous ces noms-là ; que je donnerois volontiers mille bonnes pistoles à qui voudroit m'en faire voir quelqu'un : on assure que leur fréquentation allonge la vie, cela doit être plaisant ; & j'aimerois assez une intrigue de cette nature.

Ce secret pour vivre long-tems, dit Cliton, en riant, me paroît valoir bien autant que l'or potable. C'est bien à vous, dit l'Alchimiste

a Les Sylphes, les Incubes, les Sucubes & les Salamandres.

chimiste d'un ton aigre & colere , d'oser railler de deux sciences aussi venerables , sur tout de la Philosophie Hermetique que tous les plus grands hommes ont fait gloire d'approfondir : le sage Salomon , le grand Hermes . Remond Lulle , Arnaud de Villeneuve , Roger Bacon , le Comte Trevisan , Denis Zaquaire , Albert le Grand , Paracelse , Nicolas Flamel , le subtil Scor , Guillaume le Parisien , le Roi Geber , l'Hermite Morien & Artefius qui a vécu mille vingt-cinq ans ; pour ces vingt-cinq ans , il y a à la verité quelque chose à dire , mais pour les mille ans , il n'y a rien de plus assuré : il se baignoit de tems en tems dans un bain où il jettoit de sa poudre ; & quand il en sortoit , l'eau sentoit le relant des tombeaux : la belle difficulté ? De faire de l'or , qui n'en fait pas ? La science est de trouver un secret pour vivre long-tems. Tel que vous me voyez , je passe mes quatre-vingt ans , & si je suis encore vert. Je travaille à une essence de vie que j'ai commencée depuis dix ans , la matiere est déjà jaune , il ne me faut plus que trois semaines pour lui donner son entiere perfection. Après , Dieu sçait l'usage que nous en ferons ! On ne sera pas fâché d'avoir été de mes amis : je prétens rajeunir une Dame de ma connoissance qui est du même âge que moi , l'épouser &

en avoir des enfans , morbleu , à la barbe de tout le monde.

Je retiens de votre Elixir , lui dit Nasidienne , & je vous donne ma parole de faire faire au plutôt un beau Laboratoire dans l'endroit le plus commode de ma Maison : J'ai une vraie passion pour toutes les belles Sciences. A propos de sciences, dit-il à Cran-tor , comment avez-vous trouvé ma Bibliothèque ? & que dites-vous de mon Cabinet ? Mon Medaillier vous a-t-il fait plaisir ? Il y a un Othon d'or de grand prix , car il est fort large , aussi bien que les douze Césars : Un Curieux m'en offrit beaucoup d'argent ; mais voyez-vous ce qui entre une fois chez moi n'en sort plus. J'ai aussi quelques antiquitez dont je ne fais pas grand cas , parce qu'elles ne sont que de terre cuite ou de verre. On vouloit me faire donner dans la recherche des anciens monumens & des vieilles inscriptions : mais c'est du casse-tête & je n'y connoîtrois rien dans cent mille ans. Croiriez-vous que je me sentirois plus de disposition pour la Philosophie & que je ne haïs pas de m'y appliquer. Vous avez raison , dit alors le Philosophe , qui n'avoit point encore cessé de boire & de manger. C'est bien la plus belle Science de toutes , sur tout de la manière que Descartes nous l'a donnée. N'est-ce pas celle-là , dit

dit Nasidiene , que vous m'avez enseignée ? de ces petits quarrez en forme de dez , qui se heurtant ensemble , ont fait la matiere transparente comme du verre , & celle qui est plus subtile que la poussiere la plus fine : voilà pourquoi je pense que le jeu des dez comme le plus ancien , devoit avoir le pas sur tous les autres , puisqu'on y a joié dès le commencement du monde : Raillerie à part , je prens beaucoup de plaisir à vous entendre expliquer toutes ces choses , aussi bien que les couleurs & la douleur : j'avois toujours cru , par exemple , que le bleu , le rouge & le noir étoient dans la chaudiere du Tinturier ; point du tout, ils sont dans nos yeux ; & quand nous nous brûlons , ce n'est pas le feu qui nous brûle , mais la douleur que nous avons dans nous qui fait que nous nous grillons : cependant bien que tout cela soit agreable , il demande à l'esprit trop de tension. Vive , vive les belles Lettres , particulièrement la Poësie , je tiens pour les choses aisées & divertissantes. Cliton faisoit tout ce qu'il pouvoit , en portant sa serviette à la bouche , pour s'empêcher de rire , quand Nasidiene lui adressant la parole : Vous m'aviez bien promis , lui dit-il , des Vers pour me délivrer de cette Comtesse importune qui me poursuit par tout Que veut-elle ? ne lui ai-je pas assez donné

Autre tems , autres soins , je ne l'aime plus. Cliton répondit qu'il n'avoit eu garde d'oublier la commission dont il l'avoit honoré, & tira un papier de sa poche.

Nasidiene ordonna auparavant d'apporter à chacun une bouteille de vin de Champagne avec de la glace , dans autant de seaux d'argent ; & nous regardant d'un air gracieux , il nous dit : Mes amis , dépêchons-nous , tout ce qui est sur ce buffet est pour nous : il n'y a pas d'autre parti à prendre, nous sommes condamnés à l'avaler. Ceux qui aiment mieux le Silleri que le d'Auvilé, s'en feront donner : nous goûterons après les vins du Rhin , nous nous jetterons au fruit sur les vins de liqueur : L'eau des Barbades & les eaux-de-vie de Danzic & de Danday ne nous manqueront pas. Courage donc , faisons-en débauche , & donnons-nous-en à cœur joye. Cliton regarda Nasidiene , comme pour lui demander la permission de dire ses Vers ; & Nasidiene le lui ayant permis par un petit signe de tête, notre Poëte lut.

M A D R I G A L.

QUand tu faisois, Iris, ma douce destinée,
Les jours loin de tes yeux me paroissoient des
mois :

Aujourd'hui je te suis, ou lorsque je te vois,

Un

Un moment m'est un jour , un jour m'est une année.
D'où vient ? de ta beauté la fleur n'est point fanée ;
Non, mais mon cœur n'a plus son ardeur d'autrefois.
Nymphes qui vous piquez de nous être cruelles ,
Faitiez-vous mille fois plus belles que le jour ,
La beauté ne fait pas toujours naître l'amour ,
Mais c'est toujours l'amour qui vous fait trouver
beilles.

Je ne suis pas tout-à-fait content de cela , dit Nasidienne , j'aurois voulu que vous lui eussiez dit nettement que je n'avois que faire d'elle , que vous lui eussiez lâché quelque dureté. Je composai hier au soir , poursuivit-il , dans le tems qu'on me deshabilloit , de petits Vers à l'honneur & gloire d'une Marquise pour laquelle je me fîns quelque tendresse ; & ce matin en m'éveillant , je les ai mis en musique : je suis au poil & à la plume. Voyons si je m'en souviendrai : La , la , la , je ne suis pas en voix. Il reprit , la , la , la ; & avec un fausset des plus aigres & des plus chevrotans , chanta ces paroles :

Il faut avoir l'ame aveuglée
Du plus fatal aveuglement ,
Il faut qu'elle soit déreglée
Jusqu'au dernier déreglement ,
Pour n'être pas du sentiment
Que les Dieux & que la nature
N'ont point formé de creature
Aussi belle que vous , Aminte , assurément.

Avez-vous pris garde , dit-il au Musicien , à ces *dieux* & à la beauté de ces *temple* !

Aussi belle que vous , Aminte , assurément.

Je veux que vous m'en notiez cet air & que vous m'y fassiez des parties. Nous donnâmes aux paroles & à l'air des louanges excessives : & il poursuivit ainsi en se tournant vers le Poëte de la Cantate. Mon cher ami , ne vous souviendriez-vous point de quelques Vers de l'Iliade , je ne parle pas de celle d'Homere : Fy ! elle n'est bonne , à ce qu'on dit , que pour endormir les petits enfans. J'entens parler de celle de cet habile homme qui enseigne le *Modernisme* vers l'Étrépadé. A la vérité je ne l'ai pas lûë, mais je ne laisse pas de la trouver belle ; car je suis du parti des Modernes : ils ont , ma foi , dans tout ce qu'ils font un air charmant. Crantor , chagrin d'entendre tant de sottises , ne put s'empêcher de relever celles-ci : Ce sont en effet , dit-il , de grands Personnages que ces Modernes. Nous sçavons , lui répondit Nasidienne , que vous êtes vendu au parti contraire : je ne sçai pas ce qu'ils ont de si beau ces Anciens , ni quelle satisfaction on trouve à s'entretenir avec des morts : Voilà une belle conversation ! Pour moi j'aime les vivans ; je veux des gens avec qui je puisse parler , qui puissent répondre quand

on les interroge ; & je fais plus d'état d'un chien en vie que d'un lion mort.

C'est fort bien dit , ajouta le Musicien , il y a plaisir d'avoir affaire avec des gens qui puissent sur tout vous faire raison des sautez qu'on leur porte. Allons , dit-il , qu'on nous donne d'autres bouteilles , & voyons qui sera assez brave pour s'attaquer à moi. Le Philosophe & le Joueur de Viole réveillés par un si beau défi , demanderent aussi des bouteilles , résolus de ne se rendre qu'après s'être défendus vigoureusement.

Cependant le Commis de Nasidiene , choqué de la maniere peu respectueuse dont il trouvoit que Crantor avoit parlé à son Maître , le regardoit de travers , & sembloit mediter quelque vengeance , quand on vit paroître l'entremets.

On mit un Esturgeon à la daube de notre côté , & un Pâté de jambon de Mayence de l'autre , qui releverent les deux plats de Rost des bouts du surtout ; & les deux des flancs furent remplacés par une Croquante , entourée de baignets & par une Tourte de pistaches garnie de tartelettes de chocolat. Quatre hors-d'œuvres , des artichaux frits , des huîtres vertes , des petits poids à la crème , & des Lamproyes au sang.

Nasidiene invita de nouveau toute la Compagnie à manger ; & voyant que nous commençons

commencions à nous rendre : Qu'est-ce, mes amis , nous dit-il , avez-vous déjà perdu l'appetit ? mangeons , on n'est à table que pour cela. N'ai-je pas encore , ajouta-t-il , en regardant son Maître d'Hôtel, six bouteilles de vin de Toquay. Le Maître d'Hôtel s'appuyant nonchalamment sur la chaise de son Maître , lui dit d'un air familier : Pour ces bouteilles , Monsieur , je vous dirai. . . Et bien , voyons , dit Nasidiene , qu'en as-tu fait ? Je vous dirai , repliqua le Maître d'Hôtel , que hier matin comme j'étois dans l'Office , un de mes amis & deux de mes Commeres arriverent ; malheureusement une d'elles se trouva enceinte ; elle n'eut pas plutôt flairé le vin de Toquay & jetté les yeux sur cette moitié de mortadelle que vous sçaviez , qu'il lui prend un mal au cœur si terrible , que rien ne put la faire revenir qu'un doigt de ce vin & une tranche de cette mortadelle : la Compagne voulut en goûter par curiosité , & toutes les deux nous presserent d'en tâter aussi : Bref , nous trouvâmes si bon l'un & l'autre , que nous ne jugeâmes pas à propos de nous separer sans les avoir expédiés. Voilà des envies impertinentes , dit Nasidiene , ne vous avisez pas une autre fois de recevoir des Commeres enceintes.

Sur ces entrefaites , Madame Nasidiene
entra

entra , tenant par la main son petit garçon Lolo , âgé de six à sept ans. Nous nous levâmes par respect ; & elle ayant pris sa place , nous pria de l'excuser sur une petite indisposition , qui l'avoit privée du plaisir de notre compagnie. Elle avoit une Andrienne d'une étoffe des Indes magnifique , une colinette d'un point d'Angleterre de grand prix , de longues cornes brodées qui descendoient sur son front large & noir , & autant de rouge que sur aucun autre visage de femme que je connoisse. Je la regardai quelque tems ; & m'aprochant de l'oreille de Cliton , Qu'elle est laide , lui dis-je : Elle n'est pas dans ses atours , me répondit-il en riant : je ne vous dirai point ce qu'elle a été , vous en auriez été bien plus dégoûté : je ne sçai pas comment cela se fit , elle donna dans la vûë de Nasidiene , qui avoit alors peine à vivre ; il l'épousa , & depuis tout lui a prospéré , & elle se trouve aussi heureuse qu'une Reine.

On lui apporta un consommé , dont elle goûta d'un air dédaigneux. Nasidiene dit à son fils Lolo de le venir baiser ; le petit garçon lui sauta au col d'une manière étourdie. Il est si vif , poursuivit-il , qu'il ne peut demeurer en repos : il est assez joli & ne manquera ni d'esprit ni de memoire , il sçait déjà par cœur deux Fables de la Fontaine ,
celle

celle de la Fourmi & de la Cigale , avec celle du Corbeau & du Renard : il sçait encore combien il y a de Royaumes dans l'Europe ; je crois que j'en ferai quelque chose : je le destine aux affaires , je pretens qu'il me soulage ; car pour exercer nos emplois , il faut sçavoir les quatre regles , & avoir de cela , dit-il , en portant la main sur son front. Pour son cadet , c'est un fournois , qui n'a pas la mine d'être jamais un grand Docteur : aussi mon dessein est de le faire étudier en Droit & de lui acheter une Charge. Je veux dans quelque tems leur donner un Precepteur qui soit de ces beaux esprits averez , qui ait eu des Prix aux Academies , & qui soit sur tout du parti des Modernes , afin qu'il puisse façonner leur esprit & me les rendre polis. Ne me parlez point de ces Anciens , ce sont des grossiers , qui n'ont que leur Grec & leur Latin : Oïï , Aristote lui-même revînt - il de l'autre monde , je n'en voudrois point. Il pria en même tems le Musicien de chanter : Celui ci avec un creux tel que les pedales d'un Orgue , entonna une Chanson bachique , & fit mugir le plafond. Le Joïeur de Viole s'offrit de l'accompagner ; & s'étant fait donner une Basse de Viole , qu'il ne prit pas la peine d'accorder , ils firent tous deux un concert aussi bizarre & aussi ridicule qu'on ait jamais entendu.

On

On desservit alors les deux grands plats d'entremets , & l'on mit à la place du premier six gelinotes ; au milieu de laquelle se-levoit fierement un Paon , qui avoit été empâté pendant un mois , avec du ris au lait & des jaunes d'œufs ; & à la place du second , un Agneau rôti si gros , qu'on auroit dit qu'il en avoit un autre dans le ventre.

Nasidiene faisant paroître une joye envie-re : Ceci , dit-il , est en faveur de Madame qui est venuë après le rost ; & donnant un coup de couteau au ventre de l'Agneau , il en fit sortir avec une odeur charmante , des ailes de perdrix rouges , des ortolans fort gras , & quantité de quartiers de grosses mufles noires , qu'on avoit conservé dans des pots pleins d'huile.

Nous nous récriâmes tous à ces somptueu-ses superfluités ; & Troinet applaudissant plus que les autres : C'est un meurtre , dit-il , de servir des mets si exquis après qu'on a bien mangé. Il vous sied bien de parler ainsi , dit Nasidiene , vous Docteur en sçavoirs , dont la curieuse friandise n'étoit jamais satisfai-te , & qui possédez si bien votre Cuisinier François , que s'il se perdoit par malheur , vous seriez capable d'en donner un nouveau : Cependant je veux bien favoriser votre digestion : qu'on me donne de l'eau des Barbades : aussi-tôt un Valet de Chambre

mit rafraîchir dans un fseau de vermeil une bouteille d'Angleterre remplie de cette eau-de-vie, & la plaça devant son Maître, qui impatient la décoiffa avec un tire-bouchon d'or & en servit à la ronde. Courage mes amis, ajouta-t-il, nous n'avons rien qui nous presse; & en nous versant de l'eau des Barbades, il ne s'oublioit pas lui-même. Etant presque yvre; D'où vient, dit-il, qu'aucun de vous ne prie Madame Nafidiene de dire un petit air? elle a une jolie voix, & sçait des chansons à boire des plus drôles: Pour la danse, je ne crois pas que personne l'égale à danser les cotillons. C'est en vérité une bonne petite femme, qui fesse son vin de Champagne, & qui ne se scandalise de rien: aussi nous ne nous gênons point, & nous vivons ensemble comme deux tourterelles: je ne lui refuse rien. Voyez, dit-il, en levant une des barbes de sa coiffe, ces boucles d'oreilles me coûtent soixante mille francs: je lui ai déjà donné pour plus de deux cens mille écus de pierreries, & si je n'en suis pas fâché. Allons, dit-il, ma petite femme à ta santé, & qu'on nous donne une autre bouteille d'eau des Barbades. Il éleva en même tems les bras fort haut, & déclama du ton de Baubourg, ces Vers de la Tragedie de Marius.

Quoi,

Quoi vous vous honorez du cœur d'un Numide ?
 Est-ce par le climat que l'Amour se décide ?

Je ne sçai pas, interrompit Cliton, d'un ton railleur, pourquoi cette Piece est tombée : les plus beaux endroits sont pourtant imitez d'une Heroïde * de Fontenelle. Nasidiene alloit continuer ; mais sa femme lui remontra tout bas que ces manieres étoient contre la bienséance & sa gravité : il ne put néanmoins s'empêcher d'admirer le sort des Comédiens : Ma foi, dit-il, ces gens-là sont bienheureux : de tous les états de la vie, je n'envierois que celui-là ; & si je n'étois pas Nasidiene, je voudrois être Baubourg. Tout à coup on entendit crier au feu ; & la fumée s'étant répandue jusques dans le Salon où nous mangions, tout le monde se leva de table en désordre, & courut à l'endroit où étoit le feu.

L I ij LIVRE

a Monsieur de Fontenelle Epitre d'Ariste au jeune Marius.

Se peut-il qu'un climat devienne
 Pour l'Empire d'Amour un climat étranger ?
 La Beauté qui n'a pas le droit de Citoyen,
 A toujours celui d'engager.

D'ailleurs je ne suis plus Numide,
 De son propre intérêt mon Amour est vainqueur :
 La naissance n'est rien où la vertu décide,
 Je suis Romaine par le cœur.

~~~~~

## LIVRE X.

**L**E feu qui s'étoit pris à la cheminée de la Cuisine , avoit déjà gagné le toit ; mais il fut bien tôt éteint , & Nasidiene en fut quitte pour la peur. Cependant Crantor avoit disparu , & avoit couru se placer sur une terrasse , où nous le trouvâmes qui recitoit à haute voix le second Livre de l'Enéide. Il ne voulut plus revenir chez Nasidiene , & nous obligea de reprendre notre route. Nous sortîmes par la porte du Jardin , & nous montâmes sur le Mont Helicon par un chemin assez agréable. Nous découvrîmes bien-tôt trois Bâtimens qui se ressentent de la magnificence du Hieros , qui sous le bon plaisir d'Apollon , en voulut bien orner le Parnasse , pour y recevoir les Auteurs vivans des trois plus illustres Colonies Françoises qu'on ait érigées en Academies. Le premier dans lequel nous entrâmes est l'azile sacré des Sciences. Je fus surpris d'admiration , de voir rassemblez dans un vaste Salon , tous les Sçavans qui y travaillent continuellement , & je crus au premier coup d'œil ,  
que



que j'avois été transporté par quelque enchantement dans l'ancienne Ecole d'Athènes, que Raphaël nous a si bien représentée : En effet, rien ne me semble donner une plus juste idée de cette illustre Assemblée, que ce beau Tableau.

Les uns sous les Loix de la docte Uranie, parcourent sur des Globes celestes, toutes les différentes routes que tiennent les Astres. Ils prévoient leurs rencontres qui forment les Eclipses, mesurent leur distance & leur grandeur, distinguent les fixes de ceux qui roulent incessamment, entraînez par les tourbillons dans lesquels la nature les a placez. Les autres, la Regle & le Compas à la main, se laissent conduire aux lumieres de la Geometrie, qui par des demonstrations seures les mene à la verité. Ici les Disciples de l'industrielle Mechanique, s'appliquent à perfectionner les Arts ; & s'assujettissant, pour ainsi dire, la nature, forcent les Elements à produire tous les jours de nouveaux prodiges. Ici l'Algebre trace à une troupe de ses Eleves des traits misterieux, que le vulgaire prend pour des caracteres magiques, mais qui servent à developper les secrets les plus relevez. Là on voit l'adroite Anatomie découvrir à nos Machaons la structure du corps humain, leur démontrer la place des os, des tendons, des nerfs, des muscles

muscles , & leur faire suivre dans mille différens canaux , tous les détours de cette liqueur , qui comme l'huile dans la lampe , nourrit dans nous le feu qui est le principe de la vie. Je pris plaisir dans un autre endroit à contempler la pénible Botanique , occupée à ramasser les espèces innombrables des plantes , & à faire observer aux Scavans qui l'entouroient , leurs générations , leurs organisations , la circulation de la sève , & les vertus qui y sont cachées. La Chimie sa sœur placée à quelques pas d'elle , instruisoit ceux qui font gloire de ne chercher dans ses expériences , que les secrets merveilleux qu'elle renferme ; car indignée contre tous ces teméraires qui voudroient pouvoir comme Prométhée , ravir le feu du Ciel ; & qui la croyant aussi puissante que la nature , s'efforcent de la faire servir à leurs convoitises , elle ne cesse de leur prédire la dérition & la pauvreté.

Nous sortîmes de ce nouveau Lycée pour aller dans le second. Nous admirâmes long-tems les bas reliefs & les portraits des Héros dont les murs sont embellis. Ce Temple , me dit Crantor , est consacré à l'Histoire : Cette Déesse y éclaire les regards curieux des amateurs de l'antiquité , & leur fait déchiffrer sur des monumens mutilez qu'on deterre , & sur des médailles frustes,

les

les caractères qu'elle y avoit fait graver autrefois. C'est à eux à qui elle commet le soin des devises & des emblèmes dont on honore les hauts exploits & les grandes vertus. On appelle ce Temple, me dit Cliton, l'Académie des Inscriptions & des Médailles ; & le dernier qui nous reste à visiter est l'Académie Française.

Allons y, lui dis-je, au plutôt : il y a longtemps que je souhaite de voir cette fameuse Compagnie. Elle célébroit ce jour là une Fête qui rassembloit ceux qui la composent, & qui en laissoit l'entrée libre à tout le monde. Mais si l'éclat des Mécènes qui en font la plus noble partie me frapa, l'aspect des Poètes que j'y remarquai, ne m'inspira pas la même vénération. Je fus étonné de ne voir parmi ces grands hommes dont les rangs & la haute naissance ne la rendent pas moins respectable que leurs talens & leur profond savoir la rendent célèbre : je fus, dis-je, surpris de ne voir presque aucun de ces Auteurs que j'avois si souvent entendu vanter. Où sont, dis-je à Crantor, les Virgiles & les Horaces de ces Mécènes.

Hélas ! me répondit il d'un air triste, les fameux Poètes qu'avoit produit le siècle dernier, les Corneilles, les Racines, les Voitures, les Sarrazins, les Pellissons, les la Fontaines, les Despreaux, tout a ici disparu ;

car

car bien qu'on conserve après la mort sur le Parnasse , comme je l'ai déjà dit , les mêmes honneurs dont on a jouï pendant la vie , il n'est néanmoins plus permis de paroître dans les retraits & dans les aziles qui ne sont uniquement que pour l'usage des vivans.

On trouve encore ici , dit Cliton , des Sçavans qui luttant contre le mauvais goût , se sont declarez hautement contre l'amour ridicule des pointes , & la cruelle affectation de vouloir avoir trop d'esprit , triste effet de cette maligne constellation qui influë depuis quelques années sur les Lettres.

Nous écoutâmes une piece d'Eloquence, la ceremonie achevée , toute la foule s'écoula , & nous continuâmes notre chemin en bonne compagnie : la plupart de ceux qui avoient pris la même route que nous , étoient de beaux esprits modernes qui nous parurent aussi consternez que des Nouvellistes auxquels on a débité de mauvaises nouvelles. Cliton entrant en conversation avec celui qui étoit le plus près de nous , s'enquit du sujet de leur chagrin. Qui peut vous troubler ainsi , leur dit-il , seroit-ce le Livre de M. Boivin le jeune ? Quoi ce Livre , dit le Moderne ? Il n'y a de supportable que la Fable du Datilic & de la Courge , qui même n'est pas à lui. On y trouve pourtant , dit Crantor , de fort bonnes choses ; il est au fait de la ques-  
tion



sion ; & la représentation du bouclier d'Achille est une de ces preuves évidentes qu'il est impossible de refuter. Est-ce , reprit Cliton , que les démonstrations Geometriques du Philosophe Terrasson ne se sont pas trouvées aussi victorieuses que M. de la Motte l'avoit promis , ou si la quatrième Brochure de celui-ci n'a pas répondu à votre attente ; en effet, vouloir soutenir qu'une mauvaise prose rimée soit de bonne Poësie , c'est à mon sens le plus burlesque de tous les Paradoxes.

Non , non , ce n'est rien moins que tout cela , repartit le Moderne , nos deux Auteurs ont réussi de reste l'un & l'autre , & M. de la Motte n'a qu'à ouvrir la bouche pour prononcer des Oracles. Sans doute , dit Crantor , & l'Examen pacifique de M. Fourmont confirme ce que vous dites. Madame Dacier , reprit le Moderne , n'a pas trop à se louer de cet ouvrage , l'Auteur ne l'épargne pas non plus qu'Homere. Il auroit pû à la vérité se passer de parler comme il a fait , de la nouvelle Iliade. Cet Examen n'est pas fort pacifique. Il reproche à Madame Dacier de ne pas remplir l'idée que donne le titre de son Livre : il ne soutient gueres mieux celle que donne le titre du sien. Que dites-vous aussi du P. Hardouin , lui dit Crantor ? Qu'il fait secte à part , ré-

M m            pondit



pondit le Moderne. Il est admirable, reprit Crantor, avec les nouveaux systèmes qu'il découvre dans Homere : personne ne s'étoit jamais avisé d'avoir une si grande pénétration. Qui peut encore, dit Cliton, vous alarmer si fort ? Ah ! je comprends : M<sup>r</sup> Dacier dans la Preface du second Tome de son Epictete, n'a pas assez respecté le sentiment de M. Terrasson qui se declare hautement le défenseur des Opera. Bon, dit le Moderne, on s'arrête bien à la hargneuse & indigeste Erudition de certains Sçavans qui ne trouvent rien de beau dans le monde que leur Homere, & qui pour me servir de l'expression de l'Arlequin de la Foire, aiment ce Poëte, comme s'ils l'avoient traduit. Vraiment, ajouta Cliton d'un air moqueur, qui prend garde à ce que dit M<sup>r</sup> Dacier ? Et puis blâmer les Opera : *Cet homme assurément n'aime pas la Musique.* Qu'est-ce donc, dit Crantor ? expliquez-vous, je vous prie. C'est tout cela ensemble, dit Cliton. J'ai ouï encore, poursuivit-il, parler d'une Ode sur les Anciens, adressée à M<sup>r</sup> & à M<sup>e</sup> Dacier. L'Auteur, reprit le Moderne, est un vrai boutte-feu, qui semble n'y entonner la trompette, que pour sonner la charge. Il s'efforce autant qu'il est en son pouvoir d'animer les partisans des Anciens contre nous : il traite d'ignorance même M. de la Motte, quelle

quelle indignité ? Un homme de cette réputation , qui , s'il est permis de lui appliquer ses propres Vers , est sorti de la main de la nature.

*A* Avec tous les droits qu'à l'estime  
Peut avoir un mérite humain,

Nous sommes résolus de porter nos plaintes à Apollon ; car si on ne met pas un frein à cette licence. Il n'y aura point de petit Poëte qui ne s'élève contre lui , & qui ne se croie en droit sur le mauvais exemple de M<sup>e</sup> Dacier de lui dire des injures impunément. Le parti est sensé , lui dit Cliton , vous faites fort bien de vouloir vîte couper chemin à une pareille insolence : il arriveroit à votre Auteur ce que nous avons vu arriver à Chapelain , & à tant d'autres qu'on avoit d'abord estimé. Dès que quelqu'un donne le signal on se jette d'abord sur eux , & il n'est point de Grimaud qui ne leur donne quelque coup de dent. Il me vient en pensée à ce propos un petit Ouvrage que vous ne serez pas fâché d'entendre.



*I. E*

*a Vers de l'Ode sur la mort du Roi , citez avec éloges dans le Journal des Sçavans*

*LE SATYRE CHANGE' EN BALON.*

## F A B L E.

**M**Aistre Renard & Sire Loup,  
 Dame Cigale & la Comere  
 Dame Fourmi la ménagere,  
 Se reposeront pour le coup:  
 Il faut annoblir notre Scene,  
 Le Personnage que j'amene  
 Est plus illustre de beaucoup.

J'ai lû quelque part qu'un Satyre  
 Trouvant sur les pas une lyre,  
 Jetta sa Rûte & son hautbois:  
 Sur cet instrument honorable,  
 Je vais faire briller mes doigts  
 Et me rendre recommandable,  
 Dit-il, aux hôtes de nos bois.  
 Avec quelque peu de metode  
 Il s'essaye, il pince, il ravaude,  
 On accourt. Les Faunes ravis  
 D'un commun accord sont d'avis  
 Que leur confrere tente une Ode.  
 Soit, dit-il, cela m'est égal,  
 Ode, Poëme ou Madrigal,  
 Je vous en forgerai sans peine  
 Dans un matin une douzaine,  
 Amis tres-chers, vous en aurez  
 Sur les sujets que vous voudrez.  
 On l'admire, on cite au prodige:  
 Tête de bouc, qu'en son métier  
 Est sçavant le Ménestrier!  
 Horace, Anacreon, que dis-je?  
 Pindare n'est à son égard  
 Qu'un Chantre sans grace & sans art:  
 On veut que le nouveau Lyrique

Aux anciens fasse la nique,  
 Le trop d'encens qu'il avaloit  
 L'étourdilloit & le gonflait :  
 On lui dit qu'au Poëme Epique  
 Le divin Homere excelloit,  
 Qu'il avoit fait une Iliade.  
 Quoi, dit-il, ce Poëme fade ?  
 Pauvre Auteur, j'ai pitié de lui,  
 Et je le corrige aujourd'hui.  
 Ecoutez, je monte ma Lyre,  
 Dieu sçait quels accords il en tire !  
 Bien-tôt Phœbus en est instruit :  
 On le saisit, on le conduit  
 Devant le Maître du Parnasse,  
 Qui choqué de sa folle audace,  
 J'ai vû des têtes à l'évent,  
 Mais jamais si pleines de vent,  
 Dit-il, aucun enfant d'Eole  
 N'est si bouffi sur ma patole,  
 Que faire de cet Aquilon ?  
 Pour le punir, dit une Muse,  
 Arbitre du sacré Vallon,  
 Faisons-en une Cornemuse :  
 Non, dit une autre, de sa peau  
 Faisons les soufflets d'un fourneau.  
 Je lui voudrois, reprit Thalie,  
 Une figure plus jolie,  
 Mon avis seroit qu'Apollon  
 Changeât l'orgueilleux en balon.  
 J'approuve la metamorphose,  
 Dit le Dieu : Chacun applaudit :  
 Le Satire enfié, s'arrondit,  
 Son haleine demeure enclotée  
 Sous la langue qui s'engourdit.  
 Soudain le Grimaud s'ébaudit,  
 Ainsi l'objet de son estime,  
 Lui sert de jouet & d'escrime :

On le plore , il vole , il bondit.  
Je ne tire point de morale  
De l'Apologue , on la voit bien ;  
Et de crainte que la cabale  
Ne voulût : . . . je ne dis plus rien.

La Fontaine d'Hypocrene s'offrit alors à nos regards , le cristal de ses eaux n'est pas moins pur que celui de la Fontaine Castalie , ni son doux murmure moins agréable ; ses bords sont éternellement revêtus d'une herbe fleurie & gardez , ainsi que je l'ai déjà dit , par des Genies qui n'en permettent l'abord qu'à peu de personnes.

Voici , dit Crantor , s'adressant au Moderne , une épreuve à faire capable de dessiller les yeux à tous , si vous n'étiez pas aussi entêtés que vous l'êtes. Ceux de nous que les aimables Gardiens de ces sçavantes eaux en laisseront aprocher , seront convaincus de la bonté de leur cause ; & ceux au contraire qui en seront repoullés , abjuront de bonne foi leur erreur. Voulez-vous vous soumettre à cette condition ? Le Moderne ne lui ayant répondu que par un sourire insultant , nous quitta & alla rejoindre ses Confreres : mais nous eûmes le plaisir de les voir rebuter avec mépris par ces Genies , & s'éloigner en desordre pleins de dépit & de confusion.

Nous aprochâmes à notre tour , & ces  
Genies



Genies ne nous firent pas un moindre accueil, que nous avoient fait ceux qui gardent les eaux de la Fontaine Castalie : Nous bûmes à notre souhait ; & ayant pris ensuite un sentier qui conduit au bois sacré des Muses, nous descendîmes insensiblement, & nous nous trouvâmes tout à coup sous ces arbres venerables par leur antiquité & par leur grandeur. Cliton s'écria en les voyant.

Ils sont vieux, mais le cours de l'âge,  
Loin de leur faire quelque outrage,  
Accroît tous les jours leur beauté  
En faisant croître leur feuillage.  
Ce bois des hyvers respecté  
Conserve au fort de la vieillesse  
( Animé par la douce ardeur  
De Zephire qui le caresse )  
Cette force & cette verdure  
Qu'il eut au tems de sa jeunesse.  
Il s'étend du Mont Helicon  
Jusques aux rives du Parnasse.  
Là les doctes Sœurs d'Apollon  
Reçurent jadis la naissance,  
On y cultiva leur enfance ;  
Aussi nul azile à leurs yeux  
N'est si doux ni si gracieux.  
Nuit & jour elles le visitent,  
Ou pour mieux dire, elles l'habitent.  
Leur cœur pour leur séjour natal  
Conserve un amour sans égal.  
C'est sous son couvert frais & sombre  
Qu'elles viennent danser à l'ombre,  
Et qu'elles enfantent les Vers

Dont elles charment l'Univers.  
 Les troncs des arbres respectables  
 Sont chargez de cent noms aimables,  
 Et des marques des tendres feux  
 De cent Poëtes amoureux ;  
 Mais d'y placer les noms qu'on aime  
 Le pouvoir à tous n'est donné.  
 En vain notre amour est extrême,  
 Si de mithe par Phebus même  
 Notre front n'est pas couronné.

Pour immortaliser la flamme  
 Dont Sapho nourrissoit son ame,  
 Elle y voulut graver son nom  
 Avec celui du beau Phaon.  
 Ceux de Catulle & de Lesbie  
 Dans des chiffres entrelasiez  
 Y sont sur l'écorce tracez.  
 On y voit Tibulle & Delie,  
 On y lit Properce & Cinthie ;  
 Ovide qui de l'art d'aimer  
 Nous a découvert les misteres,  
 Et Corinne qu'il sçut charmer  
 Y brillent en gros caracteres.  
 Là sous le nom de Licoris  
 Gallus sçut graver Cithetis.  
 Mes yeux remarquent encore  
 Les noms de Petrarque & de Laure,  
 Et quelque jour avec le mien,  
 Aminte, on y lira le tien.

On voyoit errer dans les avenues de ce  
 bois charmant, plusieurs des Poëtes que  
 Crantor m'avoit montrez dans le sacré Va-  
 lon, mais nous n'y rencontrâmes alors au-  
 cunes des Muses. A la sortie du bois, nous  
 trouvâmes des arbres couverts de fruits  
 dont

dont nous ne nous chargeâmes pas, n'ayant pas besoin de grande nourriture, après l'ample dîner que nous avions fait; & comme la nuit aprochoit, nous jugeâmes à propos de ne pas nous éloigner de ces lieux où nous avions résolu de coucher, nous fûmes nous promener quelque tems sur les rives du Permesse, & nous eûmes le plaisir d'y respirer cet air frais qui regne ordinairement au bord des eaux au coucher du Soleil: Cependant

La nuit déploya ses voiles  
Et sur son char diligent  
La Lune entre les Etoiles  
Fit luire son front d'argent,

Nous retournâmes sur nos pas, & nous cherchâmes dans le bois une place commode pour y dormir en repos. A peine étions-nous assis sur le gazon, que nous fûmes abordez par Voiture & par Sarrasin. Ils s'assirent auprès de nous: & nous raisonnions ensemble familièrement, quand Crantor haussant la voix: Vous avez bien fait, leur dit-il, d'être venus dans un tems où la fleur de l'esprit & de la fine galanterie brilloit dans tout son lustre. Le judicieux la Bruyere a eu raison d'avancer, que vous n'auriez rien fait, si vous fussiez venus de son tems: je vous laisse à penser ce que vous auriez

auriez pû espérer de faire , si vous fussiez venus dans celui-ci , cù il semble que toutes ces belles choses ne sont plus de saison. Il y a cependant , dit Cliton , une nouvelle Secte d'Orateurs & de Poëtes qui font une grande dépense en esprit ; mais tout cela n'est que du clinquant au prix de votre or : ils semblent faire gloire de mépriser les expressions les plus naturelles , pour courir après des mots qui ne s'étant jamais vûs ni connus , sont , pour ainsi dire , fâchez d'être mis ensemble. Je conviens avec vous, dit Voiture , <sup>a</sup> que c'est d'un petit esprit de laisser un mot qui se presente & qui est le meilleur , pour en aller chercher avec soin un moins bon & plus éloigné : Ils pensent bien raffiner , les bonnes gens , avec leur fausse délicatesse , & ne font rien qui vaille : Ils sont comme ces éloquens dont parle Quintilien : *Illis sordent omnia que natura distavit.* J'ai vû quelque chose de leur façon. Bon Dieu quel jargon ils ont , & de quelle sorte ils écrivent , & qu'un homme qui est accoûtumé à nos bons Auteurs , est étonné de se trouver avec ces gens-là ! Ainsi donc à ce que je vois , continua - t - il , personne ne nous fait plus l'honneur de suivre nos traces.

Dans

<sup>a</sup> Ce que dit ici Voiture en Prose , est pris d'une de ses Lettres à M. Costart , pp. 260. & 262. de la sixième Edition de 1660.

Dans le stile tendre & badin  
 Nul n'imité plus Sarrafin :  
 Plus de couplets de Benserade :  
 Comment pas la moindre Balade ?  
 Pas le moindre petit Rondeau  
 En faveur de quelque Isabeau,  
 La Carpe au Brochet son compere  
 N'écrit plus forcée à se taire ,  
 Faute d'un Voiture nouveau.  
 Oh ! votre siècle degene ,  
 Et les Graces sont au tombeau.

Vous avez emporté avec vous , leur dit Crantor , l'enjouement & le galant badinage : De tout votre beau feu il ne s'entrevoit plus que quelques bluettes. Voila Cliton , qui se mêle quelquefois de faire de petits Ouvrages galans. Il a fait un Sonnet sur un baiser qui ne vous déplaira peut-être pas. Je vous supplie, leur dit Cliton, de m'en dire votre sentiment : C'est le Portrait d'une blonde , qui m'avoit promis un baiser pour récompense.

### S O N N E T.

**V**ous le voulez, il faut vous obéir  
 Peindre ce teint, cette tresse dorée  
 Ces yeux si vifs . . . que vous m'allez haïr  
 En vous voyant si fort défigurée !

Vous même, Iris, n'est-ce pas vous trahir  
 Que d'emprunter ma main mal assurée ?

Pour



Pour des attraits qui pourroient ébloûir  
Les Habitans de la voûte azarée.

Mais quoi ! l'Amour de l'ébauche surpris  
Court empressé la montrer à Cypris :  
Jugez , dit-il , des graces du modele :

Un tel portrait ne coûte qu'un baiser.  
Ah ! fais, mon Fils, qu'on me peigne aussi belle,  
Et je promets de ne rien refuser.

Ce Sonnet , dit Sarrasin , est assez joli :  
mais n'auriez-vous point quelque'autre Ou-  
vrage où il y eût plus de tendresse ? Par-  
donnez-moi , dit Cliton , je fis il y a quel-  
que tems une petite Idyle allez tendre ; mais  
je crains qu'elle ne soit trop dans le goût des  
Anciens. On ne sçauroit, reprit Crantor, pe-  
cher de ce côté-là. Faites nous en part , je  
vous en prie , dit Voiture , aussi bien il me  
paroît que vous n'êtes pas trop en train de  
dormir. Cliton commença de la sorte.

## IDYLE.

Quinze Printems formoient à peine  
Le nombre de mes jours heureux ,  
Plus jeune encore étoit Climene :  
Sur nos pas naissoient mille jeux.

J'allois dépeupler la prairie  
Pour parer la tête de fleurs ,  
Et j'ornois sa brebis chérie  
De laines de mille couleurs.

Elle me cachoit ma houlette ,  
Je lui dérobois son fuseau ;  
Et c'étoit à qui sur l'herbette  
Se feroit quelque tour nouveau.

Nos Chiens vivoient d'intelligence ,  
Nos Moutons ensemble broutoient ;  
Tout entretenoit l'innocence  
Et la paix que nos cœurs goûtoient,

Un jour au lever de l'Aurore  
Je vis un nid dans un buisson :  
Un Oiseau qui venoit d'éclore ,  
Y gasouilloit à sa façon.

Une plume tendre & legere  
Couvroit ses ailes seulement ;  
Pour le donner à ma Bergere ,  
Je le saisis adroitement.

Que son chant aura de tendresse !  
Comment est-il né dans ces lieux ?  
Jamais oiseau de cette espèce  
Ne s'étoit offert à mes yeux.

Rempli d'esperance & de joye ,  
Dans le dessein de l'élever ,  
J'apporte à Climene la proye  
Que ma main venoit d'enlever.

Prodige ! Climene surprise  
Le voit croître à chaque moment ;  
D'un feu secret son ame éprise ,  
Sent un inconnu mouvement.

Soudain sur ma tête il se pose :

Mon cœur s'ouvre à mille desirs ;  
Mon trouble est si grand que je n'ose  
M'expliquer que par des soupirs.

Avant qu'au moite sein de l'onde  
Se plongeât le flambeau du jour,  
Blessé d'une atteinte profonde,  
Je connus que c'étoit l'Amour.

Depuis sa rencontre cruelle,  
Les soucis ont chassé les jeux,  
Sans celle une peine mortelle  
Agite mon cœur amoureux.

Je crains que la Beauté que j'aime  
Ne me préfère un autre Amant :  
Je souffre au sein du plaisir même.  
Amour, Amour, quel changement !

Sans mentir, dit Voiture, voilà qui me  
parait assez tendre & assez galant. Je vou-  
drois bien en revanche avoir quelque cho-  
se qui pût vous payer de votre complaisan-  
ce ; mais outre qu'il ne seroit pas séant à  
nous autres morts de composer des Vers de  
cette espèce, n'y ayant rien, je pense, qui  
blessât tant notre gravité : je vous dirai  
franchement qu'il ne nous est plus permis  
de rien imaginer ; & que si on a vû depuis  
mon trépas la Lettre que j'envoyai par Des-  
preaux à M. de Vivone, je suis bien aisé  
que vous sçachiez que je n'avois fait que  
prêter mon nom & ma main, & que c'est  
Apollon qui en faveur de ce Heros, me  
l'avoit

l'avoit dictée toute entière.

Sarrasin prit alors la parole : Comme je vois, nous dit-il, que vous vous intéressez à la conservation du bon goût qu'on s'efforce de détruire, je veux vous faire part de ce que nous entendîmes dernièrement Voiture & moi de la bouche de la Muse, qui m'inspirera autrefois le Poëme de *Duïot vaincu*, pour consoler les tristes Sœurs des pertes qu'elles font tous les jours par les abus qui s'introduisent dans l'Empire des Lettres. Elle leur parla en ces termes :

Si l'on me dût jadis la fameuse défaite  
Des effroyables Chefs des Peuples Boutrimez,  
En Sonnets contre nous à marcher armés,  
Reposez-vous, mes Sœurs, sur ce que je projette,  
Votre ennui par mes soins dans peu sera calmé.

Vous verrez paroître un Poëte  
De Vers de pied en cap armé,  
Qui monté sur Pegase, & bouillant de colere,  
Tel qu'un nouveau Bellerophon,  
Ira du mauvais goût combattre la chimere,  
Monstre plus hideux que Typhon,  
Et qui tout herissé d'antichèses, de pointes,  
Et rempli d'affectation.

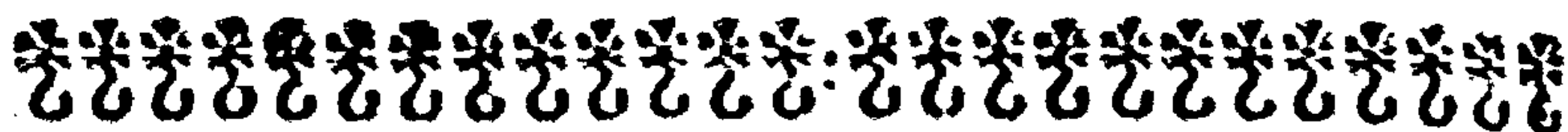
Cousant dans ses discours mille phrases mal jointes,  
Ne montre que froident & que confusion.  
Bientôt mal secondé par d'antiques femelles,  
Le moustre en desatroi deserte leurs tuelles,  
(Reduits où l'on respire un air si douxereux).  
Et du Café cheri cherche l'asile heureux.  
Le Chevalier forçant d'impuillantes barrières,  
Entre, renverse tout tables & cafetieres,

AUX

Aux yeux de ses vains adherans ,  
 De crainte à peine respirans ,  
 Il saisit l'orgueilleux , & redoutable Athlete ;  
 Le terrasse , & l'oblige à changer de retraite.  
 Le monstre en ce Jardin pompeux  
 Peuplé d'arbres si beaux & de plantes fleuries ;  
 Dans les brillantes Tuilleries  
 Croit se mettre à l'abri de son sort rigoureux ,  
 Il y vole , & déjà s'applaudit en lui-même  
 Des honneurs qu'on lui rend & du plaisir extrême  
 Qu'il gousse en voyant dans ces lieux  
 Elever son nom jusqu'aux Cieux.  
 Le Chevalier accourt , il paroît , sa présence  
 De ce peuple seduit dans le même moment  
 Rompt le fatal enchantement.  
 Ils lui livrent l'objet de sa juste vengeance :  
 Le monstre devant lui court & s'échape en vain.  
 Pour éviter les coups de sa puissante main ,  
 Dans le grand bassin il s'élance ,  
 Voulant fuir un peril il en trouve un nouveau.  
 Le Poëte volant sur l'eau ,  
 Triomphe de lui sans combattre.  
 Il fait beau le voir se débattre :  
 Après maint effort & maint bond  
 Il perd ses forces , il succombe ;  
 Et comme une malle de plomb ,  
 Jettant un cri terrible au fond de l'onde il tombe :  
 Tel qu'on voit Encelade accablé sous l'Etna ,  
 Où le Dieu des Enfers autrefois l'enchaîna ,  
 Vomir de sa bouche enflammée  
 Des tourbillons de feu , de cendre & de fumée :  
 Tel respirant encor le monstre furieux  
 Pousse de ses poulmons une onde jaillissante ;  
 Par Phebus en jet-d'eau transformé dans ces lieux ,  
 Il sert de monument à la gloire éclatante  
 Du Poëte victorieux.



Votre Muse , dit Voiture , nous promet  
à un terrible Champion , les Rolands , les  
Amadis & tous les Preux de la Table ronde,  
ne mirent jamais à fin de si périlleuse avan-  
ture : Et certes à l'entendre , qui ne croiroit  
que tous ces grands Heros n'ont été que  
des Nains auprès de ce Chevalier ? Rail-  
lerie à part , & sans avoir dessein de me  
broûiller avec une Deesse de son rang : si je  
m'y connois un peu , cela m'a tout l'air d'un  
petit conte de Fées. Vous savez bien , dit-il  
à Sarrafin , comment je m'en expliquai alors  
avec vous : il ne s'agit pas ici simplement  
de défaire des bouts-rimez , les ennemis  
qu'il y a à combattre sont tout autrement re-  
doutables que vos Jaquemars & vos Coque-  
mars : & l'Hydre n'eut point tant de tête  
que le mauvais goût en peut faire paroître  
aujourd'hui. Tout de bon , qui nous répon-  
dra que ce Bellerophon prétendu ne fera  
pas un voltigeur de la trempe de Phaëton  
ou d'Icare. Qui , Apollon , reprit Sarrafin  
en souriant ? Eh ! notre ami , ajoûta Voitu-  
re , ne vous y fiez pas , à moins qu'il ne jure  
par le Stix. Nous nous prîmes tous à rire  
de cette plaisanterie ; & après que nous les  
eûmes remercié à notre tour , ils se leve-  
rent , & nous laisserent goûter les doux  
charmes du sommeil.



## LIVRE XI.

**L**A nuit d'un vol léger fournissant sa carrière,  
 Dans un profond repos tenoit la terre entière,  
 Tout dormoit dans les airs, tout dormoit sous les  
 eaux,

Le sommeil suspendoit le bruit & les travaux ;  
 Et versant dans les cœurs ses douceurs souveraines,  
 Enchantoit des humains les ennuis & les peines.

Voiture & Sarrafin sortirent du bois ; & continuant leur promenade , monterent au haut de l'Helicon , où ils furent surpris de trouver les Muses , qui écoutoient les plaintes de Madame Dacier : Elle leur avoit fait demander audience pendant la nuit, pour leur parler plus en repos. Ils arrivèrent sur la fin de leur conversation , & entendirent encore que cette Sçavante leur representoit le mépris avec lequel on a traité son cher Homere : Si vous êtes indignées, leur disoit-elle , de l'audace de M. de la Moite , vous ne devez pas l'être moins de la temerité d'un Censeur Geometre , qui a tâché , en recousant des tours usez , de rencherir sur la Critique de son Confrere. Afin qu'on lui livre Homere avec moins de regret , il semble faire grace à Virgile , & relâcher

Heber en quelque sorte de la severité de Perrault , à l'égard des Anciens. Le Parti nous abandonneroit-il les Latins ? Aurions-nous gagné ce point ? Mais qui ne voit que prétendant juger en dernier ressort des Ouvrages d'Homere , ils veulent par-là s'acquiescir le droit de faire comparoître devant leur Tribunal souverain , le reste de l'antiquité. Quel Ancien sera respecté , si on n'épargne pas Homere ? N'est ce pas renverser l'édifice que d'en saper les fondemens ? N'attendez donc, Filles de Memoire , ni paix ni trêve de ces temeraïres , qui ennemis des beautez de votre Art , s'efforcent de soumettre vos graces , vos fictions & toutes vos merveilles , à la sèche & pointilleuse précision de leur nouvelle Philosophie. L'injure , ajouta-t-elle d'un air échauffé , l'injure qu'on fait à Homere , retombe entièrement sur vous.

En effet , l'outrage , reprit Clio , nous regarde ; c'est nous qui lui avons dicté l'Iliade & l'Odissée ; c'est nous qui l'avons installé Prince des Poëtes : ainsi vouloir se revolter contre son autorité , c'est vouloir détruire la nôtre , & renverser les Loix que nous avons établies sur le Parnasse. Les Muses touchées de ces raisons , jugerent à propos de députer une d'entr'elles à Apollon , pour le prier d'honorer le Parnasse de sa

presence , afin de rendre justice à Homère ; & de punir ceux qui avoient osé s'élever contre lui. On choisit pour cette Ambassade Calliope , qui avoit déjà été députée au blond Phebus pour une semblable occasion. <sup>a</sup>

Elle se dispose aussi-tôt à partir ; & ayant monté Pegase , elle fit une si grande diligence , que malgré la longueur du voyage, elle n'employa que le reste de la nuit pour se rendre auprès d'Apollon. Elle arriva à la pointe du jour aux portes de l'Orient qu'elle trouva ouvertes , l'Etoile du matin venoit de sortir , les Heures reçurent Calliope avec beaucoup d'honnêteté : Pendant que les unes menerent Pegase dans l'écurie des Coursiers du Soleil , & qu'elles lui donnerent pour le rafraîchir de la course, du Lotos d'une odeur aussi agreable que celle de la Vanille , les autres introduisirent la Muse dans la Chambre d'Apollon qui sortoit à peine du lit , que Thetis lui prepare tous les soirs. Il étoit entouré de Tritons & de Nereïdes : Ces Divinitez marines qui assistent à son coucher & à son lever , ont le soin de le deshabiller le soir , & de lui presenter le matin ses habits enrichis d'opales

<sup>a</sup> *Histoire Poétique de la Guerre des Anciens & des Modernes*, liv. 9. pag. 202.

d'opales & de rubis, & ce Diadème d'or, dont les rayons resplendissans lui servent à éclairer le monde. Apollon fit un accueil très-gracieux à Calliope, qui lui raconta en peu de mots le sujet de sa venue. Je sçai, lui répondit le Dieu, l'injure qu'on a faite à Homere, ma presence fera rentrer les mutins dans leur devoir : il est tems d'étouffer la guerre civile qui s'est élevée dans la plus belle partie de mon docte Empire, & de lui rendre cet éclat qui l'a fait briller si long-tems aux yeux des autres Nations. Quoi ! j'aurois donné un Homere à Achilles, un Virgile & un Horace à Auguste ; à Louis une foule de Chantres illustres, & Philippe au ourd'hui n'en auroit que de mediocres ? Ma gloire ne veut point que j'abandonne à des mains mal adroites la juste loüange d'un Prince qui se sacrifie tout entier au bonheur de la France : Retenons-y le bon goût prêt à disparoitre, & faisons-lui former de nouveaux Poëtes dignes de chanter ce Heros infatigable. Retournez au plutôt, ajouta-t-il à Calliope, & ordonnez de ma part à tous mes sujets de se trouver au Parnasse, où en presence des Muses je prétens qu'on fasse à Homere une réparation autentique. Calliope remonta sur Pegase, qui ayant repris des forces par la nourriture divine que les Heures lui avoient donnée,



donnée , revint encore plus vite qu'il n'étoit allé. La Muse de retour de son voyage , fit retentir sa voix éclatante , & commanda au nom d'Apollon à tous les Poètes , qu'ils eussent à se rendre incessamment au Parnasse, où il vouloit leur faire entendre sa suprême volonté : il étoit déjà grand jour. Nous nous reveillâmes au bruit des Poètes qui travessoient le bois.

On les voyoit en foule accourir au Parnasse ,  
Tels quand l'affreux hyver des frimats nous menace,  
On voit des Etourneaux fondre les bataillons,  
Et de nos champs semer obscurcir les sillons.

Nous étant informez de ce qui les obligeoit d'aller si vite , ils nous apprirent l'ordre que venoit de donner Collioïpe. Nous obéîmes avec d'autant plus de plaisir , que nous nous doutâmes de ce que c'étoit. En effet , nous scûmes de la bouche de Sarrafin & de Voiture que nous rencontrâmes , la conférence de Madame Dacier avec les Muses , & ce qui s'étoit résolu dans leur assemblée. Nous trouvâmes l'Auteur de l'Ode dont on nous avoit parlé , qui la lisoit à des Partisans des Anciens dont il étoit entouré : nous nous aprochâmes , & en notre faveur il en recommença la lecture.

## LES ANCIENS.

*A Monsieur et à Madame Dacier.*

## O D E.

**D**E nos Liriques Modernes  
 Quel succès comble les vœux ?  
 Les honneurs que tu décris,  
 Mûse, sont-ils faits pour eux ?  
 Vil essain, troupe timide  
 Qu'une lente fureur guide,  
 Epruvez-vous nos transports ?  
 Ne suivons dans notre yvresse  
 Que la noble hardiesse  
 Mere des plus beaux accords.

Le feu sacré qui m'agite,  
 M'inspire des sons nouveaux :  
 Je prens l'essor, je vous quitte,  
 Adieu, prophanes Rivaux.  
 Que mon dessein est sublime !  
 Le Dieu de la double cime  
 M'en a suggéré le choix :  
 Silence, les neuf Pucelles  
 Sur leurs lyres immortelles  
 Vont accompagner ma voix.

Chantons d'Athenes, de Rome  
 Les immuables beautés,  
 Ces traits au-dessus de l'homme,  
 Du noir oubli respectez :  
 Virgile, Pindare, Homere,  
 Ces Demidieux qu'on revere  
 Depuis vingt siècles entiers ;  
 Pour qui toujours au Parnasse  
 Malgré l'envie & l'audace

croissent

Croîtront les plus beaux lauriers.

Présomptueux, quel délire  
Vous a contr'eux mutinez ?  
Ces Princes en l'art d'écrire  
Vont donc être décriez ?  
Quand même vos mains injustes  
De leurs couronnes augustes  
Auroient osé vous parer :  
Les neuf Filles de Mémoire  
Oubliant leur propre gloire,  
Pourroient-elles l'endurer ?

Loin des bords de l'Hypocrene  
S'élèvent des Novateurs,  
Qu'assemble une brigue vaine  
Contre leurs vieux Bienfaiteurs :  
Du bon goût, de la science  
Et de l'ingrate ignorance  
On voit flotter les drapeaux :  
A la honte de notre âge,  
Tout s'arme, tout se partage :  
Quelle foule de Perraults !

Près d'Homère & de Virgile  
Se rangent les Ecrivains,  
Qui sçurent former leur stile  
Sur les Grecs & les Romains :  
Les Despreaux, les Molières,  
Les Segrais, les la Bruieres,  
Les Palchals, les d'Abancourts,  
Les Racines, les Corneilles,  
Tous ceux dont les doctes veilles  
Sont la gloire de nos jours.

Le Chef des Auteurs vulgaires  
A l'opposite attroupez,  
Anime ces teméraires  
Que son erreur a trompez  
Il leur promet la victoire  
Et leur parle de la gloire

Dont l'éclat flatte son cœur :  
En vain on a sçu l'abatre,  
Son orgueil opiniâtre  
Resiste encore au vainqueur.

Voyez tomber vos ouvrages ;  
Vains & lâches Envieux ,  
Devant ces Vers que les âges  
N'ont pû ravir à nos yeux ;  
Ces Vers que le Pinde adore ;  
Dont l'esprit humain s'honore ,  
Que la raison a dicté :  
Du chant l'Arbitre suprême  
Phebus y versa lui-même  
Ses immortelles beautés.

Quel ordre , quelle harmonie ;  
Quel feu , quelle profondeur ,  
Quelle force au goût unie ,  
Quel choix & quelle grandeur ?  
Caractères magnanimes ,  
Projets , images sublimes ,  
Tout agit , l'air & les flots ;  
Tout par une utile adresse  
Jusqu'à l'humaine foiblesse  
Donne du lustre aux Héros.

Homère , on te ressuscite  
Par un prodige nouveau ,  
Le siècle s'en félicite ,  
Tu luis d'un éclat plus beau ;  
Accourez qu'on le revere ,  
Le voici ce grand Homère  
Si constamment adoré.  
Quelle horreur ! c'est un Phantôme  
Que du ténébreux Royaume  
L'aveugle erreur a tiré.

O le paissant stratagème  
Pour le vaincre ou l'égalé ,  
De l'opposer à lui-même ,

En osant le mutiler !  
 De ses dépouilles couverte,  
 L'ignorance s'est offerte  
 De le combattre aujourd'hui ;  
 Et pour consommer l'outrage,  
 En lui prestant son langage,  
 Pense triompher de lui.

Libres des respects sinceres  
 Qu'on doit aux siècles passez,  
 Croyez-vous, vils adversaires,  
 Leurs chef-d'œuvres effacez ?  
 Donc leurs beautés éclipsées  
 Ont fui devant les pensées  
 Où s'égarant vos esprits :  
 Donc en l'art de bien écrire  
 La route qu'il faut élire,  
 C'est d'imiter vos Ecrits.

Descend du haut du Parnasse,  
 Vien, genereux Despreaux,  
 Punir la maligne audace  
 De ces Zéïles nouveaux.  
 Ta vieillesse formidable,  
 Comme un roc inébranlable,  
 S'opposoit à leurs efforts :  
 La Parque t'enleve au monde,  
 Le mauvais goût nous inonde,  
 Et ne connoît plus de bords.

Couple illustre, dont les veilles  
 Et le sçavoir si vanté  
 Dévelopent les merveilles  
 Qu'enfanta l'Antiquité :  
 Votre exemple m'encourage,  
 A résister à l'orage :  
 Favorisez mon courroux ;  
 Liguons-nous, luttons ensemble  
 Contre les flots que rassemble  
 Ce noir torrent de jaloux.



Cette lecture finie, nous montâmes ensemble au Parnasse, & nous y trouvâmes une si grande affluance de Poètes, que cette Montagne pouvoit à peine les contenir : les meilleurs étoient au haut dans l'espace qui la partage en deux croupes. Apollon arriva, & il alla dans le Temple de Mémoire prendre sa Couronne de Lauriers & sa Lyre. Clio lui presenta en sortant le Livre des Causes de la Corruption du Goût. Je sçai ce qu'il contient, lui dit le Dieu, j'en ai inspiré moi-même le dessein. Il s'assit au milieu des Muses, ayant sa Lyre & le Livre de Madame Dacier dans les mains : la Motte & Terrasson s'avancerent pour lui presenter leurs Critiques sur l'Iliade ; & la Motte avec une confiance Poétique, demanda justice à Apollon en ces termes. Puissant Dieu que revere le Pinde, si vous m'avez jamais inspiré, vangez-moi & punissez mes ennemis qui m'ont accablé d'injures : J'ai répondu, il est vrai, ajouta-t-il, mais avec une douceur *generouse* & une politesse *modeste* qui m'ont acquis de justes droits sur le cœur de tout le monde : Cependant, croiriez-vous que malgré la superiorité des raisonnemens & la force des preuves Geometriques de mon Confrere, & malgré l'esprit qui brille par tout dans mes Réponses, il se trouve encore des opiniâtres amateurs du Grec, qu'une aveu-

gle

gle prévention rend *inconvertibles*. Oüi, grand Dieu, interrompit Terrasson, ces endurcis regimbent encore. Voici, reprit la Motte, une Ode que j'ai composée contr'eux : je vais vous la lire, elle n'a qu'une vingtaine de Strophes, cela sera fait dans un moment.

Apollon les regardant tous deux d'un œil indigné : De tout tems, leur dit-il, l'envie a tâché d'obscurcir la gloire du plus grand de mes Favoris. Votre temerité mériteroit une punition des plus séveres. Mais je veux bien me contenter de celle que j'imposai en une pareille occasion à un de vos semblables. Allez, poursuivit-il, Columelle vous donnera à chacun une mesure de froment ; criblez-le & portez-en vous-mêmes les criblures au marché. Et qui, grand Dieu, s'écria la Motte étonné, nous acheteroit des choses si viles ! Voulez-vous nous exposer en place publique à la honte & à la risée que nous attireroit une action si indigne de notre profession ? Si vous ne les pouvez vendre, repartit Apollon, donnez les, & par ce present faites-vous chacun un ami. Quel present, reprit tristement Terrasson, à qui pourrions-nous l'offrir qui ne se moquât de nous ? Et vous osez, leur dit le Dieu en colere,

me

ne faire à moi un semblable don ? Je ne présente pas, mon Pere, poursuivit-il, en se tournant du côté d'Homere, conclure par-là que ces Critiques aient accusé juste, en ce qu'ils ont repris dans votre Iliade ; mais c'est pour leur faire comprendre que comme il n'y a point de bled sans quelque peu d'yvroye, il n'y a point de beauté sans tache, ni d'Ouvrage sans quelque défaut, & que la nature humaine ayant été pêtrie de beaucoup d'imperfections, tout ce qu'elle fait se ressent toujours de sa foiblesse. Ainsi il n'y a point de si beaux Ecrits, sans excepter même les vôtres, desquels on ne puisse en les faisant & ressassant, tirer quelque peu de son. Il suffit que les beautez fassent excuser les défauts, & pour continuer la metaphore, que le bled de mes Ecrivains soit recevable au marché. Les Auteurs judicieux s'attachent à imiter & à faire paroître les beautez des autres, & les envieux s'acharnent à mépriser & à relever les moindres fautes.

Quelle doit donc être votre confusion, dit-il à Terrasson, de vous être donné la gêne pour ne laisser aucun trait de l'Iliade sans Hétrissure, semblable dans votre assommante Critique à ces Insectes, qui salissent tout ce qu'ils touchent. Et vous, dit-il ensuite à la Motte, ne devez vous pas aussi rougir de honte d'avoir démenti toute votre belle

doctrine par quatre mille six cents malheureuses lignes de Prose rimée, dont l'iniquité, rejallit même sur votre parti ?

Et Ils demeurèrent tous deux interdits ; mais la Motte ayant un peu repris ses esprits. Grand Dieu, dit-il d'une voix tremblante, si votre Majesté Delphique vouloit jeter les yeux sur ma quatrième Réponse que voici, Elle verroit à la maniere dont je tâche de justifier mes Vers, qu'on ne les a pas appréciés à beaucoup près ce qu'ils valent : Mais quand même il m'auroit échappé d'en faire quelques uns de durs, on doit me le pardonner ; attachez sans relâche à chercher la rime qui enchaîne nos pensées, nous ne pouvons nous exprimer comme nous le souhaiterions : on a beau dire qu'elle n'est elle-même qu'une esclave, qui ne doit qu'obéir, je n'éprouve que trop le contraire. Alors le Mauro<sup>e</sup> Poëte Italien, qui se trouva derriere la Motte, connoissant par lui-même combien il disoit vrai, & ayant pitié de l'état où il le voyoit réduit, prit la liberté de remonter à Apollon, que la rime étoit en effet une sujétion bien cruelle ; & que si son joug étoit aussi rude en François qu'en Italien, le pauvre la Motte étoit à plaindre. Elle nous gêne si fort, continua-

t-il,



é-il, qu'elle nous empêche presque toujours de tirer droit, & de donner au but où nous visons; témoin ce qui m'arriva, lorsque je fus attaqué par un de mes ennemis, dans le tems que j'allois lui percer le ventre, la rime m'obligea à le blesser par derrière; de sorte qu'ayant par là donné sujet de croire que je l'avois pris en traître, le deshonneur m'en a toujours demeuré.

L'Assemblée se prit à rire, Homere sou-rit aussi; & prenant la parole: Souverain Maître du Parnasse, dit il, je pardonne à ces deux Critiques, d'autant plus volontiers, qu'ils n'ont fait que repeter ce qu'on m'a déjà reproché tant de fois, sans avoir voulu se donner la peine de me comprendre. Ils semblent tous affecter de se copier & d'être les vains échos les uns des autres. J'ai de grandes obligations à Madame Dacier pour sa belle Apologie. Peut-être auroit-elle mieux fait, de laisser tomber une frivole critique, que de lui donner de la réputation, par la profonde érudition & les solides raisons dont elle l'a réfutée. On ne doit non plus s'embarasser de pareils croasse-  
mens, qu'un voyageur doit se mettre en peine du chant des cigales, ne seroit-ce pas être fol de s'amuser, au lieu de faire son chemin, à monter sur les arbres pour les



faire taire. « Il faut les laisser chanter & crever.

On entendit tout à coup un grand bruit, cent Poètes éleverent tous ensemble la voix, pour prier Apollon d'écouter leurs Odes. Puissant Dieu, crioit l'un, j'en ai fait une sur le mouvement de la Terre : moi, s'écrioit l'autre, j'en ai composé une sur l'Algebre : & moi, disoit celui-ci, j'en ai fait sur toutes sortes de sujets, jusques sur les fautes d'impression de mon Livre, & tous s'efforçoient de se faire écouter d'Apollon ; mais le Dieu étourdi de leurs cris, portant ses mains aux oreilles, ordonna à Clio de les faire taire, & dit d'un ton chagrin :

Que ces gens-là sont incommodes  
Avec leurs éternelles Odes !  
Ils assommeront les humains  
De ce pesant genre d'écrire :  
O le detestable d-lire !  
Tout devient Ode entre leurs mains.  
Si je sçavois qui les inspire,  
Mes Sœurs, j'en jure par ma Lyre,  
Quelle qui puisse être de vous,  
Elle éprouveroit mon courroux.  
Ce fut une peine infinie  
Pour la sçavante Polymnie,  
Ce discours pour elle étoit fait :  
L'Ode tomba dans son partage,  
Elle préside à cet Ouvrage ;

Et

Or pour se disculper du faict,  
 La Pucelle tint ce langage :  
 Je souffre plus que vous, grand Dieu  
 De ne voir pleuvoir en tout lieu  
 Que des Dissertations froides  
 En dix Stances sèches &roides,  
 Où le sens allant de travers,  
 La seule rime fait les Vers.  
 Orez à ces joueurs de Lyre,  
 De l'Histoire deux ou trois faits,  
 De la Morale autant de traits,  
 Ils ne savent plus que vous dire :  
 C'est toujours la même chanson.  
 Autre sottise que je blâme,  
 Chaque Strophe est une Epigramme,  
 Où l'on outrage la raison.  
 Autli le beau feu qui m'enflame  
 N'est pas l'auteur de leurs accords,  
 Ils ignorent mes doux transports :  
 Une metode didactique  
 Guide leur esprit Hegmatique :  
 Ils n'osent jamais s'écarter  
 Du sujet qu'ils veulent traiter.  
 Le Nouvel ODIER dont la veine  
 A chaque Ode cherche un Mecene  
 Leur a découvert ce sentier,  
 Tous suivent le nouvel ODIER,  
 Ses locutions embroüillées,  
 Et ses phrases entortillées,  
 Ses Vers sur le même niveau,  
 Forgez à grands coups de marteau,  
 Sa cadence toujours égale,  
 Son tour d'esprit toujours égal,  
 Qu'affadit sa froide morale  
 Aux foibles yeux de la cabale,  
 Ont sçu le rendre Original.  
 Ah ! s'écria d'un air levere,

Le Dieu de ces doctes climats ,  
Le Poëte assez temeraire  
Qui désormais osera faire  
De ces dixains fades & plats ,  
Que du nom d'Ode l'on honore ,  
Sera réduit à l'heilebore ,  
Les Satires la siffleront.  
Je mettrai le comble à l'affront  
D'une énorme paire d'oreilles ,  
A celles de Midas pareilles ,  
J'ombragerai son triste front ,  
Et le chasserai de ce Mont.

Despreaux prit alors la parole : Souverain Arbitre de nos veilles , dit-il , il y a long-tems que nous gemissions de l'aveugle frenesie de cette engeance Poëtique , qui desoloit le Parnasse , comme les legions de sauterelles ravagent quelquefois les Campagnes : On avoit beau leur crier que personne ne devoit être assez temeraire , pour embrasser un genre si sublime , sans se sentir des forces extraordinaires ; & qu'on est d'autant moins excusable de s'éloigner de la beauté du Lirique , qu'on a dans notre Langue des modèles à suivre, Malherbe dans plusieurs de ses Odes , Sarrasin dans celle de la bataille de Lens , & dans quelques autres plus nouvelles , je n'ose pas citer la mienne : Qu'on a , dis je , des modèles qui ne laissent aucune excuse à nos Liriques modernes , qui ont tres-mauvaise grace de soutenir

soutenir qu'on doit se faire en François une maniere d'Odes toute differente de celle d'Horace & de Pindare , puisque les Auteurs François que je viens de nommer, ne sont eux-mêmes au dessus des autres, que parce qu'ils ont imité autant que l'a permis notre Langue , les excélens Originaux de l'antiquité.

Puissant Dieu , ajoûta Racine , il y a bien de plus grands abus dans votre empire. Je vois avec un extrême regret la Scene Tragique en proye à la barbarie de mes indignes Successeurs. Il n'y a point de petits Grimauds , qui après s'être essayé à raboter quelques Stances , ou à coudre & recoudre les paroles de Quinault dans un pitoyable Opera , ne chauffe le Cothurne , & n'ose aux dépens de quelques-uns de mes sentimens qu'il estropie , s'élever au rang illustre de Poëte Dramatique. Toutes leurs Pieces jettées , ainsi que les Odes , dans le même moule , n'offrent que songes , que tempêtes , qu'avantures Romanesques , que caracteres hideux , que catastrophes horribles. Ce ne sont plus que Peripeties , où l'on sacrifie le bon sens & la vraisemblance , & par consequent le veritable pathetique à ce qu'on appelle des situations. C'est le grand goût aujourd'hui que ces situations ; & pour amener de gré ou de force le Spectateur à

une de ces situations mal digerées , on lui fait essuyer le tissu insipide d'une longue suite de Scenes décharnées d'action & de sentiment , & qu'on nomme éfrontément une Tragedie.

Thalie sourit , & regardant Apollon : Pere de l'harmonie , dit-elle , la Scene Comique n'est pas tombée en de meilleures mains ; & sans cette affluence de jeunes gens qui n'ont encore rien vû , & d'Etrangers que le Nord nous envoie , les Théâtres seroient la plûpart du tems deserts. On ne voit plus de ces beaux traits , de ces peintures vives & vraies , qui rendent Moliere inimitable, les bouffonneries & les quolibets ont pris la place de la fine plaisanterie : tous les caracteres sont ou forcez ou manquez : les Acteurs même ont tout-à-fait degeneré faute de naturel , ou d'un Maître habile à leur tête qui prenne soin de les dresser. On a vû la verité de ce que je dis dans ceux que Moliere avoit formez. Cependant ils rejettent le peu de réussite des Pieces sur les Auteurs , qui se plaignent à leur tour de l'ignorance & de la morgue des Comediens. Ces derniers s'érigent en Juges despotiques des Ouvrages ; & n'en recevant que par brigue ou par recommandation , découragent les jeunes Auteurs & rebutent des gens habiles qui travailleroient pour le

Théâtre



Theâtre avec succès. Un de ces Poëtes m'est venu porter ses plaintes , & m'a montré une Tragi-Comedie , qui convient admirablement bien au sujet qui nous rassemble ici aujourdhui. Si votre Majesté Poëtique veut la voir jouer , elle n'a qu'à ordonner , les Acteurs sont prêts.

Apollon se leva ; & suivi des Muses & de tous les Poëtes , fut se placer au devant d'une petite élévation entourée de Lauriers, & faite à peu près comme étoit le Theâtre de verdure des Thuilleries.





## LIVRE XII.

**G**RAND Dieu , dit Thalie à Apollon , cette Tragi-Comedie est une espece de Centon fait des Vers differens des Poëtes & des Heros qu'on introduit sur la Scene. L'Auteur a voulu montrer la conformité des Vers de la Motte avec ceux de Chapelain & de S. Sorlin , & les opposer à la beauté de ceux de Racine. Ainsi la Motte & Fontenelle n'employent que les Vers de la nouvelle Iliade , Clovis & la Pucelle que ceux des Poëmes des mêmes noms ; & on a mis dans la bouche du Bon Goût , de l'Iliade & de la Dacier , les Vers de l'Ephigenie de Racine : on n'a pû éviter de faire dire à Saurin quelques Vers de la même Piece.

Comme Clytemnestre & Achille s'opposent au sacrifice qu'Agamemnon veut faire de sa fille , la Dacier & le Bon Goût veulent dans cette Tragi-Comedie , empêcher la Motte d'imprimer en Vers François l'Iliade qu'il tient prisonniere : ce qui leur paroît la même chose que s'il vouloit la sacrifier. On feint donc d'un côté que la Dacier a eu l'Iliade

de du commerce d'Homere , pour montrer la tendresse de mere qu'elle a pour cet Ouvre-ge , & que le Bon Goût doit épouser l'Iliade. De l'autre côté , que la Motte est amoureux de la Pucelle , pour se conformer à son propre goût & à sa maniere de versifier. Suivant toujours ce sisteme , on feint que la Pucelle amoureuse de la Motte , pour le porter à sacrifier l'Iliade , renonce pour lui à l'amour de Clovis , auquel on feint aussi qu'elle avoit été promise en mariage. Ainsi tout le rœud de la Piece roule , comme je l'ai déjà dit , sur le prétendu sacrifice de l'Iliade , qui n'est autre chose que l'Impression de la Traduction du Poëme Grec en Vers François de la façon de la Motte.



*ACTEURS:*

## ACTEURS.

LE BON GOUST , Amant de l'Iliade.

LA DACIER , Mere de l'Iliade.

L'ILIADE , Amante du Bon Gôûr.

LA MOTTE-HOUDART , Chef des Modernes , Amant de la Pucelle.

LA PUCELLE , Amante d'Houdart.

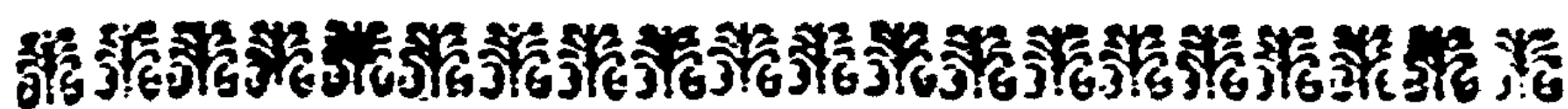
CLOVIS , premier Amant de la Pucelle , qui lui a été promise en mariage.

FONTENELLE , le Phenix de la Motte-Houdart.

SAURIN , Confident de la Motte-Houdart.

*La Scene est au Parnasse.*

L'ILIADE



# L'ILIADE, TRAGI-COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA MOTTE-HOUDART,  
LA PUCELLE, CLOVIS.

LA MOTTE.

**M**A Muse a raconté la co-  
lere d'Achille,  
Pour les Grecs, pour moi-même,  
en malheurs si fertile ;  
Et qui de la Dacier troublant le  
doux repos.

A fait en Vers François perir  
tant de Fieros.

LA PUCELLE.

Acheve, acheve Houdart, ta  
hardie entreprise,

Tu Despreaux

---

*De la nou-  
velle Iliade,  
Liv. 1. pag. 1.*

---

*Pris de la  
Pucelle, liv. 1.*



pag. 28. de  
l'Édition de  
Paris 1656.

*Despreaux par sa mort t'a la France conquise :*

*C'est cette mort fatale , à qui seule tu dois ,*

*De la voir enfin prête à tomber sous tes loix ;*

*Parce qu'il imitoit Pindare , Homere , Horace.*

*Il osoit s'ériger en Prévôt du Parnasse :*

*Toi , qui loiz d'imiter sers d'exemple aujourd'hui ,*

*N'es-tu pas plus en droit de regenter que lui ?*

*L'Illade Françoise en une Prose vaine ,*

Liv. 1. p. 32.

*Nous montre une ennuyense & fatigante Reine ,*

*La traduisant en Vers , tu sçais en un moment*

*Couvrir tous ses défauts d'un guerrier ornement.*

Liv. 1. p. 38.

*Par ton ordre on l'apporte , & pompeux marche en tête*

*L'armet dont un grand Coq forme l'altière crête ,*

*Et qui d'un grand panache ombragé tout autour ,*

*Par devant même à peine est éclairé du jour.*

Enfin

Enfin paroît la grande & non-  
velle rondache ,

*Liv. i. p. 38.*

Celui qui la soutient , derrière  
elle se cache ,

Son centre est un festin , par qui  
de toutes parts ,

Et Déeses & Dieux vers ses  
bords sont épars ,

Jadis d'un tel acier ces armes  
composées

De Vulcain & d'Homere ont les  
forces lassées.

LA M.

Moi j'ai pris du combat l'apa-  
reil menaçant ,

Sur mes épaules luit l'acier *De l'Iliade ,*  
ébloüissant ,

Sous le brillant rempart d'une  
forte cuirasse ,

*Liv. 3.*

Mon cœur bannit la crainte &  
rapelle l'audace.

D'une épée , ornement & défen-  
se à la fois ,

*pag. 52.*

Pend à notre côté le magnifique  
poids ,

Et j'ai chargé mon bras du far-  
deau secourable ,

T t ij D'un

a Voyez le Bouclier d'Achille dans  
l'Iliade de la Motte.

D'un bouclier épais & presque  
impenetrable :

6<sup>e</sup> pag. 53.

Sur *ma* tête est un casque , où  
de cent crins mouvans ,  
Flote une fiere aigrete aban-  
donnée aux vents ,  
*Je* prens enfin mon dard pour  
dernier avantage ,  
Et semble en l'ébranlant essayer  
*mon* courage.

De l'Edition  
de 1669. à  
Paris, de  
Clovis ,  
Liv. 2. pag.  
28.

## CLOVIS.

Cependant du *sçavoir* , effet  
prodigieux ,

Liv. 2. pag. 28. *La Dacier t'a, Seigneur, toujours  
devant les yeux ,*

Liv. 3. p. 38. *L'audace de ta Muse en son cœur  
est gravée ,*

A toute heure elle voit *l'Iliade*  
enlevée ;

Liv. 2. p. 23. *Mais ne perd point le cœur , Gots ,  
Visigots , Germains ,*

Heurteront , joints à nous *Franks*  
*gois , Grecs & Romains :*

Liv. 3. p. 32. *Regarde des Romans les bandes  
indomptées ,*

*Les Lyriques nouveaux aux Struc-*  
*phes redoutées ;*

Liv. 3.

*Roi , Pelegrin, la Font , aux Opera  
nourris ,*

Menent trois Regimens de *grands*  
*Vers*

*Vers aguerris :*

La Pertuisane en main à pendil-  
lantes houpes,

Je conduis des *Vers froids* les  
courageuses troupes,

PAG. 372

Le hardi Terrasson en un riche  
apareil,

De six mille raisons commande  
un corps pareil :

Du Jarri veut pour toi s'armer de  
hallebarde

Et d'un grand coutelas à la pe-  
sante garde :

Les Auteurs des Cafes pour défen-  
dre les *Vers*,

Sont de fer remparez & de  
peaux recouverts.

Ne rend point l'Iliade , & tu  
pourras confondre

Liv. 6.

Sa mere la Dacier trop âpre à te  
répondre ,

Puis des ruses sans fin naîtront  
de jour en jour ,

PAG. 77

Pour amuser long-tems & la  
Ville & la Cour.

LA M.

La Dacier pour tirer sa fille  
d'esclavage ,

De l'Il.

liv. 1.

PAG. 1.

D'autoritez chargée aborde ce  
ravage ,

PAG. 2.

Groyans

*Croyant déjà l'avoir renduë à ses transports,*

---

*Liv. I. p. 2.* Et compte sur ses cris plus que sur ses trefors :

*On m'a dit que des cœurs émûs pour cette Mere,*

*Reverent malgré moi son docte caractère ;*

*Du retour de sa Fille ils aprouvent le prix,*

*Mon cœur à leurs respects sent croître ses mépris :*

---

*Liv. I. p. 14.* *Clovis, que ma fierté lui parle par ta bouche,*

*Va la trouver, remontre à cet esprit farouche,*

*Qui dans ses longs écrits, inflexible, effrené,*

*Veut me chasser du rang que Treux m'a donné ;*

*Et qui nourri de Grec, aime l'indépendance,*

*Que l'outrage n'est point un droit de sa Science.*





## SCENE II.

LA MOTTE, LA PUCELLE.

L A M.

**M** *Adame*, tant d'apas, l'é- Liv. 3. p. 45.  
 clat de vos beaux yeux,  
 Donneroit de l'envie aux Epou-  
 ses des Dieux :

*A present que Clovis est loin de* Liv. 1. p. 19.  
*notre vûë,*

*Je cede aux doux transports de*  
*mon ame éperduë,*

*Et mon cœur devant vous prompt*  
*à s'humilier,*

*Par les tendres respects com-*  
*mençe à vous prier :*

*Je proscriis l'Iliade, & lorsque je* Liv. 1. p. 7.  
*m'en prive,*

*Je veux qu'un autre prix rem-*  
*place ma captive :*

*Je vous aime, à vos yeux je ne* Liv. 1. pag. 6  
*m'en cache plus,*

*Mes vœux pour ma captive ont*  
*fondé mes refus :*

*Si contre vous la France a pû pren-* Liv. 3.  
*dre les armes,* pag. 45.

*C'est au decret du sort que j'impute*  
*vos larmes :*

Par

*Liv. 3. p. 45.* Par moi vous braverez le Grec &  
le Troyen,  
Qui peut vous regarder ne s'é-  
tonne de rien.

LA P.

*De la Puc.  
même Edit.* Par aucun sacrifice & par au-  
cune offrande

*liv. 2. p. 74.* Je ne puis reconnoître une fa-  
veur si grande,  
Je cherchois un vengeur, hélas ! m  
le deviens :

Qui fait cas de mes Vers puisse chérir  
les tiens.

*Liv. 2. p. 75.* Les Journaux à la terre appren-  
dront ta victoire,  
Plus haut que le Soleil élèveront  
ta gloire,  
Et le zèle partout des Modernes  
mortels

A l'honneur de ton nom dresse-  
ra des Autels :

*Liv. 2. p. 75.* Mais je suis à Clovis par une loi  
levere,

Exalte moins la Moitte, une sim-  
ple Bergere,

*Liv. 1. p. 35.* Si tu veux que je t'aime il faut donc  
que ton bras

A la vaine Illa le apporte le trépas.

*Liv. 1.* Ecoute, il est un fer par lequel ta  
science

*De l'altier préjugé doit affranchir  
la France :*

*Une tombe ici près a dans son sein  
pieux*

*Celui par qui ton bras sera vi-  
ctorieux.*

p. 39.

*Là non loin d'un cercueil rusti-  
que & venerable*

*Gist du fameux Perrault la dé-  
pouille admirable.*

*Sous la terre sacrée au pied d'un  
sombre Autel,*

*Est le Canif ardent du celebre  
Mortel.*

*Ce Canif par lequel fut la Seine as-  
servie ,*

---

Liv. p. 40.

*Qui ses plumes tailla tout le tems de  
sa vie ,*

*Par ce docte Heros au fond du  
sombre lieu,*

*De ce double Valon fut offert au  
grand Dieu.*

*Maintenant pour ton bien sa Ma-  
jesté divine*

*Pour détruire le Grec ce Canifte  
destine :*

*Elle veut que par lui soit Ho-  
mere immolé ;*

*C'est un secret fatal qu'elle n'a  
revelé.*

Vu

Si

Si tu veux à sa tête enlever la  
 Couronne ,  
 Fais que bientôt *Perrault* ce beau  
*Canif* te donne :  
 Sans lui ton docte bras ne peut  
 nous secourir :  
*Ta cabale* est encore en état de  
 périr.

---

 LA M.

Liv. 1.

*Madame* , moderez ce transport  
 sanguinaire :

pag. 11.

*L'Académie* en corps tremble de  
 ma colere ;

Le sang de *l'Iliade* est cher à ses  
 desirs ;

Par des reproches seuls vengeons  
 nos déplaisirs.

Un jour un jour les Grecs , c'est  
 moi qui vous le jure ,

Viendront par leurs respects ef-  
 facer notre injure ;

Mais jusques à ce jour qui doit  
 être si doux ,

Laissez aux Dieux, *Mélame* , en-  
 chaîner mon courroux.

---

 Liv. 3.

Où plutôt s'il le faut rendons à sa  
 patrie ,

Rendons à *la Dacier* cette Fille  
 chérie ,

pag. 45.

Sans faire contre nous qu'exci-  
 tent

tent tant d'appas ,  
Murmurer nos neveux qui ne la  
verront pas.

LA P.

Plutôt que *le Dacier* nous force  
de la rendre ,

Liv. 2. p. 51.

Ayons des flambeaux prêts pour  
la réduire en cendre ,

*Terrasson* dans l'état le plus deses-  
peré

Liv. 2. p. 52.

Peut seul donner aux tiens le sa-  
lut désiré.

Son bras de plus en plus te de-  
vient nécessaire ,

Si grands sont les apprêts de ta  
grande adversaire ,

Si nombreux le secours que pour  
mieux t'accabler ,

Elle fait de cent lieux à la fois  
rassembler.

*Boivin* , *Fourmont* , déjà tout Paris  
en fourmille :

Liv. 2. p. 53.

Je découvre leur fer qui flam-  
beye & qui brille.

Immole *l'Iliade* à mon juste cour-  
roux :

*Déchire la* , la mort les va ranger  
sous nous.

N'attend des inhumains qu'une  
inhumaine guerre :

Liv. 2. p. 58

De



De la fiere Iliade affranchis cette  
terre ;

Prouve-moi ton amour en lui don-  
nant la mort ,

Où je choisis un bras plus adroit  
& plus fort.

LA M.

Liv. 2. p. 32. D'Homere votre haine a donc pros-  
crit la race ,

J'obéis , sa laideur à mes yeux se  
retrace.

Liv. 2. p. 35. Ce jour de mes travaux va vous  
donner le prix :

Mes Vers se tiendront prêts au  
combat entrepris.

Liv. 3. p. 43. Mais ô Dieux ! j'aperçois la Dacier  
qui s'avance :

Des traits de Clytemnestre elle a  
pris l'apparence.

### SCENE III.

LA DACIER , LA MOTTE.

LA D.

D'Iphigenie ,  
Acte 2.  
Scene 4.

J'E ne m'étonne pas qu'interdit  
& distrait

Tu paroisses , Seigneur , me revoir  
à regret.

Aux affronts d'un refus voulant  
bien

*bien me commettre ,  
Je viens sçavoir de toi ce qu'on doit  
se promettre.  
Où tout Paris trompé par ton éga-  
rement ,  
Vient revoir l'Iliade en ce même  
moment.*

LA M.

*Eût-elle plus d'attraits que la  
belle Immortelle ,  
Je haïrois encor les Anciens en  
elle.*

*Liv. 6.  
pag. 104.*

*Assez le préjugé sçait captiver Paris,  
Contre lui, contre vous tous les cœurs  
sont aigris ;  
Mais vous plus fiere encor du dé-  
pit qui nous brave ,  
Vous nous immolez tous à l'a-  
mour d'un Esclave.*

*Liv. 6. 7  
pag. 108.*

LA D.

*Homere dans ce jour me force à de-  
mander  
Ce gage qu'à mes soins il voulait ac-  
corder.  
Je viens pour delivrer une belle  
Princesse ,  
Le Ciel a sur son front imprimé  
sa noblesse :  
De larmes tous les jours ses yeux  
sont arrosez ,*

*Iphigenie ,  
Acte 3.  
Scene 4.*

X x

Tis

*Tu sçais trop les malheurs toi qui  
les as causez.*

*Ta plume où t'emportoit une  
aveugle colere,*

*A sçû la revêtir de ta propre misere:*

*L'Iliade est captive, & les fers  
que je plains,*

*Quand tu l'ordonneras, tombe-  
ront de ses mains.*

LA M.

*Liv. 6:*

*Le bon goût fait le brave, & tran-  
che de l'Achille:*

*pag. 108.*

*Je vous verrai partir, cruels, d'un  
œil tranquille,*

*Vous voulez que j'oublie un mé-  
pris outrageant:*

*Liv. 6.*

*Non, mon courroux encor s'irri-  
te en y songeant.*

*Parcourez mes Ecris; votre orgueil  
qui murmure,*

*pag. 180.*

*Sçauroit-il mieux que moi pat-  
donner une injure?*

*C'en est donc fait, partez, j'at-  
tendrai sur ces bords*

*Que ce Bon Goût si craint y porte  
ses efforts.*

*Bientôt à s'éloigner je sçaurai le  
contraindre:*

*S'il n'abat la Pucelle, Mondart n'a  
rien à craindre.*

## LA DAC.

Qui moi, qu'abandonnant ma  
Fille entre tes bras,  
Ce que j'ai commencé je ne l'a-  
cheve pas?

*Iphigenie,*  
*Acte 3.*  
*Scene 1.*

Qu'après avoir du Grec traduit  
tant de merveilles,  
En proie à la fureur je puisse voir mes  
veilles?

Ces lieux, ces doctes lieux te sont-  
ils donc soumis?

Des Muses en tes mains le sort  
est-il remis?

Dû marcher sous tes loix l'*Acad-*  
*emie* entiere,  
*Phebus* rendra bientôt l'*Iliade* à sa  
Mere.

Je me flattois pourtant qu'un juste  
repentir

*Iphigenie,*  
*Acte 2.*  
*Scene 4.*

Des fers où tu la tiens la laisseroit  
sortir.

Mais enfin c'est à nous de mon-  
trer qui nous sommes,  
Et de ne voir en toi que le plus  
dur des hommes.

## LA M.

Ton *Iliade* touche à ses derniers  
instans:

*Liv. 10.*

Mais non, elle vivra pour meu-  
rir plus long-tems;

*pag. 164.*

Liv. i.

Et seul bravant l'Arrêt que ton  
parti prononce,  
Mon inflexible orgueil te dicte  
ma réponse.

Pag. 2.

*Femme*, loin de ce camp précipie  
te tes pas :  
Tout ce vain appareil ne t'y dé-  
fendrait pas.  
Ta présence m'aigrit, ta prière  
m'outrage :  
Ta fille est pour jamais livrée à  
l'esclavage ;  
Et dans les longs travaux où je  
veux l'avilir,  
La France doit la voir indigne-  
ment vieillir.

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE BON-GOUST, LA PU-  
CELLE, CLOVIS.

LE BON-G.

*Iphigénie,*  
*Acte 2.*  
*Scène 7.*

**Q**uoi l'on me fuit ! veillai-je ou  
n'est-ce point un songe ?  
Dans quel aveuglement le siècle se  
replonge !

c

Madame,



Madame, je ne sçai si sans vous  
irriter,

*Le Bon-Gorist* devant vous pourra  
se présenter.

Mais si d'un ennemi vous souf-  
frez la prière,

*Quel sort* destinez-vous à votre pri-  
sonnière ?

Vous sçavez quel sujet peut faire  
*agir Mondart* :

*Son cœur de ses secrets a dû vous*  
*faire part* :

*Il vous épousa.*

CLOVIS.

O Dieux ! LA PUC.

*Ma flamme* est exaucée,  
*La Motte* prend pitié de ma gloi-  
re abaissée :

*Sa docte* volonté se tourne en ma  
faveur :

Je serai sa guerrière, il sera mon  
Sauveur.

*Mon style* par le sien va voir sa  
délivrance,

La Seine va par lui couler sous  
ma puissance :

Son bras nous rouvre à tous un  
chemin glorieux,

Pour remonter au Trône où re-  
gnoient nos ayeux.

*De la Puc.*  
*liv. 1. même*  
*Edition, pag.*  
*35.*

LE

D'Iphigénie,  
Acte 2.  
Scène 7.

Madame, si l'effet eût suivi ma  
pensée,  
*Des Poètes nouveaux vous seriez  
méprisée.*  
Leur Cabale me fuit, quel crime  
ai-je commis ?  
Mais je ne vois partout que des  
yeux ennemis ;  
Que dis-je, en ce moment T'er-  
rasson, Fontenelle,  
De Pons & Dujarri, tout ici se re-  
belle ;  
De leur vaine éloquence em-  
ploiant les efforts,  
*Ils vantent les vivans pour abaisser  
les morts.*  
Quelle entreprise encor formeroit  
leur audace.  
Suis-je sans le sçavoir la Fable  
du Parnasse ?  
Revenons, c'est un secret qu'il  
faut leur arracher.



## SCENE II.

LA PUCELLE, CLOVIS.

CLOVIS.

**D**onc ton cœur à mes yeux  
auroit pû se cacher ?

*Soudain* comme frappé d'une fou-  
dre éclatante,

Mon ame est éperduë en mille  
lieux flotante :

Je pâlis, je rougis, mes yeux sont  
pleins de feux

Pour le coup imprévu de ces  
mots outrageux.

*Comment la Mère Houdart* triom-  
phe de ma flâme,

T'arrache de mon lit, m'arrache  
de ton ame ?

O rare, ô merveilleuse, ô divi-  
ne beauté !

Mais de honte tachée & de le-  
gereté.

Memoire à mon esprit cruelle  
autant que douce,

Helas ! en même tems je t'aime  
& te repousse.

LA PUC.

*Plaignez-vous à l'Amour* puis-  
qu'il

*Edition de*  
1666. à Pa-  
ris, chez  
Michel Ro-  
bin & Nic-  
las le Gras.  
*De Clovis,*  
liv. 9. pag.  
113.

Liv. 9.  
pag. 114.

# LE VOYAGE

qu'il le veut ainsi :

*Quel cœur envers Houdart pourroit  
être endurci ?*

*Mais je perds les momens . . .*

CLEVIS.

*Ton audace éfrontée*

*Me pique, & m'en vas d'une  
course emportée ,*

*Tu vas voir ton Houdart & tu me  
dis adieu.*

*Je te suis . . . & fais place au Bon-  
Goust dans ce lieu.*

Liv. 9.  
pag. 113.

## SCENE III.

LA DACIER, LE BON-  
GOUST, L'ILIADÉ, SAURIN.

SAURIN.

*Iphigénie ,  
Acte 3.  
Scène 5.*

**M** Adame, on m'a chargé d'une  
*triste Ambassade ,  
Houdart chez l'Il p pour attend  
votre Ilade.*

*Je viens la demander, ou plutôt  
contre lui ,*

*Seigneur, je viens pour elle im-  
plorer votre appui.*

LE BON-G.

*Saurin, que dites-vous ?*

Dieux que vient-il m'apprendre!  
SAUR.

Je ne vois plus que vous qui  
puissiez la défendre.

LE BON-G.

Contre qui ?

SAUR.

Je le nomme & l'accuse à regret.  
Autant que je l'ai pû j'ai gardé  
son secret.

*Les Formes, le Papier, la Presse est  
toute prête :*

Dût tout cet appareil retomber  
sur ma tête,

Il faut parler.

LA DAC.

*Saurin, je tremble, expliquezvous.*

LE BON-G.

Qui que ce soit, parlez *sans crain-*  
*dre son courroux.*

SAUR.

Vous êtes son Amant, & vous  
êtes sa mere ;

Gardez-vous d'envoyer *l'Iliade*  
*au Libraire.*

LA DAC.

Pourquoi le craindrons-nous ?

LE BON G.

Pourquoi m'en défier.

Y y

SAUR.



LE VOYAGE  
SAUR.

Il l'attend *chez*, Depuis pour la  
sacrifier.

LE BON G.  
Lui ? LA DAC.  
Ma Fille !

L'IL.  
*La Mère* ? ô Ciel quelle nouvelle !

LE BON-G.  
Quelle aveugle fureur pourroit  
l'armer contre elle ?  
Ce discours sans horreur se peut-  
il écouter ?

SAUR.  
Ah ! Seigneur, plutôt au Ciel que  
je puisse en douter !  
Par la voix du *Café* son parti la  
demande :  
De tout autre *Volume* il refuse  
l'offrande :  
*Et les Amours nouveaux* dont soi-  
sonne Paris,  
Ne lui font espérer leurs respects qu'à  
ce prix.

LA DAC.  
*Pourrait-on acheter un Livre* abo-  
minable ?

L'IL.  
Ciel ! pour tant de rigueurs de-  
quoi suis-je coupable ?

LA DAC.

Je ne m'étonne plus de ce refus  
cruel ;

*Qui plonge mon esprit dans un cha-  
grin mortel.*

L'IL.

Et voila donc *la Presse* où j'étois  
destinée ?

SAUR.

*La Motte & la Pucelle unis par  
l'Hymenée,*

*Ont juré votre perte ; ils s'arment  
contre vous.*

LA DAC.

Seigneur, c'est donc à moi d'em-  
brasser vos genoux,

LE BON-G.

Ah Madame !

LA DAC.

Oubliez une *Prose coulante*,  
Ce triste abaillement n'est pas  
*d'une Savante* ;

*Mais enfin*, si mes pleurs vous  
peuvent attendrir,

Une Mere à vos pieds peut tom-  
ber sans rougir :

C'est votre Eponse hélas ! qui  
vous est enlevée :

Dans cet heureux espoir je l'avois  
élevée :

C'est

## LE VOYAGE

C'est vous que nous cherchions  
dans mes doctes Ecris.

Et votre nom, Seigneur, l'a li-  
vrée au mépris.

Ira-t-elle des Dieux implorant  
la justice,

Embrasser l'Imprimeur tout prest  
pour son supplice ?

Seigneur, daignez m'attendre,  
& ne la point quitter :

Au Libraire, à l'Auteur je vais  
me présenter :

Ils ne soutiendront pas la fureur  
qui m'anime,

Il faudra que leur main cherche  
une autre victime :

Ou si je ne vous puis dérober à  
leurs coups,

Ma Fille ils pourront bien m'im-  
primer avant vous.

## SCENE IV.

LE BON GOUST, L'ILIADÉ.

LE BONG.

L'Outrag me regarde ; &  
quoiqu'on entreprenne,  
Je répons d'une vie, ou j'atta-  
che la mienne ;

Mais

Mais ma juste douleur va plus  
loin m'engager ,  
C'est peu de vous défendre , &  
je cours vous venger  
Et punir à la fois *l'extravagance*  
*extrême* ,  
Qui s'ose de mon nom armer  
contre vous-même.

## L'ILLIADE.

Ah ! demeurez , Seigneur , &  
daignez m'écouter.

## LE BON-G.

Quoi ! Madame , un Barbare  
osera m'insulter.

*De ses Odes mon nom fit valoir*  
*quelques pages.*

*L'Académie en Corps* lui donna  
ses suffrages :

Je le fis nommer Chef des *Au-*  
*teurs* les rivaux :

Et pour fruit des *neuf fleurs* qu'il  
*eut aux faux Fleurs* ,

Pour tout fruit à Paris d'une tri-  
*ple* victoire

Qui le doit enrichir & le com-  
bler de gloire ,

Content & glorieux du nom de  
votre Epoux ,

Je ne lui demandois que l'hon-  
neur d'être à vous :

## LE VOYAGE

Cependant aujourd'hui temerai-  
re & barbare ,

C'est peu que sa raison, que son es-  
prit s'égare ,

Il veut que ce soit moi qui tire le  
Barreau\*.

Que je fasse rouler le Train sur le  
Berceau\*.

Et d'une main credule ayant mon-  
té les Presses ,

Que je vous deshonnore & je vous  
mette en pieces :

Il faut de ce mépris , de cette  
trahison :

Aux yeux de tous les Grecs lui  
demander raison ,

A l'honneur du Bon Goût vous-  
même intéressée ,

Madame , vous devez approuver  
ma pensée ,

Il faut que le cruel qui m'a pû  
mépriser ,

Apprenne de quel nom il oisoit  
abuser.

L' I L.

Ce Poète barbare , obscur ,  
froid , temeraire ,

Songez

\* Instrumens de la Presse d'un Im-  
primeur.



Songez que c'est *Houdart* que tout  
Paris revere.

L. E. B. G.

Quoi lui *Péte* ! Après son bur-  
lesque dessein,  
Je ne le connois plus que pour  
votre assassin,

L' I L.

C'est la *Motte*, Seigneur, je  
vous le dis encore,  
La *Motte* que la *Ville* & que la  
*Cour* adore ;  
Un Auteur recherché, qui jusques  
à ce jour,  
N'a reçu du Public que des mar-  
ques d'amour.

L. E. B. G.

Quoi, Madame, parmi tant de  
sujets de crainte,  
Sont-ce là les frayeurs dont vous  
êtes atteinte ?  
Un cruel, comment puis-je au-  
trement le nommer ?  
Par la main de *Dupuis* s'en va  
vous imprimer :  
Lorsqu'à son stile bas j'oppose ma  
noblesse,  
Le soin de le loüer est le seul qui  
vous presse :

Si vous m'aimez encor , *suivez-*  
*le , & me suivez.*

## SCENE V.

LA DACIER , L'ILLIADÉ ;  
LE BON GOUST.

LA DAC.

*D'Iphigénie ,*  
*Acte 3.*  
*Scène 7.*

**T**out est perdu , Seigneur ,  
si vous ne nous sauvez ,  
*La Motte-Houdart* m'évite ; &  
craignant mon vilage ,  
Me fait de l'*Imprimeur* refuser le  
passage ,  
Des *Garçons* que lui-même a pris  
soin de placer ,  
Nous ont de toutes parts défen-  
du de passer :  
Il me fuit , mon courroux éton-  
ne son audace.

LE B. G.

Eh bien , c'est donc à moi de  
prendre votre place :  
Il me verra , Madame , & je vais  
lui parler.

L'ILL.

Ah Madame ! ah Seigneur ! où  
voulez-

voulez-vous aller ?

De ce triste entretien détour-  
nons les aproches ,

Seigneur , trop d'amertume ai-  
griroit vos reproches :

Je sçai jusqu'où s'emporte un  
*Auteur irrité* ,

Et *la Metic* est jaloux de son au-  
torité :

On ne connoît que trop la fier-  
té *des Poëtes* ,

Laissez parler , Seigneur , des  
bouches plus *discrettes* ;

Surpris, n'en doutez pas, de mon  
retardement ,

Lui-même il me viendra cher-  
cher dans un moment.

### LE B. G.

Enfin , vous le voulez , il faut  
donc vous complaire ,

Donnez-lui l'un & l'autre un  
conseil salutaire ,

Rapellez sa raison , persuadez-le  
bien ,

Pour vous , pour mon repos , &  
sur tout pour le sien.

Je perds trop de momens en des  
discours frivoles ,

## LE VOYAGE

Il faut *un sens profond* & non pas  
des paroles :

*Allez, ses durs écrits ne lui survi-*  
*ront pas,*

Cet Oracle est plus sûr que ce  
lui de Calcas.



## ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

LA MOTTE, LA PUCELLE *armée d'un  
Canif.*

LA P.

**E**nfin, Seigneur, j'ai vu cet  
antre venerable,

*De la Puc.  
même Edit.  
liv. 2.*

Qui gardoit le *Canif* aux Grecs si  
formidable,

Et mon zele brûlant de bonheur  
assisté

*pag. 55.*

A comme tu le vois ton ordre  
executé.

Je descens jusqu'au fonds de cette  
docte grotte,

Dont j'éprouve l'horreur pour  
l'amour de la Motte,

Et demande à Phebus pour un  
plus grand eschec.

Le *Canif* qu'il reserve à détruire  
le Grec

Soudain à mes regards brille ce  
fer si rare :

*Liv. 2.*

*p. 56.*

Je ravis ce trésor à cette grotte  
avare,

Puis repars sans tarder & reviens  
sur



sur mes pas.

De cet ardent *Canif* armer ton  
puissant bras.

LA M. *prenant le Canif.*

De l'Il.  
liv. 7.

pag. 120.

Liv. 1.

pag. 31

Liv. 1.

pag. 4.

Liv. 1.

pag. 5.

Liv. 9.

pag. 365.

Egorgeons *l'Iliade*, & frapons un  
grand nombre

De ses plus braves *Vers* compa-  
gnons de son ombre.

Dieu de Cylle & de Cryse écoute  
& vange-moi.

Si le métier des *Vers* est mon uni-  
que emploi,

Con-luis ce fer vengeur sur *l'Iliade*  
impie :

Si je ne la traduis , qu'au moins je  
l'estropie.

La *Dacier* des *Vers* Grecs regrette  
le destin :

Elle veut à la mort arracher son  
butin ;

Mais je ne la crains point , fût-  
ce *Homere* lui-même ,

Ce fer est mon apui contre un scia-  
voir suprême.

LA PUC.

Chasse-la si tu peux par l'effort  
de tes coups.

## SCENE II.

LA DACIER , L'ILIADÉ ,  
LA MOTTE.

LA DAC.

**V**enez , venez ma Fille , on  
n'attend plus que vous.  
Venez remercier un *Auteur* qui  
vous aime ,  
Qui veut chez l'*Epicier* vous  
conduire lui-même.

*D'Iphigénie ,*  
*Acte 4.*  
*Scène 4.*

LA M.

*Que vois - je , quel discours ! sça-*  
*chant mes volontez ,*  
*Quand je laïlle sur vous descendre*  
*mes bonnetz ,*

*Liv. 2.*

*Refusez - vous l'honneur que ma*  
*main vous decerne ?*

*pag. 21.*

*Ilion est proscrit par la troupe*  
*moderne :*

*Liv. 2.*

*A cet ordre divin gardez de re-*  
*sister ;*

*pag. 22.*

*Car je ne vous traduis que pour*  
*l'exécuter.*

L' I L.

*Je sçaurai , s'il le faut , victi-*  
*me obeïssante ,*  
*Presenter à la Presse une tête in-*  
*nocente*

Aaa

nocente

nocente :

Et respectant les coups par vous-même ordonnez ,

Vous rendre tous *les Vers* que vous m'aurez donnez :

Si *ma Prose* pourtant si pleine d'*élégance* ,

Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense :

Si vous sçaviez priser l'éclat dont je reluis ,

J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis ,

Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie ,

Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie ,

*Des Lettres* empressez , je faisois le plaisir :

*Votre Muse* , Seigneur , auroit dû mieux choisir ,

*Le Bon Gût* contre vous jure comme un Gendarme ,

Et ma Mere promet de faire un *beau* *vacarme* :

Pardonnez aux efforts que je viens de tenter ,

Pour prévenir les *maux* que je vais vous coûter.

LA M.

*Madame*, allez il faut que l'ou-  
trage & la honte

Liv. 1.

Trouble le peu de jours que la

pag. 18.

Parque vous compte :

*Mais* j'ignore à quel tems *leur*  
terme est arrêté,

Liv. 2.

Et de combien de *Vers* il doit  
être acheté.

pag. 22.

LA DAC.

Vous ne démentez point une  
*engence funeste*

*Des Perraults, des Cottins*, où,  
vous êtes le reste,

Bourreau de l'*Iliade*, il ne vous  
manque enfin

Que d'en faire à sa Mere un hor-  
rible festin :

Barbare, c'est donc là *cette œu-*  
*vre sans seconde*,

Que vos soins préparoient aux  
*regards du beau monde*.

Quoi, l'horreur de *transcrire un*  
*Poëme si vain*,

N'a pas en le traçant arrêté vo-  
tre main ?

Pourquoi feindre à nos yeux une  
*trompeuse adresse*,

*Rien ne nous pouvoit mieux proa-*  
*ver votre faiblesse*.

Où

## LE VOÏAGE

Où sont-ils ces *beaux Vers* que  
vous avez rendus ?

Quels flots *d'encre* pour elle avez-  
vous répandus ?

Quel *trait vif* parle ici de votre  
*suffisance* ?

Quelle *citation* me condamne au  
silence ?

Voilà par quels témoins il falloit  
me prouver

Qu'à la *beauté des Vers* vous pen-  
viez l'élever.

L'*Itale*, l'objet de tant de ja-  
lousie,

Qui de mille *Grimauds* trouble la  
*fantaisie*,

Leur semble-t-elle un prix digne  
de leurs exploits ?

Combien de fois pour elle ont-ils  
rongé leurs doigts ?

Vous voulez *éclaircir* je puis vous le  
prédire :

• Racine & Despreaux n'osèrent la  
traduire :

Vous sçavez, & Regnier mille fois  
l'avoué,

Qu'en un *pareil dessein honteux* il  
échoie.

La soif de *regenter* que rien ne  
peut éteindre,

L'orgueil



L'orgueil de voir vingt *Fats* vous  
*loier* & vous craindre :

Tous les droits *du Parnasse* en  
vos mains confiez ,

Cruel, c'est à ces Dieux que vous  
sacrifiez.

Vous voulez par *vos Vers* épou-  
vanter l'audace

*De tout mauvais Rimeur jaloux de*  
votre place.

Est-ce être donc Poëte ? Ah ! tou-  
te ma raison

Cede à l'*heureux oëtroi de votre*  
*pension.*

*La Motte* environné d'une trou-  
*pe beante ,*

Portera sur ma Fille une main  
*ignorante ,*

*L'égorgeant au milieu d'un Casé cu-  
rieux ,*

*Critiquera ses mœurs , ses Heros &  
ses Dieux ?*

Moi qui l'*accompagnai d'une docte*  
*Préface ,*

Je verrai triompher leur ignorance  
*crasse ,*

Et d'un injuste ensens leurs esprits  
parfumez

*Aplaudir des Ecrits contre Homere*  
*semez .*

## LE VOYAGE

*Mon Odissée encore ira-t-elle au  
suplice ?*

*Votre orgueil fera-t-il un double  
sacrifice ?*

*Non non rien ne pourrez me la faire  
lâcher.*

*De mes doigts tout noircis il faudra  
l'arracher.*

*Aussi vain Orateur que barbare  
Poète ,*

*Venez , si vous l'osez , ajuster la  
Frisquette , \**

*Et vous rentrez ma Fille , & du  
moins à mes loix*

*Obéissez encor pour la dernière  
fois.*

LA M.

---

*Liv. 1.*

*L'Illade à mes yeux desolée , in-  
terdite ,*

*pag. 6.*

*Craint les fers qu'elle cherche ,  
& plaint ceux qu'elle quitte.*

---

*Liv. 7.*

*Quelle voix cependant me parle  
encor pour vous ?*

*pag. 125.*

*Mon cœur même est surpris de  
se trouver si doux.*

*Mon amour vous pardonne ( effet  
de la ceinture )*

*Mais ne l'outragez point, si vous  
voulez qu'il dure.*

Que

\* *Picce d'imprimerie.*

Que votre Epoux aux Grecs retire  
son appui,  
S'il veut que ce pardon s'étende  
jusqu'à lui.

---

## SCENE III.

LA MOTTE, FONTENELLE.

FONT.

*Q*'entens-je ? à la pitié toute  
la fierté cede ?

*De l'Iliade,  
liv. 6. pag.  
97.*

---

La mort de l'Iliade est mon pre-  
mier remede.

*Liv. 5.  
pag. 76.*

---

Combien Dacier lui seul nous  
coûte de lauriers !

*Liv. 6.*

---

L'Ami des Grecs leur vaut un  
peuple de Guerriers.

*pag. 97.*

---

Le Chef de tant d'Auteurs soumis  
à sa conduite,

*Liv. 6.*

---

Ne veut-il que l'honneur de  
commander leur fuite ?

*pag. 95.*

---

Seul avec Terrason je demeure  
en ces lieux

Où nous justifierons les promes-  
ses des Dieux.

Dussiez-vous n'enfanter qu'une œu-  
vre froide & plate,

*Liv. 6.*

---

Du succès mérité tout le parti se  
flatte.

*pag. 98.*

---

*De l'Iliade,  
Liv. 6.  
pag. 104.*

*Non en vain* par la gloire on veut  
m'interesser ,

La gloire est un faux bien ( je  
croyois le penser ,

*Et te tendre pitié* me seduisant moi  
même ,

*Je* parle avec mépris du seul objet  
que j'aime )

Je ne me repais plus d'un chime-  
rique honneur ,

Le repos même obscur est l'uni-  
que bonheur ,

Insensé que j'étois , je voulois  
que la gloire

Abregeant *l'Iliade* étendît ma  
memoire ;

*De la Dacier le Livre* a défilé  
mes yeux.

*Je vois* combien *le sens* est un don  
précieux ,

*pag. 105.* En venant sur ces bords ( je l'ap-  
pris de ma mere )

L'ordre absolu du sort me laisse  
un choix à faire ,

*Je* puis si je m'obstine à détruire  
Ilion ,

A mes propres dépens éterniser  
mon nom :

Et si loin des combats je laisse

en paix la Grece ,  
 Atteindre sans honneur à l'extrême  
 vieillesse ,  
 Mon choix est fait , vivons , &  
 puisse comme moi  
 Tout *Auteur* s'affranchir d'une  
 odieuse loi ,  
 Puisse-t-il fatigué d'une vaine en-  
 treprise ,  
 Laisser un *Livre* en paix qu'*Apol-  
 lon* autorise.

## FONT.

Quoi , mon Fils , notre sort ne  
 ne peut vous attendre ?  
 Vous voulez nous quitter quand  
 nous allons périr ?  
*La Mère* pourra-t-il me laisser  
 sans défense ?  
 Est-ce le prix des soins que j'eus  
 de son enfance ?  
*Pour* pouvoir attraper quelque brin  
 de laurier ,  
 Combien vous ai-je vu barboiiller  
 de papier ?  
 Et sans choix entassant des phrases  
 ramassées ,  
 Faire au moindre sujet regorger les  
 pensées.  
 Mes soins en devenoient plus  
 vifs , plus complaisans :

Liv. 6.

pag. 105.

pag. 106.

Je



Je croyois élever l'appui de mes  
vieux ans.

---

*Liv. 2.*

*Pourriez-vous voir tomber nos œu-  
vres ruinées ?*

*pag. 25.*

Déjà notre vengeance a perdu  
vingt années :

---

*Liv. 12.*

*Depuis qu'aux Anciens par un Ar-  
rêt fatal*

*pag. 190.*

*Je préférerai Perrault qui m'en paya  
si mal ,*

---

*Liv. 9.*

Des obstacles croissans la valeur  
s'évertuë :

*pag. 153.*

Tel est blessé qui blesse, & meurt  
content s'il tuë.

---

*Liv. i. 6.*

Si vous êtes mon Fils , que les  
mois outrageux

*pag. 106.*

*Dont se servent les Grecs vous ani-  
ment contre eux.*

Au nom de votre enfance , au  
nom de ma vieillesse ,

---

*Liv. 9.*

*pag. 153.*

Ne prevenez-vous pas le soin qui  
m'intéresse.

---

*Liv. 6.*

*pag. 107.*

Par ces genoux si chers que je  
tiens embrassés ,

Venez rimer la Motte , & nos  
maux sont passés.

LA M.

---

*Liv. 11.*

*pag. 186.*

*Soit, je combats Homere, & je veux  
que ses manes*

*Par mes Vers raboteux soient trai-  
tez*

tez en prophanes.

Courez à la Dacier d'un pas précipité

---

*Liv. 8.*

*pag. 1473.*

Dire son *Heros* mort & son corps disputé.

Mais je vois le Bon-Goût, dans mon cœur il s'élève. ....

---

*Liv. 1.*

Que me veut d'Apollon cet infail-  
lible Eleve ?

*pag. 46*

---

## SCENE IV.

LE BON-GOUST, LA  
MOTTE.

LE B. G.

Un bruit assez étrange est venu  
jusqu'à moi :

---

*D'Iphigénie,*

*Acte 4.*

Je l'ai jugé, Seigneur, trop peu  
digne de foi ;

*Scene 6.*

On dit, & sans horreur je ne  
puis le redire,

Par votre ordre aujourd'hui que  
*l'Iliade* expire,

Que vous-même étouffant tout  
sentiment humain,

Vous l'allez à Dupuis livrer de  
votre main.

Qu'en dites vous, Seigneur, que  
faut-il que j'en pense ?

Ne

## LE V O Y A G E

Ne ferez-vous point taire un  
bruit qui vous offense.

LA M.

Liv. 1.

Et de quel droit viens-tu par tes  
libres avis

pag. 8.

Hors d'intérêt pour toi disposer  
de mon prix.

Si je rends *l'Iliade*, ou je la sacri-  
fie,

*Il suffit que le sort ici me justifie.*

LE B. G.

Ah! je sçai trop le sort que vous  
lui réservez.

LA M.

Liv. 1.

pag. 2.

Puisses-tu voir bientôt tous *mes*  
*Vers* achevez.

LE B. G.

*Quels vont être ces Vers? ô Ciel le*  
*puis-je croire?*

Qu'on ose des fureurs avoïer la  
plus noire.

Vous croyez qu'approuvant vos  
desseins odieux,

Je vous laisse *imprimer l'Iliade* à  
mes yeux;

Que ma foi, mon amour, mon  
honneur y consente.

La M.

Liv. 2.

pag. 33.

*Ma gloire à te braver* en sera plus  
constante:

Ton

Ton *Stile* d'un *Vers* neuf craindroit Liv. 1.

de se souiller ,

Et tu n'es Chef des Grecs que  
pour les dépouiller.

Peuple digne du joug où ton or- pag. 12.  
gueil le livre ,

Digne de t'obéir puisqu'il te Liv. 2.  
laisse vivre : pag. 26.

Tu vas voir tes *Vers* Grecs devant  
Troye égorgez.

LE B. G.

Oubliez-vous qui j'aime & qui  
vous outragez ?

LA M. montrant le Canif.

Non , non à te ceder je ne puis Liv. 7.  
me résoudre ,

De ce Canif plutôt je défierai la pag. 125.  
foudre ,

Je vengerai Perrault , & mon  
juste courroux

Fera de l'*Iliade*....

LE B. G.

Elle n'est plus à vous :

On ne m'abuse point par mille  
pointes vaines ,

Ni par tout le *Phébus* dont vos Odes  
sont pleines.

L'*Univers* me verra jusqu'aux der-  
niers momens

Défendre ses beautés & ses grands

C c c

senti-

*sentimens*

Et n'est-ce pas pour moi qu'*Apol-*  
*lon* l'a mandée ?

LA M.

*Plain-t'en à nos Censez qui me l'ont*  
*demandée.*

---

*Liv. 1.**pag. 8.*

Oùi, j'irai ne suivant que mon  
dépit pour loi,

Depouiller de leur prix *ou la Da-*  
*cier ou toi.*

LE B. G.

Moi ?

LA M.

---

*Liv. 1.**pag. 9.*

*Toi qu'on voit toujours prompt à*  
*me contredire,*

*Qui plus que tous les Grecs viens*  
*troubler mon Empire,*

---

*pag. 10.*

*Qui fier d'un cœur altier que tu*  
*reçus des Dieux,*

*Voudrois semer par tout un dé-*  
*sordre odieux :*

*Va pars & pour tout fruit d'une*  
*impuissante audace,*

*Remporte de ton Chef l'infaiili-*  
*ble menace.*

*Je traduis l'Iliade où tous les Vers*  
*sont prêts,*

*Et déjà le Libraire en a fait tous*  
*les frais.*



LE B. G.

Juste Ciel ! puis-je entendre &  
soutir ce langage ?

Ast-ce ainsi qu'on ravaie un si su-  
blim ouvrage ?

Homere pour charmer les Scyvains  
de nos jours ,

Homere auroit besoin de semblables  
secours.

Quel sordide interêt à rimer vous  
appelle ?

Est-ce l'ardente soif d'une gloire im-  
mortelle ?

Votre orgueil dédaigneux negli-  
geant mes avis ,

Ne vous fera trouver que honte &  
que mépris.

Je vous avois choisi sur plus de vingt  
Poëtes ;

Mais vous me méprisez , barbare  
que vous êtes :

Vous qui forgez des Vers d'un stile  
aussi nouveau ,

Ataide tend alors le front de cha-  
que agneau :

Plus froid que le Clavis , plus dur  
que la Pucelle.

Où trouva-t-on jamais de cadence  
si belle ?

Il la pose sur l'arc & sçait contre  
son

Nouvelle  
Illiade ,  
Liv. 3. p. 50.

Nouv. Illiade,

Liv. 4.  
pag. 62.

son corps ,  
En ramener la corde avec de tels  
efforts ,  
Que du trait qui la suit la redou-  
table pointe  
Presqu'au sommet de l'arc en ce  
moment est jointe.

Neuville  
Iliade ,

Liv. 2.  
pag. 24.

Tel que d'un creux rocher les  
essains bourdonnans  
*Vos Vers vont assieger les Lecteurs  
palissans.*

Depuis quand pense-t-on qu'inu-  
tile à moi-même ,  
Je vous laisse étrangler un *Ouvra-*  
*ge* que j'aime ?  
Seul d'un honteux affront je ne  
suis pas blessé ,  
*Mille fois plus que moi Phebus est  
offensé.*

*L'Iliade* me plut , par elle je sens  
plaire :

Elle est de tous mes traits seule  
dépositaire :

Je vous laisse à loisir regenter dans  
Paris ,

*Rendez-moi l'Iliade & gardez tous  
vos Prix.*

LA M.

Liv. 1.  
pag. 14.

S'ils reprenoient leurs dons ce  
seroit leur supplice ;

Mais

Mais sur ce qui me reste étend  
ton injustice :

pag. 14.

Arme pour le ravoir le *Pinde*  
conjuré ;

C'est avec ce *Canif* que je te ré-  
pondrai.

Qu'est-ce que contre *Hendart* un  
lâche se propose ?

Liv. 2.

Les *Journaux* l'ont fait Roi, le  
*Bon-Goût* le dépose ;

pag. 30.

Et l'insensé qu'il est croit nous  
ouvrir les yeux,

En condamnant un choix qu'ont  
approuvé les Dieux.

Retien ce mot, & crains l'effet de  
ma menace :

Si le moindre discours échipe à  
ton audace,

Tu verras. . . *mais ma* main con-  
firme *mes* égards,

Liv. 1.

pag. 11.

Et le fer repoussé disparoît aux  
regards.

*Pars*, bientôt sur les Grecs j'éten-  
drai *ma* vengeance,

Liv. 1.

pag. 3.

*Leurs Vers* tomberont morts essai  
de *ma* puissance :

A ces vils combattans c'est trop  
m'associer :

Liv. 1.

pag. 12.

D'avec eux, d'avec toi je veux  
me delier.

Rendez grace au seul nœud qui  
 retient ma colere,  
*Ma main dans vos Ecrits respecte*  
*encore Homere :*  
 Peut-être sans ce nom *voire Muse*  
*aux abois,*  
 M'auroit osé braver pour la der-  
 niere fois.  
 Je ne dis plus qu'un mot, c'est  
 à vous de m'entendre.  
 J'ai l'*Iliade* ensemble & ma gloi-  
 re à défendre,  
 Pour aller jusqu'aux *Vers* que  
 vous voulez percer,  
 Voila par quel chemin vos coups  
 doivent passer

## SCENE V.

LA MOTTE, SAURIN.

SAUR.

**D**E la fureur des Grecs j'ai sa-  
*vé vos Ouvrages,*  
*Et je vous les apporte ici pages pour*  
*pages,*  
*Ode, Fable, Opera, Poëme, tout*  
*enfin,*  
*Auroit eu sans mes soins un funeste*  
*destin.*

LA

*C'en est fait , l'Illiade ainsi qu'une  
Hecatombe ,  
Sous le sacré Canif gemit, expire,  
tombe ,  
Douze des plus beaux Chants meu-  
rent des mêmes coups ,  
Sacrifice effrayant qu'exige le  
courroux.*

*Liv. II.  
pag. 187.*

APOLLON se leve tout à coup,  
& dit d'un ton terrible qui fit trembler  
tous les Poëtes :

*Je ne puis plus souffrir ce jargon  
pitoyable ,  
De la docte Dacier Volume redouta-  
ble ,  
Change tes traits puissans en car-  
reaux dans mes mains :  
Pars , du stile confus délivrons les  
humains.*

SAURIN.

*Ciel ! le Livre vengeur tombe , &  
tel que la foudre  
Réduit Ode , Opera , Fable , Poe-  
me en poudre.*

F I N.

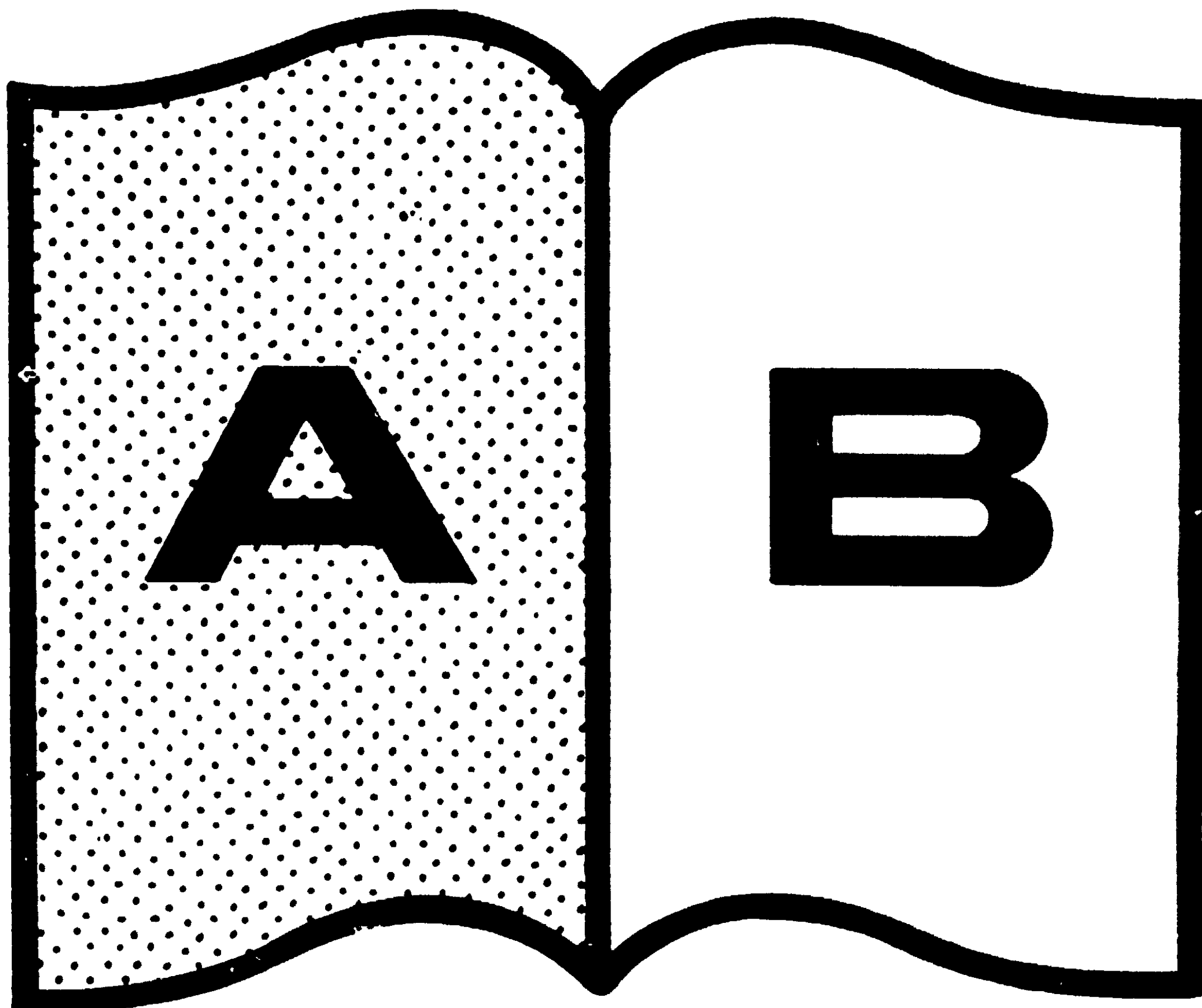
..... Ne me Crispini scriinia Lippi  
Compilasse putes , verbum non amplius addam.  
Horat. Lib. 1. Sat. 1.



# E R R A T A:

**D**ans l'Avantissement, dire moi des beaux arts. lisez dire un moi. liv. 1. pag. 31. de penser de s'exprimer lisez de penser & de s'exprimer. lb. simplicité qu'ont suivie. lisez qu'ont suivi. pag. 20. s'attendie à y trouver lisez d'y trouver. p. 15. cacochulme. l. cacochime. p. 19. dementir. lisez dementit. Liv. 2. p. 34. où nous fumes charmez. lisez & nous fumes. p. 28. amateurs de diminutifs. lisez des diminutifs. Liv. 3. p. 49. adoucir apaisamment. Mettez le point devant apaisamment & rien après. pag. 54. tient lieu de Champs Elisées. lisez des Champs Elisées. pag. 59. Julius Eobanus. lisez Helius Eobanus. pag. 62. ne me tourmente pas. lisez ne me tourmentent pas. Liv. 4. p. 70. l'Astrée & Thieste. lisez l'Atree & Thieste. pag. 71. Casimir, Saibieuylchi. Il ne faut point de virgule entre ces deux mots. pag. 72. se tenoient par le bras. lisez sous le bras. pag. 72. dans une Note Bocalini Reggnalio. lisez Bocalini Ragg. di Parnasso. pag. 75. Aristophanes lisez Aristophane. Liv. 5. pag. 95 d'une Ode encore. lisez encor. Liv. 6. p. 117 trop redevable. lisez soit redevable. p. 118. des preceptes utiles. lisez si utiles. pag. 122. l'ait épargné. lisez épargné. Liv. 7. pag. 154. les croislemens. lisez coassereas. pag. 160. la Chromatique. lisez le Chromatique. pag. 160. part Mercure. lisez pars Mercure. pag. 170. traîné par les Harpies. lisez par des Harpies. Livre 8. pag. 183. il dispose en son sein. lisez il dépose. pag. 184. Et dans son noir courroux. lisez & qui dans son courroux. Liv. 9. pag. 197 voici comme étoit. lisez comment étoit. pag. 199. de fricandeaux. lisez fricardeaux. pg. 202. & un joueur de viole, lisez & le Poëte de la Cantate, qui jouoit un peu de la viole. p. 203. ces heuteux du siècle. lisez ces heuteux. pag. 206. honte de vois. lisez d'avoir. pag. 218. le joueur de viole lisez le Poëte jour de viole. Liv. 10. p. 232. capable de desliller. lisez de vous desliller. L. 11. p. 260. la siffleront. l. le siffleront. p. 262. & qu'on nomme. l. ce qu'on nomme. L. 12. p. 284. en mille lieux florante. lisez mille maux.





**Contraste insuffisant**

**NF Z 43-120-14**